



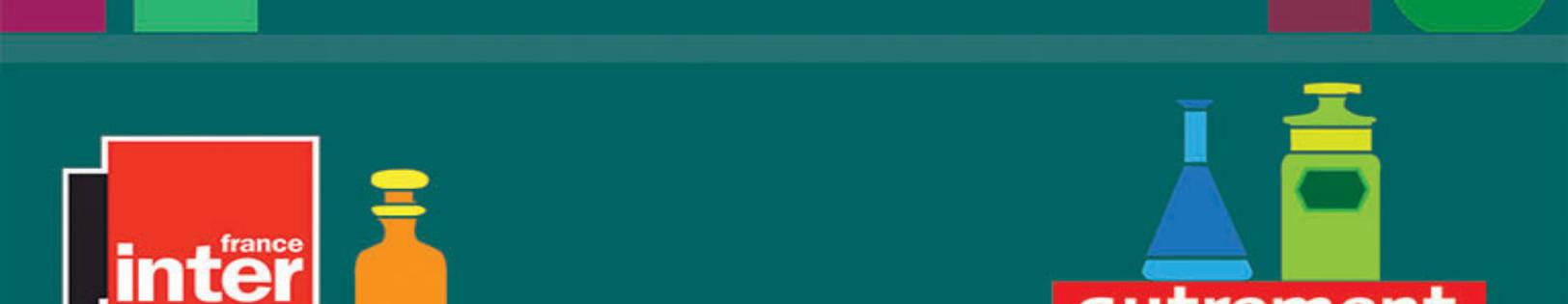
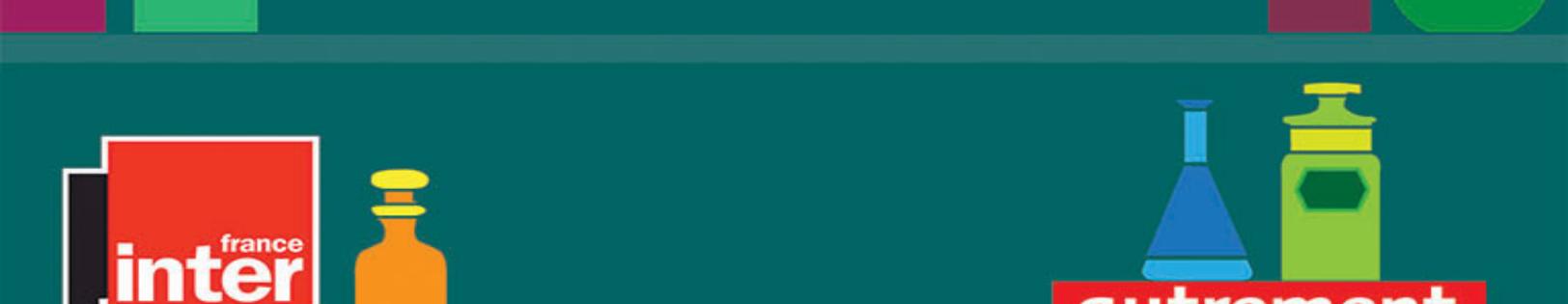
EVA BESTER



Remèdes à la Mélancolie



Films, chansons, livres...
La consolation par les arts



autrement



EVA BESTER

Remèdes à la mélancolie

Films, chansons, livres...
La consolation par les arts



autrement

EVA BESTER

Remèdes
à la
Mélancolie

Films, chansons, livres...
La consolation par les arts

Éditions Autrement

Eva Bester

Remèdes à la Mélancolie

Films, chansons, livres...
La consolation par les arts

Éditions Autrement

© Éditions Autrement, 2016.

ISBN Epub : 9782746744103

ISBN PDF Web : 9782746744110

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782746744097

Ouvrage composé et converti par [Pixellence/Meta-systems](#) (59100
Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« Je voudrais que ces pages soient consolatoires. Si elles vous donnent le goût d'écouter une chanson, de lire, de danser, ou vous divertissent simplement, leur mission sera accomplie. »

Eva Bester rassemble et raconte mille et un remèdes à la mélancolie glanés au fil de ses entretiens sur France Inter. Livres, musique, films, recettes, idées réconfortantes : de Bertrand Blier à Sébastien Tellier, de Marie Desplechin à Gérard Garouste, de Tonino Benacquista à Philippe Stark, chacun dévoile ses antidotes personnels en cas de spleen.

Le livre que vous avez dans les mains est une consolation en soi, mais aussi la promesse de découvertes jouissives, de plaisirs inattendus, de rire et de poésie pure.

Productrice et présentatrice de l'émission « Remède à la mélancolie », tous les dimanches à 10 heures sur France Inter, Eva Bester a auparavant œuvré sur France Culture et Arte, et collaboré à de nombreuses revues. Remèdes à la mélancolie est son premier livre.

Remèdes à la Mélancolie

Films, chansons, livres...
La consolation par les arts

*Ce livre est dédié à tous les mélancoliques
(Pensée émue pour les autres)*



SOMMAIRE

Avertissement

Préambule dramatique

Introduction

Invités cités dans ce livre

LA MELANCOLIE

Le nuage de spleen

La mélancolie : définition(s)

Histoire de la mélancolie

Différents rapports à la mélancolie

LES REMEDES

Sérums Littéraires

Antidotes musicaux

Onguents filmiques

Activités anti-spleen

Idées consolatoires

À manger, à boire

Ce qui fait rire

Citations béquilles

Les choses à éviter (à moins de se noyer délibérément dans la mélancolie)

ANNEXES

Remèdes bonus

Arts visuels

Mes remèdes

Hommage à Cabu

Bibliographie

Remerciements

AVERTISSEMENT

Dans les cas cliniques les plus graves, la mélancolie peut conduire au suicide. Ce livre n'est pas un ouvrage médical ; si vous souffrez de ce type de mélancolie, nous vous recommandons de vous tourner vers un spécialiste.

« La mélancolie est une maladie qui consiste
à voir les choses comme elles sont. »

Gérard de Nerval



PRÉAMBULE DRAMATIQUE

Si vous lisez ceci, vous êtes en vie ; cette question a donc déjà dû vous effleurer : comment composer dans cet enfer de déceptions, de cruautés, de bruits et de vulgarité ?

Qui ne s'est pas déjà retrouvé, comme Des Esseintes, le héros du sublime et vénéneux *À rebours* de Huysmans, « dégrisé, seul, abominablement lassé, implorant une fin que la lâcheté de sa chair l'empêchait d'atteindre » ?

Chacun d'entre nous a ses méthodes pour provoquer les rares moments d'euphorie qui ponctuent l'existence des atrabilaires.

Les engouements soudains pour les choses inconnues, les fusionnels commerces avec son prochain, les paradis artificiels, l'étourdissement, la fuite de soi œuvrent vers un anéantissement de l'être qui emprunte, peut-on croire, un trajet plus doux que celui d'une suppression totale.

Il existe cependant des mouvements de l'âme, de l'esprit et du corps plus efficaces, rapides, enrichissants et faciles d'accès, mais surtout agréables et sans effets néfastes. Ce sont les mouvements vers l'art et tout ce qui fait sortir de soi : l'action, le beau, la création, autrui.

L'une des premières questions que je pose à mes invités dans l'émission est la suivante : « Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ? » Je vais tâcher d'y répondre à mon tour avec sincérité.

J'entretiens avec la mélancolie des rapports quotidiens et profonds. Nous sommes de vieux amants qui, malgré la lassitude, n'arrivent pas à se séparer. J'ai tenté de la fuir, parfois de me vautrer dedans ; il m'est arrivé de m'y complaire.

Le *mal* se manifeste chez moi par une hypersensibilité et une angoisse presque constantes, un pessimisme dodu, des rêveries horribles et un bon

paquet de névroses divertissantes. Bref, j'ai pris toutes les options.

En ce qui concerne la suppression totale, je ne le sens pas trop ; il s'agit d'un domaine dans lequel je suis plutôt lâche. Outre une sensibilité exagérée à la douleur physique, je n'ai pas classé mes papiers, je n'ai pas donné mes codes Internet à mes proches et je n'ai pas encore déterminé si j'avais des proches. Bref, je préfère rester de ce côté et voir ce qu'on peut faire pour que cela fasse le moins mal possible.

Arriver à composer un pot-pourri convenable, supportable de ce qu'on qualifie de bon et de mauvais dans l'existence est ce que j'appelle réussir sa vie.

Nous avons à chaque seconde la possibilité de nous diriger vers la construction, l'effort, la création, ou vers l'inclination naturelle de l'homme : la passivité, le chaos, la destruction. Se diriger vers la joie est un labeur. Certains ajoutent que c'est un devoir.

Chers lecteurs, vous avez vécu, vous avez fréquenté votre satané prochain, vous vous êtes déjà fait une idée : notre affaire est douloureuse.

Agissons en connaissance de cause.



INTRODUCTION

« La vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui. »

Arthur Schopenhauer

Je vous parle comme à des camarades de débâcle parce que je suis sûre que chacun d'entre vous, à un moment ou à un autre, a *sévèrement dégusté*. Que votre spleen ait été déclenché par une cause extérieure ou que vous soyez d'humeur cafardeuse sans explications cartésiennes, vous allez, je l'espère, trouver refuge dans ce livre.

Il est remarquable que chez beaucoup d'entre nous la première réaction au spleen soit de s'enfoncer dedans, de s'y laisser aller. À ce moment, tendre le bras vers un livre ou lancer un film peuvent devenir les gestes les plus difficiles à accomplir.

Je voudrais que ces pages soient consolatoires, et que vous puissiez y picorer à l'envi en cas de ciel bas. Si elles vous donnent le goût de découvrir quelque chose, d'écouter une chanson, de lire, de danser, de réfléchir, ou vous divertissent simplement, leur mission sera accomplie.

Si l'auteur est une grande mélancolique, il importe peu que vous le soyez aussi ; le but est ici de trouver des sujets de réjouissance pour toutes les compositions humorales. Vous n'avez pas non plus besoin de connaître l'émission pour piocher dedans ; même si le livre s'en inspire, il est autonome.

Peut-être qu'un jour où vous serez triste vous vous plongerez dans sa lecture en même temps qu'une autre âme en peine, faisant de cet ouvrage une sorte de boudoir où l'on pourrait tous se retrouver quand ça va mal. On ne parlerait pas beaucoup, mais ce serait joyeux.

CONSTAT SPLEENETIQUE

Empiriquement, j'ai remarqué plusieurs choses :

1. Le spleen comporte une grande part de narcissisme et les conditions les plus propices à son apparition et à son développement sont la solitude, la concentration sur soi et l'oisiveté.

2. L'art est consolateur, certes de façon éphémère, mais ne faisons pas les fines bouches ; chaque moment d'accalmie sur le barbecue brûlant de la vie est un miracle¹. L'art permet également de se distancier de soi, ce qui rejoint la première remarque.

3. Lorsqu'on partage avec quelqu'un sa passion pour une œuvre d'art, une émulation s'opère et la chape de plomb qui nous entoure s'amointrit. Deux interlocuteurs qui bavardent d'un sujet qui ne leur est pas personnel s'extraient d'eux-mêmes.

Si vous mélangez les trois remarques, vous obtenez la panacée et accessoirement l'époustouflante émission dont est tiré ce livre.

COMMENT EST NÉE L'ÉMISSION

Il y a quatre saisons de cela, je m'apprêtais à proposer à la direction de France Inter – alors composée de Philippe Val et de Laurence Bloch – deux projets d'été. Une émission nocturne sur laquelle j'avais longuement travaillé et les bases de « Remède à la mélancolie » que j'avais jetées sur le papier assez rapidement, en raison de la familiarité que j'entretenais avec le sujet.

Le concept était le suivant : je demande à un invité de me donner une dizaine de remèdes à la mélancolie grâce à un questionnaire, comportant plusieurs catégories et envoyé au préalable. Une fois le questionnaire rempli, je me procure les livres, films, essais et copies de tableaux indiqués, les lis-bois-mange-regarde et l'on passe une heure à en parler joyeusement, avec de multiples illustrations (archives, extraits de films, chansons, lectures...).

L'émission avait trois objectifs :

- divertir et apporter une certaine consolation (même fugace) ;
- faire le portrait atypique d'un invité ;
- faire découvrir des pépites littéraires, cinématographiques, sonores, picturales...

« Remède à la mélancolie », peut-être grâce à l'universalité du sujet, l'emporta immédiatement. (Et au moment où ce livre paraît, j'anime, avec toujours autant de plaisir, la cinquième saison.)

LA CONSOLATION PAR LES ARTS

En alchimie, au premier stade de la transmutation, on parle d'« état mélancolique de la matière ». La matière mélancolique est donc celle qui n'a pas encore été traitée, sublimée, transcendée. J'aime penser à l'âme de la même façon : une matière brute noire pouvant s'élever par l'art. Faire de la bile noire une matière noble. Schopenhauer, lorsqu'il écrit « La vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui », fait allusion aux deux états possibles de l'homme : soit il désire ce qui lui manque et il souffre, soit son désir se trouve satisfait et il s'ennuie. À défaut de vivre dans l'ascèse – seul mode de vie permettant une consolation intégrale selon le philosophe –, l'homme trouvera quelques répit dans l'art, que Schopenhauer considère comme une illusion consolatrice et un palliatif temporaire à la douleur. Contempler un tableau fait un instant taire la souffrance.

Nietzsche, un peu plus enjoué, affirmera : « L'art et rien que l'art ! Il est le grand *facilitateur* de la vie, le grand séducteur de la vie, le grand stimulant de la vie. »

Le caractère tragique de l'existence est formel, la joie ne saurait en être tout à fait séparée. Mais, si la mélancolie est inhérente au simple fait d'exister, il est, je crois, possible de l'apprivoiser. Puisqu'on ne peut la quitter, autant en faire une bonne compagne et ne pas augmenter notre charge en s'apitoyant sur sa présence. Vivre comme les Grecs de l'Antiquité que Nietzsche qualifiait de « superficiels par profondeur ».

LES REMÈDES FIGURANT DANS CET OUVRAGE

La sélection des remèdes fut difficile et frustrante ; j'aurais aimé tous les aborder, mais le livre serait paru à la prochaine décennie. J'ai donc dû me restreindre et m'arrêter à une date. Si certains invités ne figurent pas dans ces pages, ce n'est donc pas parce que leurs réponses étaient épouvantables.

J'ai choisi mes remèdes préférés dans chaque catégorie ; ils sont accompagnés de la retranscription des propos de l'invité lors de l'émission et de commentaires parfaitement subjectifs de ma part. Beaucoup d'onguents n'y sont pas et je suis en deuil, mais, comme dirait ce type au regard perçant et à l'air pénétré qui sort des phrases à tout-va : « Faire des choix oblige à renoncer à certaines choses. » Si ce type me cherche, je compte sur votre discrétion, merci.

N'étant pas philosophe ou critique d'art, mes commentaires sont donc à prendre comme ceux d'une amie qui vous conseillerait des choses à lire ou à voir au cours d'un déjeuner informel. Ils n'ont, comme moi avec les chiens, aucune autorité. Ils ont en revanche été rédigés avec une étincelante bienveillance à votre égard.

Les émissions intégrales peuvent s'écouter en ligne sur le site de l'émission :
<https://wV1N.franceinter.fr/emissions/remede-a-la-melancolie>

INVITÉS CITÉS DANS CE LIVRE

Je remercie chaleureusement les invités suivants d'avoir accepté que leurs propos figurent dans cet ouvrage :

Michel Albertini, acteur, écrivain, scénographe, metteur en scène

Babx, auteur, compositeur, interprète

Julien Baer, auteur, compositeur, interprète

Pauline Bebe, rabbin

Karol Beffa, compositeur, pianiste

Frédéric Beigbeder, écrivain, critique littéraire, réalisateur

Bertrand Belin, auteur, compositeur, interprète

Aurélien Bellanger, écrivain

Tonino Benacquista, écrivain, scénariste

Guillaume Bienvenu, acteur, metteur en scène

Bertrand Blier, cinéaste

David Boring, chanteur du groupe Naive New Beaters, acteur sous le nom d'Esteban

Adrien Bosc, écrivain, éditeur

Nicolas Bouchaud, acteur

Christophe Bourseiller, journaliste, acteur, écrivain

Geneviève Brisac, éditrice, écrivain

Nicole Caligaris, écrivain

Barbara Cassin, philosophe

Charb, dessinateur, ancien directeur de la publication de *Charlie Hebdo*

Malek Chebel, philosophe, anthropologue des religions

Christophe, auteur, compositeur, interprète

Danièle Cohn, philosophe, historienne de l'art, professeur d'esthétique et de philosophie de l'art

Vladimir Cosma, compositeur, chef d'orchestre

Boris Cyrulnik, psychiatre, psychanalyste

Marie Darrieussecq, écrivain, psychanalyste

Slimane Dazi, acteur

Pierre Deladonchamps, acteur

Chloé Delaume, écrivain, éditrice

Wendy Delorme, performeuse, actrice, écrivain, professeur à la Sorbonne

Agnès Desarthe, écrivain, traductrice

Jérôme Deschamps, metteur en scène, auteur, réalisateur, directeur de l'Opéra-Comique à Paris

Marie Desplechin, écrivain, journaliste

Roger-Pol Droit, philosophe, journaliste, écrivain, enseignant, chercheur au CNRS

Léa Drucker, actrice

Éric Dupond-Moretti, avocat pénaliste

Jean-Louis Étienne, médecin, explorateur

Fellag, humoriste, écrivain, acteur

Marina Foïs, actrice

Éric Fottorino, journaliste, écrivain, ancien rédacteur en chef du *Monde*, cofondateur de l'hebdomadaire *Le 1*

Gérard Garouste, peintre, sculpteur

Marie-Rose Guarniéri, libraire

Arthur H, auteur, compositeur, interprète

Claudie Haigneré, astronaute, scientifique, membre de l'Agence spatiale européenne

Alexis HK, auteur, compositeur, interprète

Irène Jacob, actrice

Agnès Jaoui, actrice, réalisatrice, scénariste, chanteuse

Yannick Jaulin, conteur, acteur, dramaturge

Jul, dessinateur de presse, auteur de bande dessinée

Juliette, chanteuse, parolière, compositrice

Étienne Klein, physicien

Dany Laferrière, écrivain, académicien

Denis Lavant, acteur

Thomas Lévy-Lasne, peintre

André Markowicz, traducteur, poète

Marc-Antoine Mathieu, auteur, dessinateur de bande dessinée

Mohamed Mazouz, réalisateur, membre du groupe La Caution

Félix Moati, acteur

Tania de Montaigne, écrivain, journaliste, musicienne, chanteuse

Éric Naulleau, critique littéraire, éditeur, écrivain, traducteur, animateur de télévision et de radio

Frédéric Pajak, éditeur, dessinateur, auteur, directeur des Éditions Les Cahiers dessinés

Alain Passard, grand chef

Richard Peduzzi, scénographe, peintre, designer

Daniel Pennac, écrivain

Antonin Peretjatko, réalisateur

Pia Petersen, écrivain

Vimala Pons, actrice, acrobate

Atiq Rahimi, écrivain, réalisateur

Robin Renucci, acteur, directeur des Tréteaux de France

Reza, photographe

Jean-Michel Ribes, auteur, metteur en scène, acteur, directeur du Théâtre du Rond-Point

Christophe Rossignon, producteur

Thomas Schlessler, historien de l'art, journaliste, enseignant, directeur de la Fondation Hartung-Bergman

Michel Schneider, psychanalyste, écrivain, musicologue

Céline Sciamma, réalisatrice

Joann Sfar, auteur et dessinateur de bande dessinée, réalisateur

Albin de la Simone, auteur, compositeur, interprète

Philippe Starck, designer

Sébastien Tellier, auteur, compositeur, interprète

Chantal Thomas, écrivain, directrice de recherche au CNRS

Serge Toubiana, critique de cinéma, ancien directeur de la Cinémathèque française

Ronald Virag, chirurgien, andrologue

Henriette Walter, linguiste

Stéphane Zagdanski, écrivain



PREMIÈRE PARTIE

La mélancolie

Le nuage de spleen

Définition(s)

Petite histoire de la mélancolie

Différents rapports à la mélancolie



LE NUAGE DE SPLEEN

Pour ceux qui n'en auraient jamais vu, le nuage de spleen est un énorme cumulonimbus qui vous suit partout où vous allez et menace de vous aplatir dès que vous vous laissez aller à quelque sensiblerie. On le reconnaît aisément : il ressemble à la barbe d'une divinité grecque qui aurait mangé trop d'ambrosie et flotte exclusivement au-dessus de vous. Le mien a un monocle et une moustache assez élégante, mais ne vous fiez pas à son apparence, dès qu'il aperçoit un pincement au cœur, il officie sans aucune délicatesse. Tel Zeus, ce nuage change régulièrement de forme pour vous faire votre affaire ; sa forme générique est celle de l'aléa.

Les aléas sont des sales types qui ont comme principal hobby la menace d'aplatissement. Ils peuvent prendre la forme de déterminisme familial, de proches qui meurent, d'heures de pointe, d'administration, de fin de relation, de rejets, de maladies, d'autrui, de grotesque, de déception, de marche du monde, de dégénérescence et de pourrissement des systèmes et des idéologies, de gastro-entérite, de manque, de trahison, de pressentiment d'absolu inatteignable, d'impossibilités, de condition humaine, de gens qui ne vous répondent pas, de gens qui ne vous aiment pas, de vous qui ne vous aimez pas, d'odeurs de salsifis, de sale gueule dans le miroir, de solitude, de haine, de dégoût du monde.

J'arrête là, mais sachez que mon inspiration est sans bornes.

Dans le cas où vous n'auriez jamais souffert des choses que je viens d'énumérer :

- 1) Je vous envie terriblement.
- 2) Je ne voudrais pas jouer le trouble-fête, mais je vous conseillerais de vous préparer à ce que ça arrive, sauf si vous êtes une crevette rose (*Pandalus borealis*), et, dans ce cas, vos mœurs sont différentes.

ÉTYMOLOGIE

Mélancolie signifie étymologiquement « bile noire ».

En latin : *atrabilis* (a donné l'adjectif atrabilaire). En grec : *melankholia* (*mêlas*, noir, et *kholê*, bile). *Spleen* signifie « rate » en grec (*splên*), soit l'organe considéré comme le siège de la bile noire dans la théorie des humeurs (mais aussi de l'hilarité !).



LA MÉLANCOLIE : DÉFINITION(S)

Il n'y a pas *une* définition de la mélancolie ; sa description a changé à travers les âges et fut tour à tour liée au génie, à la folie et à la maladie. Si elle reste, depuis vingt-cinq siècles, insaisissable en Occident, on peut cependant en esquisser une description par ses différents aspects et évocations.

ASPECTS CLINIQUES

Hippocrate, le premier à avoir fait allusion au sujet, définit la mélancolie comme une crainte ou un découragement de longue durée, tandis qu'à plusieurs siècles d'écart, Freud en parle comme d'un deuil sans objet et sans fin. Dans son texte *Deuil et mélancolie*, il écrira : « Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie, c'est le moi lui-même. » La mélancolie, maladie du corps et de l'esprit, implique une absence à soi, le contraire de *hic et nunc*, ici et maintenant, qui revient d'ailleurs sans cesse en antidote dans l'émission.

ASPECTS LITTÉRAIRES

Les tentatives de définition qui parviennent le mieux à appréhender l'état spleenétique se trouvent du côté de la métaphore et de la poésie.

Dans le très beau catalogue de l'exposition « Mélancolie : génie et folie en Occident », par exemple, Yves Bonnefoy parle d'une « espérance à la fois

toujours renaissante et sans fin déçue », Jean Starobinski de « Styx intime » et Jean Clair de « voile jeté sur le monde ».

Lorsque Boccace évoque une « tristesse sans cause » ou quand le prêtre et mystique espagnol Jean de la Croix (1542-1591) écrit dans une litanie : « Je meurs de ne pas mourir », c'est encore cet indéfinissable vague à l'âme qui est convoqué.

Ma définition préférée est celle que l'on trouve dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert : « Le sentiment habituel de notre imperfection. »

Une autre tournure, qui ne lui fut pas directement associée mais qui la décrit merveilleusement, se trouve dans le poème « Bohémiens en voyage » (*Les Fleurs du mal*) de Baudelaire : « Le morne regret des chimères absentes. »

La formule du poète portugais Luís de Camões (1525-1580) : « Un bonheur hors du monde », lui sied aussi parfaitement.

NOSTALGIE OU MÉLANCOLIE ?

- La nostalgie est le regret, le manque d'une période ou d'un endroit du passé (enfance, pays natal...). Elle convoque le fantasme du retour.
- La mélancolie est le regret, le manque d'une chose inexistante. Le fantasme absolu du mélancolique est de pouvoir vivre sa mort.

VOCABULAIRE DE LA MÉLANCOLIE

Si vous voulez vous plaindre auprès de votre prochain avec élégance et sans vous répéter, voici une liste de termes synonymes ou associés :

Acédie, lypémanie, tristesse, spleen, chagrin, cafard, abattement, peine, neurasthénie, humeur noire, bile noire, assombrissement, navrance, brume, déprime, désolation, dépression, atrabile, morosité, maussaderie, noirceur, nostalgie, vague à l'âme, accablement, mal du siècle, affliction, tourment, déréliction, désappointement, mortification, désenchantement, mal de vivre.

En latin : *Tædium vitæ*

En allemand : *Weltschmerz*

En portugais : *Saudade*

En roumain : *Dor*

En coréen : *Han*



HISTOIRE DE LA MÉLANCOLIE

La misanthropie, le goût pour la solitude, la fascination pour le néant et la mort sont des traits de la mélancolie qui reviennent à presque toutes les époques.

ANTIQUITÉ

v^e siècle av. J.-C.

— Première allusion à la mélancolie dans un traité attribué à Hippocrate (460-370 av. J.-C.) sur les quatre humeurs innées : le sang, le flegme, la bile jaune et la bile noire (responsable, si elle prédomine, de l'état mélancolique).

— Chacune de ces humeurs est associée à un élément cosmique, et ses qualités à une saison et à un âge de la vie. La mélancolie est un trouble de la bile noire liée à la terre, à l'automne, aux qualités froides et sèches et à l'âge adulte.

— Ses symptômes sont la crainte et la haine des hommes et l'amour des lieux déserts.

Mais aussi : les yeux et cheveux noirs, les cicatrices noires aux pieds, et le caractère fourbe, avare, perfide, craintif, triste, somnolent, envieux, comploteur et irritable. L'homme mélancolique est sujet à la colique et aux lourdeurs dans les genoux.

iv^e siècle av. J.-C.

— Publication du premier texte intégralement consacré à la mélancolie : *Le Problème XXX*, attribué (à tort, paraît-il) à Aristote (384-322 av. J.-C.), dans lequel on apprend que les hommes les plus distingués sont en général mélancoliques et qu'ils s'illustrent avec flamboyance dans les arts, les idées

ou la politique. Le génie n'est cependant garanti que par une bile de température moyenne ; trop froide, elle plonge dans l'hébétude ; trop chaude, elle conduit à la folie ou au suicide.

MOYEN ÂGE

IV^e siècle de notre ère

— Apparition du terme religieux acédie, du grec *akedia* : négligence, indifférence, chagrin (dérivé de *kêdos* : souci).

Mal spirituel considéré par les chrétiens comme un péché contre soi-même, contre autrui et contre Dieu, l'acédie est un démon qui vient tenter les moines anachorètes dans le désert lorsque leurs pensées tournent à vide (saint Antoine vous en parlera mieux que moi). Elle est induite par l'imagination. Afin d'empêcher que certains ne lui trouvent du charme, elle sera vite associée à la paresse, l'un des sept péchés capitaux.

VII^e siècle

— Au cas où vous penseriez être un joyeux luron, le médecin Paul d'Égine affirme qu'un rire permanent peut aussi dénoter l'état mélancolique.

XII^e siècle

— La mélancolie n'a plus du tout le vent en poupe, ses affiliés sont considérés comme des êtres dépravés.

XIV^e siècle

— Le terme *acédie* n'est plus réservé aux religieux : il devient synonyme de mélancolie induite par l'ennui et l'oisiveté.

XV^e siècle

— La mélancolie retrouve son aura grâce au poète et philosophe italien Marsile Ficin (1433-1499), qui la lie à nouveau au génie. L'âme mélancolique, capable de basculer à tout moment dans la folie, peut s'émanciper des influences néfastes de Saturne par la création.

RENAISSANCE

xvi^e siècle

— Toujours associée au génie (et parfois à la possession diabolique), la mélancolie connaît son âge d'or.

1514

— *Melencolia I* de Dürer.

1571

— Début de la rédaction des *Essais* de Montaigne (1533-1592). L'écrivain place la mélancolie à l'origine de son entreprise : « C'est une humeur melancolique, et une humeur par consequent tres ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté, qui m'a mis premierement en teste ceste resverie de me mesler d'ecrire » (*Essais*, II, 8).

xvii^e siècle

— La méditation sur l'éphémère de l'existence s'épanouit dans l'essor des vanités en peinture. La mélancolie devient fashionable en Angleterre ; les *intellectuels* se complaisent dans ses poses.

1603

— Hamlet et son nuage noir font leur entrée dans le répertoire du mal de vivre : « Ah ! si cette chair trop solide pouvait se fondre, se dissoudre et se perdre en rosée ! Si l'Éternel n'avait pas dirigé ses canons contre le suicide !... Ô Dieu ! ô Dieu ! combien pesantes, usées, plates et stériles, me semblent toutes les jouissances de ce monde ! Fi de la vie ! ah ! fi ! C'est un jardin de mauvaises herbes qui montent en graine ; une végétation fétide et grossière est tout ce qui l'occupe » (*Hamlet*, Shakespeare, acte I, scène 2).

1621

— Parution de la magistrale *Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton (1577-1640) : « La tour de Babel n'a jamais produit autant de confusion des langues que le chaos de la mélancolie de variétés de symptômes. »

xviii^e SIÈCLE

— La mélancolie n'est plus considérée comme innée.

1734

— Le médecin anglais George Cheyne (1671-1743) lui donne le nom de « spleen », terme qui ravira les poètes et écrivains du siècle suivant.

1751-1772

— Parution de l'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la direction de Diderot et d'Alembert : « Les mélancholiques sont ordinairement tristes, pensifs, rêveurs, inquiets, constans dans l'étude & la méditation, patients du froid & de la faim ; ils ont le visage austere, le sourcil froncé, le teint basané, brun, le ventre constipé » (Article « Mélancolie », chapitre « Médecine »).

1764

— Observations sur le sentiment du beau et du sublime de Kant : « Le mélancholique a surtout le sentiment du sublime : aussi se montre-t-il très sensible à la beauté, dont il attend non seulement qu'elle le charme, mais qu'elle l'émeuve en lui inspirant de l'admiration. Ses plaisirs, pour être sérieux, n'en sont pas moins vifs. Toutes les émotions du sublime l'enchantent plus que les folâtres attraits du beau. »

XIX^E SIÈCLE

— « Le mal du siècle », une mélancolie nationale et collective, apparaît chez les romantiques comme Musset et Chateaubriand.

— La littérature s'empare du spleen et lui donne ses lettres de noblesse : il est le fardeau et la grandeur de l'artiste, un mal nécessaire à la création.

SOUS SES AUSPICES (LISTE NON EXHAUSTIVE) :

— François-René de Chateaubriand (1768-1848)

— Étienne Pivert de Senancour (1770-1846), *Oberman* (1804) : « D'où vient à l'homme la plus durable des jouissances de son cœur, cette volupté de la mélancolie, ce charme plein de secrets, qui le fait vivre de ses douleurs et s'aimer encore dans le sentiment de sa ruine ? »

— Victor Hugo (1802-1885), *Les Travailleurs de la mer* (1866) : « La mélancolie est un crépuscule. La souffrance s'y fond dans une sombre joie. La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste. »

— Gérard de Nerval (1808-1855)

— Alfred de Musset (1810-1857)

— Théophile Gautier (1811-1872)

- Charles Baudelaire (1821-1867), *Fusées* : « Je ne prétends pas que la Joie ne puisse pas s'associer avec la Beauté, mais je dis que la Joie est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère (mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé ?) un type de Beauté où il n'y ait du Malheur. »
- Gustave Flaubert (1821-1880), Dans l'ironique *Dictionnaire des idées reçues* : « Mélancolie : signe de distinction du cœur et d'élévation de l'esprit. »
- Stéphane Mallarmé (1842-1898)
- Paul Verlaine (1844-1896).

XX^E SIÈCLE

— Avec l'essor des sciences psychiatriques, la mélancolie est apparentée à une maladie mentale. On parle alors de dépression ou de psychose maniaco-dépressive (bipolarité). Le sentiment de vide intérieur, la fatigue d'être soi, les pensées morbides et suicidaires sont toujours là ; la dimension poétique a disparu.

1917

— *Deuil et mélancolie* de Freud (1856-1939).

1974

— *Télévision* de Lacan (1901-1981) : le psychanalyste y qualifie la tristesse des dépressifs de « faute » et de « lâcheté morale ».

1994

— Quatrième édition du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-IV)* : la mélancolie y est décrite comme la forme de dépression la plus grave.

XXI^E SIÈCLE

— Les références à la mélancolie se réduisent à la dépression et à la maladie maniaco-dépressive. Cependant, elles évoquent parfois un sentiment similaire à la douce *saudade* portugaise – mot sans équivalent en français –, traduisant un léger vague à l'âme empreint de nostalgie.

Ces deux aspects sont parfaitement décrits dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie d'André Lalande (PUF)* : « Mélancolie : A. (Sens

technique.) Se dit de tous les troubles mentaux caractérisés par une tristesse anormale et chronique. Les variétés en sont nombreuses. Baldwin en distingue six types principaux (V°, II, 61-62). B. (Sens usuel et littéraire.) Tristesse légère, accompagnant la réflexion ou la rêverie. »



DIFFÉRENTS RAPPORTS À LA MÉLANCOLIE

« De toute évidence, vivre, c'est s'effondrer progressivement »

Francis Scott Fitzgerald

Au début de l'émission, j'interroge les invités sur leur rapport à la mélancolie. Je n'obtiens jamais les mêmes réponses, tant dans la définition que dans les différentes façons de lui faire face.

ANDRÉ MARKOWICZ

Ça remonte à loin

Eva Bester : André Markowicz, êtes-vous un être mélancolique ?

André Markowicz : Absolument ! Je l'ai toujours été. Je pense que je le suis depuis un certain temps, qui remonte à avant mon enfance, à ma naissance, et je pense que mon arrière-grand-mère était déjà mélancolique avant, et je pense que ça remonte à loin.

Eva Bester : Tout le monde avait prévu le coup pour que vous arriviez dans les meilleures conditions possibles...

André Markowicz : Et je pense que je ne suis pas le seul...

Eva Bester : Je pense qu'on est plusieurs milliards...

André Markowicz : Voilà, c'est ce qu'il me semble aussi, je pense qu'il y a eu quelque chose comme ça, un traumatisme à ce moment-là.

Eva Bester : Existentiel.

André Markowicz : Peut-être même avant l'homme de Cro-Magnon.

Eva Bester : Qu'est-ce qui vous rend cafardeux ?

André Markowicz : C'est de ne pas travailler, de ne pas arriver à travailler, vraiment !

Eva Bester : Ça vous arrive de ne pas arriver à travailler ?

André Markowicz : Ah, tout le temps ! Mais bien sûr ! Comment vous dire, je suis arrivé maintenant à un âge demi-canonique. J'ai plus de cinquante ans... Quand j'avais vingt ans, j'avais une grande, grande énergie de travail, une espèce d'enthousiasme, qui faisait que... Et puis il y avait aussi autre chose qui était très bien à ce moment-là, c'est que j'avais l'impression que je pouvais faire les choses. Plus je travaille, plus je traduis, plus j'essaie d'écrire, plus je comprends que je ne peux pas, et qu'il n'y a aucune expérience possible. Que quand on parle d'expérience qui vient avec l'âge, ce n'est absolument pas vrai. Et, naturellement, du coup, la capacité de travail diminue parce que je comprends mieux les..., enfin, je comprends mieux les enjeux, non ! C'est très très vaniteux de dire ça, mais je comprends mieux les difficultés. Et puis, ça fatigue, et donc je travaille moins, et oui, ça, ça me rend cafardeux...

Alors, après il y a d'autres choses qui sont du domaine privé, mais c'est du domaine privé.

Eva Bester : Est-ce que les choses profondes comme les choses légères vous atteignent de la même façon ? Ou vous faites une hiérarchie ?

André Markowicz : Ah, je fais une hiérarchie ! J'ai la grande chance de pouvoir faire une hiérarchie. Il y a des choses qui ne m'atteignent pas.

Eva Bester : Quoi, par exemple ?

André Markowicz : Je ne sais pas... Quelqu'un qui n'est pas content de moi, qui me dit quelque chose, ça m'est égal... Enfin, ça dépend qui ! Comment vous dire ? Le truc, c'est « je choisis mes interlocuteurs ». Si certaines personnes disent que ce que je fais n'est pas bien, ça me touche, je leur suis reconnaissant parce que je pense que c'est juste. Si Françoise Morvan me dit quelque chose dans notre travail et que « ça ne lui convient pas », je considère que c'est très juste. Vous voyez, si quelqu'un d'autre, pfff...

Eva Bester : C'est sage. On aimerait tous avoir une personne comme Françoise Morvan dans notre vie.

André Markowicz : C'est choisir son interlocuteur, oui.

BARBARA CASSIN

La regarder en face

Eva Bester : Vous avouez éprouver une terrible nostalgie chaque fois que vous retournez en Corse, endroit où pourtant vous n'êtes pas née, et malgré le fait que vous habitiez à Paris. C'est votre lieu perdu, la Corse ?

Barbara Cassin : C'est plutôt le lieu où je suis accueillie, je suis plus accueillie en Corse qu'à Paris. Et, au fond, je suis nostalgique non pas d'une patrie où j'aurais des racines, ce n'est vraiment pas le cas, mais d'un lieu où, grâce aux autres, je me sens chez moi.

Eva Bester : La nostalgie, on ne peut pas la séparer de la mélancolie aujourd'hui, il y a quand même une petite mélancolie dedans, en écho.

Barbara Cassin : La « mélancolie », quand on fait de l'étymologie, c'est un vrai mot grec, à la différence de la « nostalgie », et ça veut dire que l'on a du *kholos*, de la bile noire. Le *kholos*, c'est la bile noire qui vous envahit. Donc, on n'est pas simplement jaune, on est noir.

Eva Bester : On est jaune en plus d'être noir ! Lors de la préparation de cette émission, vous m'avez écrit que vos remèdes à la mélancolie étaient : « Tout ce qui pourrait être ou est mélancolique et auquel on prend plaisir, par exemple la mer, la saudade, le jazz... ». Vous êtes plutôt du genre vaccin.

Barbara Cassin : Je suis du genre vaccin, c'est-à-dire que la mélancolie regardée en face et regardée aussi à travers les yeux des autres qui en font quelque chose de beau, eh bien, ce n'est plus du tout mélancolique.

Eva Bester : Donc, vous ne la fuyez pas, vous l'affrontez, vous l'embrassez presque ?

Barbara Cassin : Oui, je pourrais dire que je l'aime assez mais je ne l'éprouve pas. C'est-à-dire que quand je me réveille le matin, je vois la lumière, eh bien... qu'est-ce que c'est que cette chanson absurde : « Dès que je me réveille et que je t'aperçois, le soleil me saute dans les bras » ? Je n'ai pas besoin d'apercevoir quelqu'un, le soleil me saute dans les bras.

Eva Bester : C'est vrai ?

Barbara Cassin : Oui, oui.

Eva Bester : C'est formidable ! Mais ça vous arrive quand même parfois d'avoir l'âme chagrine ?

Barbara Cassin : Mais bien sûr ! J'éprouve de la tristesse, du chagrin... Je peux être en deuil, je peux être en souffrance, mais ce n'est pas un état dans lequel je me complais. Et je crois que la mélancolie est un chagrin durable...

Eva Bester : Oui.

Barbara Cassin : ...Et sans cause. Mais le temps y est pour beaucoup.

Eva Bester : Oui, c'est sa définition première...

Barbara Cassin : Et moi, en fait, voir la lumière du jour et parler à quelqu'un, ça me console de tout ! Ou, plutôt, ça me met en appétit !

Eva Bester : Quand vous êtes un peu chagrinée, est-ce que vous agissez, vous entrez dans l'action ? Ou est-ce que vous fuyez par la contemplation ?

Barbara Cassin : La contemplation est une action ! Si je regarde le monde... Vous savez, la première phrase de la *Métaphysique* d'Aristote est absolument géniale, c'est : « Tous les hommes désirent naturellement savoir et la preuve, c'est qu'ils prennent plaisir aux sensations, et particulièrement à celles de la vue... parce que la vue nous découvre beaucoup de différences. » Eh bien, ça, c'est le début de la *Métaphysique* d'Aristote. On croit que c'est un texte très difficile, mais vous comprenez tout de suite ce que cela veut dire. Voilà, je suis dans le multiple de la vue !

Eva Bester : Vos tristesses sont-elles courtes ?

Barbara Cassin : Elles peuvent être aussi une toile de fond lente et longue.

Eva Bester : Mais pas déplaisantes, en fait ?

Barbara Cassin : Non, je crois que je suis plutôt, même dans le malheur, assez heureuse.

JOANN SFAR

Je ne combats même pas

Eva Bester : Joann Sfar, vous êtes donc l'être le plus mélancolique du monde !

Joann Sfar : Mais oui !

Eva Bester : Enfin vous !

Joann Sfar : Oui, mais je ne combats même pas, en plus j'adore ça ! Je ne sais pas d'où vient cette idée que le but sur la terre, c'est d'être heureux, moi j'ai jamais cherché ça !

Eva Bester : Ce n'est pas le but, mais parfois ça peut être quand même plus confortable d'éviter la mélancolie...

Joann Sfar : Non, mon but c'est de faire plein de livres et de dessiner tout le temps. Mais le bonheur, c'est une information électrique qui vient parfois par le cerveau. Je fuis la paresse. Il y a un bonheur paresseux, il y a une tristesse paresseuse. Ces deux-là, je les fuis, mais le mouvement sismique qui consiste à être toutes les dix minutes content/pas content/content/pas content... Ça me va très bien !

Eva Bester : Qu'est-ce qui vous rend cafardeux, par exemple ?

Joann Sfar : Le réel, il y a trop d'informations ! Donc ça m'angoisse ! Donc le dessin me calme ! Voilà, c'est un résumé de mon mode d'emploi.

Eva Bester : Donc vous ne le fuyez jamais ? Vous avez souvent des états de tristesse, d'abattement ou... ?

Joann Sfar : En permanence !

Eva Bester : En permanence ?

Joann Sfar : Mais même la joie est difficile. Tout ça est tellement trop que le dessin, ça calme. [...] Les films qui me rendent le plus triste sont les films comiques, dès que je vois que tout le monde rit, je ris aussi, puis après je suis triste de ce rire, c'est une maladie !

Eva Bester : Comment ça se fait ? C'est quoi le mécanisme qui fait que, pendant un film drôle...

Joann Sfar : Parce que j'aime ça !

Eva Bester : Vous êtes une pleureuse...

Joann Sfar : J'aime pleurer, j'aime être triste, j'aime me complaire, j'adore ça !

VLADIMIR COSMA

J'essaie de la camoufler un peu

Eva Bester : Vladimir Cosma, êtes-vous un être mélancolique ?

Vladimir Cosma : Oui, tout à fait ! C'est le paradoxe : je me suis spécialisé – enfin, on m'a catalogué – comme compositeur de musique de comédie à mes débuts, de comédie populaire à la française, alors que je suis de nature plutôt mélancolique. Mes musiques sont souvent en ton mineur et plutôt mélancoliques elles aussi. Mais par l'orchestration, la couleur et le rythme, j'essaie de les transformer en quelque chose d'enjoué, pour camoufler un peu cette humeur, pour lui faire obstacle... Comme dans la musique du *Grand blond avec une chaussure noire*. Elle est écrite en la mineur. *Rabbi Jacob* est écrit en fa mineur – alors que les musiques gaies, sont habituellement écrites en mode majeur.

Eva Bester : Et lorsque vous êtes mélancolique, vous avez plutôt un comportement de fuite ou d'affrontement ? Vous embrassez cette mélancolie pour la transcender en musique ?

Vladimir Cosma : Non, je me bats avec ma tristesse et j'essaie de la vaincre, et voilà, je suis là avec vous, je souris, vous me faites sourire. « Mélancolie », c'est un mot générique. Il y a plein de phases dans la vie d'un homme... Quand je suis sur une scène avec des gens qui aiment ma musique, je deviens, moi aussi, euphorique et joyeux. Mais j'ai aussi beaucoup, beaucoup évolué.

Étant jeune, j'étais beaucoup plus triste et petit à petit, j'oublie ça et je ne garde que les bons souvenirs. Parfois j'essaie même de donner du plaisir et du sourire aux gens (et à moi-même en même temps).

Eva Bester : Et vous y arrivez maintenant ?

Vladimir Cosma : Ah oui, j'y arrive pas mal. Avant, je n'avais même pas le courage de monter sur une scène, j'étais très « traqueur », alors que maintenant, je parviens quand même à assumer, vous voyez. J'ai donné quelques concerts au Grand Rex, il y a deux mois ; je reviens d'une tournée en Russie et en Roumanie, où j'étais dans des salles de 3 000 personnes ou

même 6 000 personnes au Kremlin, et voilà, je sors vivant de tout ça et j'ai vaincu ma mélancolie !

ATIQ RAHIMI

Je l'écris, je médite sur un chagrin, et ça m'aide énormément !

Eva Bester : Atiq Rahimi, quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?

Atiq Rahimi : Oh là ! Je crois qu'on ne peut pas y échapper ! Notamment aujourd'hui, quand en plus on est en exil... En soi, c'est un... Quoi que l'on fasse, on est dans la nostalgie, et cette nostalgie nous emporte vers la mélancolie, etc. Mais on ne peut pas s'en échapper, non. Simplement, comment vivre avec, comment dépasser, comment positiver justement ce qui nous rend un peu triste ? Qui disait, je ne sais plus, que « la mélancolie est un bonheur triste » ?

Eva Bester : Ce n'était pas Victor Hugo ?

Atiq Rahimi : Ah je ne sais plus... vraiment...

Eva Bester : Victor Hugo ou Alfred Hugo, son cousin, que personne ne connaît, je ne sais pas... Alors revenons aux choses fâcheuses, vous évoquiez le fait que vous avez éprouvé un peu de mélancolie aujourd'hui, est-ce qu'on peut savoir ce qui a provoqué ça, ou c'est trop intime ?

Atiq Rahimi : Mmmhhh... C'est trop intime... Mais l'intimité toujours encore vous pousse vers la mélancolie...

Eva Bester : C'est vrai ! Il faudrait vraiment se quitter, ne jamais passer de temps avec soi, ne pas avoir d'intimité.

Atiq Rahimi : Oui, oh, ça se discute...

Eva Bester : Est-ce que vos chagrins durent longtemps ?

Atiq Rahimi : Non, non, non, parce que tout de suite je l'écris, je médite sur un chagrin, sur ce qui me chagrine, et ça m'aide énormément !

Eva Bester : Vous écrivez dès que vous ressentez du chagrin ? Vous le couchez sur papier ?

Atiq Rahimi : Oh oui !

Eva Bester : Vous le recommandez aux auditeurs ?

Atiq Rahimi : Absolument !

Eva Bester : Ça donne une forme au chagrin.

Atiq Rahimi : Absolument ! Absolument ! Voyez, ce qui est important, tant que l'on n'écrit pas, quand on ne dit pas, les choses existent en vous, s'entassent en vous. Donc, le moment où on le dit, on le sort de soi, donc ça se concrétise, voilà, ça devient quelque chose d'autre. En dehors de vous ! C'est comme l'enfant que vous portez en vous, il y a un moment donné où il sort, vous le mettez dans la société, voilà, ça ne vous appartient plus...

Eva Bester : Vous avez des moments de joie assez fréquents ou vous avez une mélancolie en sourdine constante ?

Atiq Rahimi : Non, non, non, non ! Non, dans la vie, contrairement à ce que je fais, à ce que je crée, je suis un homme joyeux ! Je ris presque tout le temps. Je ne sais pas si ce rire est une sorte de façon de cacher quelque chose, une sorte de masque, en tout cas je ris ! Mais de temps en temps je ris même vraiment de bonne joie... donc c'est... non ?

ÉRIC FOTTORINO

Un négoce un peu compliqué

Eva Bester : Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?

Éric Fottorino : Ah ! C'est un négoce un peu compliqué, parce que je sens qu'elle est là souvent, et donc le jeu c'est de la faire reculer sans la faire complètement disparaître...

Eva Bester : Pourquoi « pas complètement disparaître » ?

Éric Fottorino : Parce que c'est bien, ces contrastes, un petit peu de... Il faut sentir l'ombre pour mieux apprécier la lumière, donc la mélancolie, c'est des zones d'ombre, comme ça, qu'on a dans la nuit et qu'on a le jour quand il reste un peu de nuit !

Eva Bester : Qu'est-ce qui vous rend cafardeux en général ?

Éric Fottorino : Cafardeux ? Heu... pas le mauvais temps en tout cas...

Eva Bester : Ça n'a pas d'emprise sur vous ?

Éric Fottorino : [...] Je suis assez indifférent au temps qu'il fait. Qu'est-ce qui me rend cafardeux, eh bien, justement, c'est que je ne sais pas... Je trouve que la mélancolie c'est un peu traître, parce qu'elle vous attrape comme ça et justement y a pas tellement de mots ou de raisons pour la sentir là, comme ça, qui rôde...

Eva Bester : Par exemple, quand avez-vous été déprimé pour la dernière fois ? Vous vous souvenez ?

Éric Fottorino : Vraiment déprimé, déprimé ?

Eva Bester : Ou un peu chagrin...

Éric Fottorino : Un peu chagrin... Écoutez, je pense qu'il ne se passe pas une journée sans qu'il y ait un petit peu l'aile de la mélancolie. [...] ça peut être tout à fait frivole. Vous savez, c'est comme un, justement, un nuage dans le ciel. Tout d'un coup il va un peu voiler la grande lumière, eh bien, c'est ça qui nous arrive quelquefois dans la journée : une toute petite contrariété, peut-être le pain qui est un peu dur, l'eau qui n'est pas fraîche, vous voyez, des choses comme ça, enfin, à Inter, c'est très bien, l'eau est fraîche !

[...] J'essaie de m'employer à ce que ce soit court... Ou alors, c'est parce que je me complais un peu... Et donc, la complaisance, ou vis-à-vis de soi ou vis-à-vis de cette mélancolie, c'est justement de l'étirer un peu pour ce qu'elle peut aussi vous apporter, la mélancolie. C'est-à-dire que c'est une forme de retour sur soi, de retour sur ceux qu'on aime, et ce n'est pas non plus désagréable ! Enfin, ces quelques paroles de Ferré tout à l'heure dans le générique de l'émission¹, c'est tellement extraordinaire, c'est un état, je trouve, qui peut être une forme de bien-être, la mélancolie.

Eva Bester : Vraiment ?

Éric Fottorino : Vous voyez, je vais faire l'émission la plus mélancolique de l'été, vous allez voir.

JEAN-MICHEL RIBES

L'humour est une espèce de lutte permanente contre la mélancolie

Jean-Michel Ribes : Mélancolique, c'est indispensable ! Pour absolument essayer d'aborder ce qu'on appelle l'humour, on ne peut pas le faire sans mélancolie. C'est absolument impossible, puisque l'humour est une espèce de lutte permanente contre la mélancolie. Donc, si vous n'avez pas de mélancolie, vous n'avez pas d'humour, puisque vous ne pouvez pas lutter contre quelque chose qui n'existe pas ! Voilà ! C'est un petit peu logique, c'est un petit peu ennuyeux ce que je viens de dire, mais en même temps...

Eva Bester : Non, pas du tout.

Jean-Michel Ribes : C'est vrai ? Je vous remercie ! Est-ce que vous pouvez dire à chaque fois que je parle que vous trouvez ça bien ?

Eva Bester : Bien sûr !

Jean-Michel Ribes : Merci.

Eva Bester : Je vous donnerai de l'argent à la fin de l'émission en plus !

Jean-Michel Ribes : C'est vrai ?

Eva Bester : Oui.

Jean-Michel Ribes : Combien ?

Eva Bester : Ah pas beaucoup, à la hauteur de mon salaire... Qu'est-ce qui vous rend cafardeux, Jean- Michel Ribes ?

Jean-Michel Ribes : Ce qui me rend très souvent cafardeux, c'est de voir des gens qui ne s'en sortent pas ! J'ai beaucoup beaucoup de mal à me désintéresser ou à devenir indifférent à ces gens qui dorment dans la rue, à ces gens perdus, ces gens comme ça, dont on sent dans le regard, tout d'un coup, voilà ils ont sauté dans le vide sans élastique, quoi ! Il y a quelque chose, là, qui me, ouais... ! Là tout d'un coup, j'ai un petit relent d'abbé Pierre en moi.

Eva Bester : Quand est-ce que vous avez été déprimé pour la dernière fois ?

Jean-Michel Ribes : Moi, ma grande grande grande dépression, je l'ai faite à vingt-deux ans, ça a duré un an !

Eva Bester : Une seule fois ?

Jean-Michel Ribes : Très fort, c'était là ! Après j'ai eu des petites dépressions indispensables pour qu'on s'occupe de moi.

Eva Bester : Pour attirer l'attention ?

Jean-Michel Ribes : Oui, et pour qu'on s'occupe un peu de moi ! Qu'on me dise : « Oh mon pauvre vieux, comment ça va ? Toi qui es tellement ceci, tellement cela, mais tu vas t'en sortir. » J'aime beaucoup aussi les gens qui vous disent, ça c'est une phrase que j'adore, je vais la mettre d'ailleurs dans mon prochain spectacle : « Tu sais, c'est ton corps qui te dit NON. C'est ton corps qui tout d'un coup dit HALTE ! TU LE MALTRAITES. » J'aime beaucoup ces gens-là, parce que, oui, et après ? Mon corps me dit ça, après qu'est-ce que je peux lui répondre ? « Fais attention à ton corps ! » Toutes ces phrases soi-disant « thérapeutistes » ou je ne sais pas comment dire, et qui sont des espèces de clichés incroyables, on devrait les mettre bout à bout, pour ne plus jamais s'en servir !

Eva Bester : Et comment ça va avec votre corps en ce moment ?

Jean-Michel Ribes : Eh bien, quand je suis devant vous, ça va bien !

SERGE TOUBIANA

Une espèce de dialogue intime

Eva Bester : Auscultons votre cas, êtes-vous un être mélancolique ?

Serge Toubiana : Je crois, je sais que je suis mélancolique.

Eva Bester : Régulièrement ? Depuis toujours ?

Serge Toubiana : Depuis toujours, il me semble. La mélancolie est quelque chose qui vous assaille, qui vous prend de l'intérieur. Vous ne pouvez pas la prévoir. C'est un état qui vous submerge à un moment où tout semble aller pour le mieux. Je dirais que pour moi tout va bien, je n'ai pas de soucis majeurs, j'ai une vie agréable, j'ai un travail que j'aime, je vis avec une femme que j'aime. Malgré tout, cet état survient pourtant à un moment... Est-ce c'est lié à une heure du jour ou de la tombée du jour ? Est-ce lié à une période particulière ? Vous êtes submergé par la mélancolie. Avec l'âge et l'expérience, on se dit que ce n'est pas la peine de lutter ou de résister, il faut attendre que ça passe. J'avoue que cet état de mélancolie produit des effets qui ne sont pas désagréables. Un sentiment d'être seul avec soi, dans une espèce de dialogue intime dont vous savez qu'il ne va pas durer. La mélancolie ne fait que passer, mais elle reviendra, tôt ou tard. C'est étrange, je le sais depuis longtemps, je pense que c'est lié à mon enfance, au sentiment, justement, que mon enfance est définitivement perdue, loin derrière moi. Que le monde merveilleux de l'enfance est définitivement révolu.

Eva Bester : Quand avez-vous été mélancolique la dernière fois ?

Serge Toubiana : Oh, il y a très peu de temps, quelques jours !

Eva Bester : Sans raison ?

Serge Toubiana : Sans raison. Cela ne m'empêche pas de faire ce que je dois faire, ou de continuer à faire ce que j'ai envie de faire ! Mais vous voyez, c'est un moment que je définirais ainsi : on est submergé et, tout d'un coup, quelque chose vous isole du reste du monde. Vous êtes isolé en vous-même, il faut juste attendre que ça passe.

Eva Bester : Vous ne la fuyez jamais, alors, cette mélancolie ?

Serge Toubiana : Il est inutile de la fuir, il faut accepter de « s'absenter » durant un moment. Pour revenir à un état normal, il me suffit de faire des choses triviales : écouter une musique que j'aime, un rythme, une chanson, voir un film ou un match de football. En fait, me brancher sur une énergie positive extérieure à moi. Cela me permet de me soumettre à une autre temporalité, susceptible de produire des effets significatifs.

Eva Bester : Sortir de vous !

Serge Toubiana : Sortir de moi-même, voilà !

Eva Bester : Vous avez déjà été très triste quand même, Serge Toubiana ?

Serge Toubiana : Très triste ?

Eva Bester : Oui.

Serge Toubiana : J'ai eu dans ma vie des moments de tristesse, il y a quelques années. Ce n'était pas à proprement parler de la tristesse, mais une dépression. Je ne m'en étais pas aperçu, jusqu'à ce que ma compagne, Emmanuèle, me dise : « Tu es déprimé, tu es en dépression ! » J'avais du mal à respirer, à avoir du souffle, je marchais lentement... La dépression se soigne. Mon médecin généraliste m'a prescrit un traitement qui a duré six mois. Peu à peu, j'ai repris goût aux choses. Je traversais un passage difficile, je quittais un travail pour passer à autre chose, j'en avais plein le dos, voilà. Je vois beaucoup d'amis, et récemment encore un ami qui m'est très cher, en dépression. L'expression qui me vient à l'esprit, c'est : en avoir plein le dos. Être en dépression, c'est en avoir plein le dos. Au sens littéral et physique. On ne supporte plus la charge ! Quelque chose en vous s'effondre. On est effondré de l'intérieur. Dans ce cas-là, il faut accepter que quelqu'un vous vienne en aide. C'est par exemple un médecin qui vous donne des petites pilules à prendre et qui, au bout de six mois, vous redonnent goût à tout ! Cela peut arriver à n'importe quel être humain, il faut le vivre et se dire que ça n'a qu'un temps. Quelque chose de plus fort va arriver, l'amour de la vie. Ça passe par les voyages, les rencontres, le travail, le fait d'être entouré par ceux qu'on aime.

DANY LAFERRIÈRE

Quelque chose, que je soigne parfois

Eva Bester : Quel rapport, Dany Laferrière, avez-vous avec la mélancolie ?

Dany Laferrière : Je ne sais pas... Souvent j'ai une mélancolie plutôt « chic »...

Eva Bester : Avec un nœud papillon.

Dany Laferrière : Oui, c'est ça, en hiver comme ça sans crier gare parce que parfois il fait très froid en février et je regarde par la fenêtre, je vois les phares des voitures, la lumière un peu rouge des feux arrière, et brusquement, j'ai quelque chose, un serrement, quelque chose que je soigne parfois aussi parce que c'est très doux. D'ailleurs, Sagan en a parlé tout à l'heure.

Eva Bester : Dans le générique ?

Dany Laferrière : Oui.

Eva Bester : Vous n'êtes jamais abattu, atterré littéralement, paralysé par la tristesse, par exemple ?

Dany Laferrière : Non, non ! C'est une incapacité, c'est un handicap. Je crois profondément, si j'avais cette capacité-là, il y a une énergie souterraine, nouvelle, qui serait rentrée dans mon travail d'écrivain, et qui pourrait peut-être ajouter quelque chose à sa qualité. C'est cette tristesse, j'ai toujours été impressionné... J'avais lu un texte de Woody Allen, il racontait cela, il disait : « Je suis allé voir un ami et il était couché sous le divan, il était vraiment abattu, il pleurait, il n'arrivait même pas à s'exprimer, il avait une peine d'amour, et moi j'étais en forme, j'étais en excellente santé, je venais de faire du jogging à Central Park, mais alors pourquoi dans l'escalier j'avais l'impression que son sort était meilleur que le mien ? » Donc, on peut être jaloux de la tristesse des autres.

CÉLINE SCIAMMA

Une irruption mystérieuse et troublante

Eva Bester : Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?

Céline Sciamma : Un rapport récurrent, un rapport familial, un rapport qui évolue aussi avec le temps, j'ai un rapport un peu plus amical maintenant avec la mélancolie qu'auparavant. Peut-être parce que, aussi, j'ai appris à la distinguer de la tristesse. Autant il y a une vraie dramaturgie de la tristesse, elle est événementielle, elle est en réaction, donc il y a un incident déclencheur, il y a un milieu, il y a une fin, autant la mélancolie, c'est une irruption mystérieuse et troublante. Et il y a l'idée comme ça qu'elle parle, de notre tristesse profonde, c'est l'intuition d'une tristesse, en fait. Et du coup, quand on est un peu au travail, y compris sur soi, elle est intéressante à regarder parce qu'elle parle de nous, elle est quasiment l'ADN de notre tristesse. C'est une pratique qui n'est quasiment pas partageable, c'est pour ça qu'elle est compliquée, votre émission, parce que c'est difficile d'en parler, c'est difficile de la partager. C'est quasiment une espèce d'onanisme de la tristesse, la mélancolie.

Eva Bester : C'est très joli ça, « onanisme de la tristesse ». Si seulement on pouvait avoir la même jouissance dedans ! Vous dites que vous avez de meilleurs rapports avec cette mélancolie maintenant qu'auparavant : qu'est-ce qui a changé ?

Céline Sciamma : Eh bien je considère qu'elle est intéressante. Je considère qu'elle est le siège d'un travail, de quelque chose qui est au travail, et qu'elle est une invitation à l'action, qu'elle favorise les impulsions.

Eva Bester : Donc, ce n'est pas une mélancolie terrassante, mais une mélancolie inspirante ?

Céline Sciamma : Inspirante, bon alors évidemment, il y a toujours ce mythe de la mélancolie créatrice, moi je ne suis pas très romantique dans le travail d'écriture. Enfin, je considère qu'il ne s'agit pas de se mettre dans des états pour écrire, mais que l'écriture, par contre, peut vous mettre dans des états et que ces états sont l'intuition qu'il est en train de se passer quelque

chose. Donc l'écriture peut vous rendre mélancolique, mais je ne considère pas que la mélancolie est le siège ou le point de départ de l'écriture.

GÉRARD GAROUSTE

J'ai de vrais remèdes

Eva Bester : Êtes-vous mélancolique ?

Gérard Garouste : Euh, non... Je ne sais pas... Si dans mélancolie il faut entendre dépressif, par exemple, qui est un mot plus moderne peut-être... Alors je l'ai sérieusement été. Ma première crise de mélancolie, au sens où vous l'entendez, a duré dix ans quand même... Ce qui est très très long, et après, par expérience, ces crises ont été de moins en moins longues. Ces expériences, c'est savoir aussi maîtriser tout, c'est-à-dire les médicaments, ne pas être dupe de ses humeurs, ça on en parlera peut-être, et aujourd'hui je ne crois plus que je puisse être mélancolique, parce que j'ai des vrais remèdes.

Eva Bester : Justement, dans votre livre *L'Intranquille*, vous décrivez votre dépression nerveuse qui a duré dix ans, vos crises maniaques. Vous avez été diagnostiqué ce que l'on appelle aujourd'hui « bipolaire » ; pour vous, donc, toutes les émotions fortes sont dangereuses ? Est-ce que ce n'est pas frustrant aussi d'éviter les manies qui, elles, peuvent être euphorisantes ?

Gérard Garouste : C'est-à-dire, c'est vrai que la passion, par exemple, on peut rêver d'être passionné, mais c'est vrai que chez moi la passion est dangereuse, parce que c'est très proche d'un état euphorisant et il faut que je me méfie beaucoup de l'euphorie, parce que l'euphorie m'entraîne à ne pas dormir. Alors de l'euphorie ça passe à l'excitation et de l'excitation ça passe au délire. Une bouffée délirante, c'est justement un aller et retour entre le côté dépressif et le côté délirant. Donc, l'idée est de casser ce jeu, et l'expérience à mieux se connaître soi-même fait qu'on est beaucoup plus prudent. Mais c'est malgré tout une espèce de tempérament, enfin une mauvaise chimie du cerveau que l'on a, inévitable... Simplement, je connais maintenant comment ça fonctionne et je suis particulièrement bien entouré, notamment avec un très bon psychiatre, ce qui fait que je ne suis pas tombé dans la dépression ni dans le délire.

DANIEL PENNAC

Le premier remède, c'est la sieste

Eva Bester : êtes-vous un être mélancolique ?

Daniel Pennac : Ça m'arrive, oui ! Et pour me soigner, je viens vous voir.

Eva Bester : C'est vrai ? Je ne sais pas si ça va marcher, mais je vais faire mon possible... Ça vous arrive régulièrement ?

Daniel Pennac : Quand je me fréquente un peu trop.

Eva Bester : Oh, c'est terrible ! et que faites-vous pour vous fuir ?

Daniel Pennac : J'en fréquente d'autres. Ils sont nombreux les gens qui ont besoin de nous, mine de rien. Ceux qui sont vraiment dans le marasme. Alors, bon, quand vous vous supportez difficilement, mieux vaut aller vous occuper des autres que pleurnicher dans votre coin...

Eva Bester : Et quand vous pleurnichez dans votre coin, ça ne vous arrive jamais d'avoir des solitudes réjouissantes ?

Daniel Pennac : Ah siii, bien sûr. L'endormissement, par exemple. Nous sommes souvent mélancoliques quand nous avons trop bossé, qu'on ne s'est pas assez reposé, et que du coup un mauvais fond de vase remonte à la surface. Dans ces cas-là, mon premier remède c'est la sieste. J'ai des origines corses, vous savez. Ma devise, c'est : « une petite sieste, et hop au lit ! ». L'endormissement, ça se cultive. J'en ai fait un art. Voilà ce que vous appelez une solitude réjouissante ! Un bon professeur est un prof qui se couche tôt.

Eva Bester : Il supporte mieux les élèves.

Daniel Pennac : Mais oui, bien sûr, le lendemain il est riche de toutes les patiences...

Daniel Pennac nous a écrit avant l'émission :

« Je ne tiens pas à éviter absolument la tristesse. Ne serait-ce que pour la joie d'en sortir ! Et puis, je ressens un certain nombre de bonheurs négatifs.

Personnellement, je suis très heureux de :

- a) Ne pas être commerçant (la hantise du stock)
- b) Ne pas être l'ami de Monsieur Untel
- c) Ne pas vivre avec Madame Unetelle
- d) Ne pas sortir quand je n'ai pas envie de sortir
- e) N'appartenir à aucun jury de quoi que ce soit.

— f) etc.

— g) Quand je fais la liste de ces bonheurs en creux, je me trouve le plus heureux des hommes. Les autres bonheurs, ceux qui alimentent ma joie de vivre, font partie de mon intimité. Je reste discret sur eux. Comme dit l'autre, faut pas rendre le bon dieu jaloux. »

MARIE DESPLECHIN

La mélancolie est très souvent provoquée par ce que la vie vous fait

Eva Bester : Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?

Marie Desplechin : Un rapport assez proche, parce que je pense que j'étais très très mélancolique pendant un certain temps, ce qui me permet peut-être de comprendre les mélancoliques, et la grande chance que j'ai eue, c'est de ne plus l'être du tout.

Eva Bester : Depuis combien de temps ?

Marie Desplechin : Entre les âges de trente et quarante ans.

Eva Bester : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Marie Desplechin : J'ajoute que j'en ai cinquante-six... Qu'est-ce qui s'est passé ? Il s'est passé pas mal de choses. Il s'est passé que la jeunesse n'était pas drôle et que je suis revenue dans moi entre trente et quarante, ça a l'air totalement absurde comme discours... Non, après, ce qui s'est passé, quelqu'un m'a beaucoup aidée en faisant une analyse qui a bien marché. C'est peut-être une chose qu'on ne peut pas recommander à tout le monde, mais dans mon cas, ça a été un triomphe ! Et ma vie s'est remise sur des rails où elle était vivable. La mélancolie... il y a différents types de mélancolie.

On pense souvent qu'elle est seulement innée, c'est une chose qui vient de l'intérieur, mais elle est aussi très souvent provoquée par ce que la vie vous fait. Moi, je trouve que la vie est difficile, elle est difficile pour la plupart d'entre nous, pas forcément pour des grands drames, mais aussi par l'accumulation des petits drames, et qu'au bout d'un moment elle gagne, et sa victoire c'est la mélancolie.

Eva Bester : Et donc pour lui refuser cette victoire, vous vous tournez...

Marie Desplechin : Faut se battre.

Eva Bester : ... Vers l'énergie, vers l'action ?

Marie Desplechin : Après ça dépend. Il y a des gens qui vont la tempérer dans les activités artistiques qui font un bien dingue, ou alors il y a des gens

qui font des trucs physiques, le sport ! Il y a des gens pour qui l'amour sera la solution, il y a des gens pour qui...

Eva Bester : Mais vous ?

Marie Desplechin : Revenir sur soi avec une analyse... Pour moi ça a été, et c'est encore difficile, parce que c'est souvent un composé d'un tas de petites choses. Et après c'est une interaction, c'est-à-dire que tout ne dépend pas de vous. Il y a une série d'interactions entre l'extérieur et vous, et vous commencez à aller mieux, l'extérieur vous le rend, alors ça va de... Vous voyez ? Il y a cette chose-là qui se tisse peu à peu. Enfin bon, bref...

Eva Bester : Et quand vous êtes triste, quelle est votre première réaction ? Embrasser cette tristesse ? Fuir ? Faire quelque chose de constructif ?

Marie Desplechin : Maintenant, je ne suis plus jamais triste comme on est triste d'une manière mélancolique, c'est vraiment une tristesse particulière.

Je me souviens, c'est ma sœur qui m'avait dit ça quand j'avais une trentaine d'années, elle m'avait dit : « Tu vas voir, un jour, tu ne seras plus jamais comme ça. » Et en fait, c'est exactement ce qu'il s'est passé. Je ne sais pas si je m'appuyais sur sa prédiction ou si elle était vraiment maligne sur ce coup. Mais c'est vrai, je ne connais plus du tout ça.

Il y a une très grande différence entre cette tristesse dans laquelle vous vous ensablez et puis le malheur. La tristesse est née du malheur. Le malheur, c'est le malheur. Alors après, vous faites face comme ci comme ça... Vous pouvez être écrasé, vous pouvez surmonter, mais ce n'est pas la mélancolie. C'est pas pareil.

Eva Bester : C'est assez consolateur ce que vous dites en tout cas. On a hâte que ça nous arrive, pour ceux à qui ce ne serait pas encore arrivé.

Marie Desplechin : Et bien sûr que ça peut arriver, la vie...

Eva Bester : Non, mais appréhender la vie différemment sans cette chape de plomb, si facile à...

Marie Desplechin : Je me souviens d'une amie à moi, une amie proche, et on était avec d'autres amis proches, voilà, un groupe d'amis proches, et je disais, « Oh là là », je parlais du fait que je me réveillais le matin et que la première chose que je faisais, c'était pleurer ! Et je disais : « Bah, comme tout le monde. » Je me souviens encore de son visage, elle me regarde et elle me dit : « Attends ! Mais ça ne m'est jamais arrivé de ma vie ! » Et c'était une révélation pour moi ! Je me dis : « Ah oui, en fait la vie, c'est pas ça du tout ! On peut très bien vivre complètement autrement. »

C'est ce genre de coïncidence qui vous ouvre des portes, et effectivement, c'est moi qui étais cinglée mais je ne m'en rendais pas compte du tout. Je pensais que c'était le lot commun : ouvrir les yeux et pleurer ! Vous vous rendez compte ?

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Je me cache... comme un vieux chat

Eva Bester : Vous êtes un être très mélancolique, j'ai l'impression ?

Frédéric Beigbeder : J'aime ça. Je me vautre dans les lamentations. J'aime râler, j'aime m'allonger sur des coussins et me plaindre de la vie, et surtout de la mort. Je pense que d'ailleurs, c'est mon travail. Un écrivain se doit...

Eva Bester : ... d'être sur des coussins...

Frédéric Beigbeder : ... de ne pas être heureux. Parce qu'un type heureux, d'abord ça demande un talent fou pour transmettre le bonheur, alors que tout critiquer et râler contre tout, c'est un peu plus facile.

Eva Bester : Mais là, c'est une image romanesque que vous nous décrivez. Est-ce que, dans la vie, quand vous n'êtes pas écrivain, même si on l'est sans doute en permanence, puisqu'on voit tout avec le filtre de l'artiste, est-ce que ça vous arrive d'être complètement désespéré ? Et d'une façon vraiment douloureuse ?

Frédéric Beigbeder : Ça dépend ! Je crois qu'il existe des humeurs et qu'il y a des jours où on est très désespéré, d'autres où c'est simplement agréable d'être désespéré, et d'autres où on ne l'est pas du tout. Et tout d'un coup, et on ne sait pas pourquoi, on a envie par exemple de conduire avec la fenêtre ouverte. Des folies comme ça, des moments de folie incroyables...

Eva Bester : Vous en êtes revenu ?

Frédéric Beigbeder : Maintenant, comme j'ai un certain âge, je commence à voir les lieux, les moments, les endroits et les heures où je me sens mieux. Et puis le reste du temps, je me cache. Voilà, comme un vieux chat... (*Rires.*) C'est vrai, faut pas trop emmerder les gens avec son désespoir en bandoulière.

Eva Bester : Alors, comme je sais qu'il vous arrive de partager des coussins avec Fitzgerald, est-ce que vous êtes d'accord avec cette citation : « Il faudrait comprendre que les choses sont sans espoir et être pour-tant décidé à les changer. »

Frédéric Beigbeder : Oui, ça c'est magnifique, c'est au début de *La Fêlure*. Oui, je suis tout à fait d'accord avec ça, et d'ailleurs je pense que c'est un

résumé de mon œuvre. Mes livres sont une tentative sans espoir de changer le monde. Je pense qu'il est impossible de changer le monde mais j'essaie quand même, en le décrivant.

99 francs c'est un crachat dans la soupe ! C'est quelqu'un qui est dans la publicité, qui se plaint de ce métier, mais qui y est. Mais je crois que c'est notre condition, à nous, habitants des pays occidentaux, nous sommes un peu tous prisonniers de notre confort, alors on se plaint, et en même temps on en profite ! C'est très désagréable d'être lucide, en fait. La lucidité, c'est ce qu'il y a de plus douloureux.

Eva Bester : C'est terrible.

Frédéric Beigbeder : Oui ! On croit que l'intelligence rend heureux... Mais pas du tout, en fait !

Eva Bester : Mais non, qui a dit ça ?

Frédéric Beigbeder : Personne !

Eva Bester : Bah voilà !

Frédéric Beigbeder : Voilà ! Non, mais parfois on croit, parce qu'on va à l'école, on va au lycée, on vous explique qu'on va apprendre des choses et que peut-être ça va faire de vous un adulte ! En réalité, tout ce qu'on apprend ne fait qu'augmenter le malheur. Je parlais il n'y a pas très longtemps, dans ce magazine, là, avec Benoît Poelvoorde...

Eva Bester : *Lui...*

Frédéric Beigbeder : ... Il regrette de ne pas être un imbécile heureux. Alors ça voudrait dire que les gens heureux sont forcément des cons, et je ne crois pas ! Je pense qu'on ne peut pas dire ça ! Il y a des gens qui parviennent au bonheur sans être stupides. Mais c'est souvent vrai que l'intelligence ne rend pas heureux, oui !

MALEK CHEBEL

J'en fais mon affaire !

Malek Chebel : Oui, mais la mélancolie, c'est à la fois une bonne conseillère et une mauvaise conseillère. Parce que si vous vous laissez abattre par la mélancolie, vous ne faites plus rien ! Vous êtes asservi. J'adore la situation de l'asservissement, mais dans certains contextes particuliers. Vous voyez, asservi par l'amour, asservi par une femme. C'est plus flatteur, si vous voulez, que si j'étais asservi par mon propre inconscient.

Eva Bester : C'est plus flatteur sur la photo, mais être asservi par l'amour, ça peut être très douloureux !

Malek Chebel : C'est une belle douleur, je la préfère à d'autres douleurs.

Eva Bester : Une douleur romanesque ou romantique.

Malek Chebel : Oui, ça va même plus loin, c'est physique parfois !

Eva Bester : Et quand une grande tristesse s'empare de vous, Malek Chebel, vous la fuyez ou vous l'embrassez ?

Malek Chebel : Ah, je l'embrasse ! Je l'embrasse totalement ! Je l'adopte, je la... je l'intériorise, si vous voulez...

J'en fais mon affaire ! Et je me laisse gagner par elle sans être dominé forcément, parce que je sais, que dans une psychologie orientale, « celui qui veut vous dominer, ce n'est pas forcément celui qui va vous écraser, c'est celui qui va vous libérer ». C'est pour ça qu'on dit que les femmes ne sont pas dominées, elles sont libératrices, en particulier des hommes ! Donc, il y a un jeu de cache-cache, un jeu de subtilité entre l'homme et la femme, entre la domination et l'assujettissement.

Eva Bester : Mais la mélancolie est une femme très perfide !

Malek Chebel : Ah, totalement ! Redoutable !

GENEVIÈVE BRISAC

Comme un ciel breton

Eva Bester : Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?

Geneviève Brisac : J'aurais pu y réfléchir avant, puisque je sais parfaitement qu'il s'agit bien de lutter contre elle, mais elle arrive toujours par là où on ne l'attend pas, finalement. Donc, je ne sais pas comment la saisir. Une fois qu'elle est là, je la combats.

Eva Bester : Vous la combattez ? Comment se manifeste ce combat ?

Geneviève Brisac : Non, je la... enfin... on ne peut pas... comment dire... J'y plonge ! Ma façon de combattre, et je n'en connais pas d'autre, c'est « on y va à fond », et quand on est tout à fait au fond et qu'on a regardé les choses en face, ça va mieux !

Eva Bester : Oui, c'est une façon de la purger.

Geneviève Brisac : Exactement !

Eva Bester : Mais vous ne nous avez pas dit si vous étiez un être mélancolique.

Geneviève Brisac : C'est plutôt aux autres de dire ça ! Je trouve qu'il y a quelque chose d'un peu chichi à dire : « Je suis mélancolique. »

Eva Bester : Sur un rocher, devant la mer...

Geneviève Brisac : Exactement, la Petite Sirène.

Eva Bester : (Rires.) Quand avez-vous été déprimée pour la dernière fois ?

Geneviève Brisac : Eh bien, c'était hier soir dans le train de retour, quand je revenais de Strasbourg. Vers 21 h 30-22 heures, dans les trains, ces trains TGV qui ressemblent de plus en plus à des avions, d'ailleurs, il y a cette atmosphère où la plupart des gens sont endormis. Leur couverture un peu glissée, comme dans les avions, tout le monde est décati, fatigué, il y a deux ou trois représentants de commerce qui font des blagues douteuses au bar, que des jeunes femmes gentilles écoutent avec patience. Ça, c'est un tout petit peu...

Eva Bester : ... déprimant.

Geneviève Brisac : Décourageant...

Eva Bester : Quand vous êtes triste, ça dure plutôt longtemps ou c'est assez court, puisque vous plongez dedans ?

Geneviève Brisac : Très court.

Eva Bester : C'est vrai ? Par exemple ?

Geneviève Brisac : Je peux être, c'est vrai, très gaie. Enfin, j'ai un côté ciel breton quand même.

Eva Bester : Vous ressemblez complètement à un ciel breton !

Geneviève Brisac : Il fait beau une fois par jour ! Exactement ! Qu'est-ce qu'un ciel breton ?

Eva Bester : C'est vous.

Geneviève Brisac : Et donc je suis triste et contente cinquante fois par jour !

Eva Bester : Ça doit être fatigant !

Geneviève Brisac : Oui, très fatigant ! Et surtout, cela a un énorme inconvénient : c'est que personne ne vous prend jamais au sérieux !

Eva Bester : Bah non ! Avec tous ces nuages et ces soleils...

Geneviève Brisac : Voilà, comme un ciel breton !

CHANTAL THOMAS

Je n'ai pas de complicité avec la tristesse

Eva Bester : Êtes-vous mélancolique ?

Chantal Thomas : Non, je ne le suis pas, donc, pour trouver des remèdes à la mélancolie, je ne suis sans doute pas la meilleure personne ! Mais je me dis que la musique intérieure qui m'habite peut servir.

Eva Bester : Ça vous arrive d'être triste, d'avoir du chagrin, d'avoir le bourdon ?

Chantal Thomas : Ah bien sûr ! Bien sûr ! Mais ce n'est pas mon premier mouvement ! Je pense que le plus sûr remède à la mélancolie implique une sorte de résolution très forte et très intime, très ancienne aussi, et le désir de s'y tenir.

Eva Bester : Et vous vous y tenez ? Il faut une discipline. C'est un combat de la joie, comme dirait Nietzsche...

Chantal Thomas : Je pense que c'est un abandon aussi.

Eva Bester : Dans quel sens ?

Chantal Thomas : Au sens où c'est une certaine manière d'être vraiment, profondément en accord avec les différents instants ou moments de son existence.

Eva Bester : Une sorte de résignation aussi ?

Chantal Thomas : Non ! Pas du tout ! Pour moi, la résignation c'est un des pires états d'âme. C'est très très gris !

Eva Bester : Je crois que je ne vais pas très bien alors ! (*Rires.*)

Chantal Thomas : Mais on va en parler ! On est là pour ça !

Eva Bester : Quand vous êtes triste, en général, est-ce que ça dure longtemps ?

Chantal Thomas : Non, d'ailleurs, comme je ne suis pas très habituée à la tristesse, elle se mêle à une sorte d'étonnement et de rage. Elle m'apparaît comme quelque chose dont il faut se débarrasser. Je n'ai pas de complicité avec la tristesse.

Eva Bester : Il y a une colère salvatrice qui s'instaure immédiatement ?

Chantal Thomas : Oui, une rage, une rage sourde.

Eva Bester : D'accord, je veux quand même insister là où ça fait mal. S'il vous arrive d'être triste, apparemment vous avez des petits soldats qui prennent votre défense dans votre âme, mais s'il vous arrive d'être très très triste, vous êtes plutôt du genre à embrasser cette tristesse ou à la fuir naturellement en vous tournant vers des choses joyeuses ?

Chantal Thomas : Je ne veux pas complètement lui tourner le dos parce que quelquefois la tristesse indique vraiment quelque chose de sérieux, mais j'essaie de maintenir une sorte de fenêtre ouverte sur le monde et sur la journée qui commence, ou sur l'ami(e) avec qui je suis en train de parler. C'est-à-dire que je refuse que la tristesse soit un mur qui se referme sur moi ! Ça ne veut pas dire non plus que je veux à tout prix me divertir de ce sentiment, de cette peine, mais je n'ai pas envie que ce soit une prison.

Eva Bester : Vous êtes comme ça depuis petite ou vous avez travaillé cette aptitude ?

Chantal Thomas : Je pense que, petite, on fait des tas de choses spontanément. Et plus tard, en lisant, en faisant des rencontres, en choisissant les personnes avec qui on vit, on va dans le sens qui nous plaît.

Eva Bester : C'est vrai, parfois on se complaît dans la tristesse et la mélancolie.

Chantal Thomas : Alors voilà, ça c'est une autre vision du monde, tout à fait opposée à la mienne. Par exemple, je n'aime pas du tout les poètes romantiques, ni les brumes du Nord.

JEAN-LOUIS ÉTIENNE

Être bon avec soi-même

Eva Bester : Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?

Jean-Louis Étienne : Ah, la mélancolie, je ne suis pas épargné par la mélancolie. Je pense que, souvent, c'est un état d'hypersensibilité. Des orages d'hypersensibilité qui vous dépassent et, tout d'un coup, vous ne savez pas très bien à quoi vous raccrocher pour retrouver l'aplomb, la sérénité. Ce que je fais souvent, si vous voulez, je différencie l'existence, ma propre existence, de celle du monde. Chacun est un maillon essentiel de la marche du monde. Et c'est ce maillon-là, ce maillon personnel, qu'il faut choyer.

Eva Bester : Donc, vous avez une vision plutôt globale, tout en vous rendant compte que vous êtes un individu de cette chaîne, ou... ?

Jean-Louis Étienne : Exactement ! Son principal capital, dans la vie, c'est soi ! Vous voyez ? Et c'est ça qu'il faut choyer. On ne peut pas être bon pour les autres si on n'est pas bon avec soi-même. Donc, il faut se soigner, et souvent, ce que je fais, c'est que je relativise mon importance, celle qu'on se donne – parce qu'on a tous une importance. Vous savez, le matin en se levant, tout le monde pense d'abord à soi ! Commençons par les choses essentielles de l'existence. Donc, j'essaie tout le temps de relativiser mon existence, et l'existence de l'être humain en général, par rapport à l'immensité du monde, et surtout de l'univers.

Eva Bester : Quand avez-vous éprouvé du chagrin pour la dernière fois ?

Jean-Louis Étienne : Ah ! Du chagrin pour la dernière fois ? Écoutez, c'est plus que du chagrin. C'est une tristesse, une tristesse qui me fait pleurer. C'est l'abandon des enfants. J'ai des enfants jeunes, depuis peu, et ça m'a rendu hypersensible. Et quand là, à la télévision, on voit des enfants abandonnés qui traversent des déserts à pied, qui ne savent pas où ils vont... les parents sont inquiets. Cette ingénuité de l'enfant qui est là, au milieu de ce désert, amené par des parents qui ne savent pas où ils vont, à l'abandon, ça, ça me touche beaucoup. Et ça m'émeut aux larmes.

Eva Bester : Donc, vous avez plutôt une mélancolie altruiste, tournée vers les autres, pas du tout autocentrée ?

Jean-Louis Étienne : Oh, si, si ! Je m'occupe de moi, quand même !

Eva Bester : Ah vous me rassurez ! Ça vous arrive de vous apitoyer sur votre sort ? Rassurez-nous !

Jean-Louis Étienne : Oui !

Eva Bester : Ah oui !!!

Jean-Louis Étienne : (*Rires.*) Oh oui, oui, oui, bien sûr ! Et en fait, je me rends compte que, c'est marrant, depuis que vous m'interrogez, là, je différencie ma vie de celle des autres, comme si l'âge et l'expérience m'avaient mis à l'abri du jugement et du spleen qu'on pouvait avoir sur soi-même. Mais... quand on décrit effectivement ma vie, on a l'impression que je vais d'un sommet à l'autre et, en fait, je passe des déserts, des déserts entre les sommets qui sont des moments de doute. Des moments où je me dis : « Attends, j'ai fait le mauvais choix, mais qu'est-ce que... dans quoi est-ce que... ça ne va pas marcher... C'est trop compliqué ! » Des envies d'abandonner, des envies de me dire que j'ai inventé ma vie, mais c'est extrêmement prétentieux de vouloir inventer sa vie, je n'en suis même pas capable ! Donc, vous voyez, de temps en temps, j'ai des retours sur moi-même comme ça, où je m'apitoie et je me dis : « Attends, mais tu t'es complètement planté ! Quelle ambition de vouloir mener ton existence tout seul ou d'être le patron de ta vie ! » Vous voyez ?

Eva Bester : C'est vrai qu'il faut retenir, quand même, qu'entre les sommets il y a des descentes...

Jean-Louis Étienne : ... Et des déserts. (*Rires.*)

BERTRAND BLIER

La mélancolie est mon outil de travail

Eva Bester : Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?

Bertrand Blier : Je crois que je vis avec, c'est une vieille amie. Je pense que je suis un pessimiste gai, c'est-à-dire que j'aime bien rire, mais sur des choses généralement noires. Donc, je vis là-dedans et c'est mon outil de travail. La mélancolie est mon outil de travail. C'est-à-dire que plus ça va mal, plus j'ai envie de rire. Enfin, quand je travaille, quand j'écris.

Eva Bester : Vous la transcendez, vous l'avez apprivoisée, c'est une amie ?

Bertrand Blier : Une amie... il ne faut pas exagérer ! Dans le travail, oui. Dans la vie, pas forcément.

Eva Bester : Qu'est-ce qui vous rend cafardeux ?

Bertrand Blier : Me réveiller, déjà.

Eva Bester : Ah, c'est terrible !

Bertrand Blier : C'est terrible ! Non, la vie est une belle chose, mais avec un très mauvais scénario quand même, dont on connaît la fin à l'avance. Et puis il y a un truc qui fait qu'on a sans cesse un rapport nouveau à la mélancolie, c'est l'âge qui vient ! C'est-à-dire qu'aujourd'hui j'ai un certain âge – avancé – et c'est vrai que, quand j'avais trente ans, mes mélancolies étaient beaucoup plus sévères. J'étais beaucoup plus noir. J'étais horriblement noir. Aujourd'hui, je suis « bonasse ».

Eva Bester : L'âge adoucit la mélancolie ?

Bertrand Blier : Oui, parce qu'il s'est passé des choses. D'abord, il y a les enfants. Qu'est-ce que c'est que les enfants, c'est un avenir. Donc, il vaut mieux se tourner toujours vers l'avenir plutôt que vers le passé. Parce que du côté du passé, on n'a que des disparus, et du côté de l'avenir, on a des enfants qui vont grandir et qui, espérons-le, ne vont pas faire trop de conneries.

Eva Bester : Qu'est-ce qui vous a rendu déprimé récemment ?

Bertrand Blier : Tout me rend déprimé... de mauvaise humeur.

Eva Bester : Ah, nous en avons pour notre argent !

Bertrand Blier : Oui... Je suis assez souvent de mauvaise humeur, assez célèbre pour ça ! Sauf quand je travaille. Par exemple, réaliser des films, pour moi, c'est une période de vacances absolument extraordinaire la plupart du temps. Alors qu'on a l'impression, comme ça, que c'est un gros boulot, mais non ! C'est très agréable, très drôle ! La fréquentation des acteurs au quotidien m'enchantent. Vous me direz, il y a probablement des raisons à ça... Parce que j'étais le fils d'un acteur célèbre et très très comique. J'ai donc besoin de cette drogue-là et quand je suis en tournage avec Dujardin, avec Depardieu, avec des gens comme ça, c'est le bonheur, parce qu'on rit énormément.

La mélancolie, faut savoir s'en servir ! Ça dépend de ce que l'on fait dans la vie ! Moi je suis auteur, écrivain, de différentes sortes de choses, surtout du cinéma, donc je m'en sers et c'est évident que... Il y a quelque chose dans l'écriture d'une phrase qui fait penser tout de suite à la mélancolie. Je fais partie des gens qui écrivent encore au stylo, donc il y a encore ce côté, comme ça, nonchalant du stylo qui court sur le papier. Et il y a déjà de la mélancolie. Dans « Il était une fois... », il y a déjà de la mélancolie.

Eva Bester : Dans le travail d'écriture, ou même de lecture, est impliquée une solitude de toute façon.

Bertrand Blier : Il y a une solitude, et il doit y avoir une honnêteté. Quand on écrit, on ne peut pas dire que ça va bien ! Ce n'est pas possible parce que personne ne vous croit.

Eva Bester : Et puis c'est ennuyeux.

Bertrand Blier : Pas forcément ennuyeux. Ça repose... C'est comme la politique, ça ne repose que sur... c'est bidon !



DEUXIÈME PARTIE

Les Remèdes

Sérums littéraires

Antidotes musicaux

Onguents filmiques

Activités anti-spleen

Idées consolatoires

À manger, à boire

Ce qui fait rire

Citations béquilles

Les choses à éviter (à moins de se noyer
délibérément dans la mélancolie)



SÉRUMS LITTÉRAIRES

« L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé¹. »

Montesquieu

« Les livres, ça vous donne un prisme pour regarder la vie, vous allez voir, même si c'est dur, ça aura de l'allure. »

Marie Desplechin
(Émission du 8 mars 2015)

Je ne peux pas vous dire le nombre de fois où j'ai été sauvée par un livre : préservée de moi-même, des autres, d'un événement, d'une obsession, d'un manque de biscuits, etc. Les livres sont sans doute la seule chose au monde qui m'euphorise autant que certaines drogues (que je ne prends, et ne vous recommande pas ; non pas pour des raisons morales, mais parce qu'elles font mauvais ménage avec l'atrabile).

Alors pourquoi nous arrive-t-il de penser à nos funérailles quand nous pouvons à la place apaiser rapidement notre âme en ouvrant un livre ? Il semble que la réponse comporte des trucs comme « part de masochisme inhérent à l'être » et « complaisance », enfin des choses assez désobligeantes pour justifier qu'on les ignore.

Des gens, sur cette terre inclémente, ont pensé à nous. La plupart d'entre eux sont morts mais ils nous ont fait un cadeau inestimable : ils ont fait l'effort d'organiser, de structurer leurs pensées afin qu'elles puissent être consultées à n'importe quelle époque et dans n'importe quel endroit.

En cas d'humeur noire, je ne peux que vous encourager à vous plonger dans des chefs-d'œuvre, des pépites insolites, des livres illustrés, des catalogues d'exposition, des bandes dessinées, des essais philosophiques, des

anthologies, des méthodes de langue, des dictionnaires... N'importe quel ouvrage qui vous transporte hors de vous-même sera salutaire.

Umberto Eco a dit : « Qui ne lit pas n'aura vécu qu'une seule vie : la sienne. »

Voilà une idée suffisamment menaçante pour achever de nous convaincre.

LES CHRONIQUES D'ALEXANDRE VIALATTE (1901-1971)

Choisies par :

Marc-Antoine Mathieu et Nicole Caligaris

Marc-Antoine Mathieu : C'est vraiment le livre de chevet par excellence, le livre qu'on peut emporter en voyage, quand on part en avion ou en train. Tôt ou tard, on a un quart d'heure, vingt minutes à tuer, et ce quart d'heure en compagnie de Vialatte, c'est riche, immédiatement riche, vous grandissez en un quart d'heure. C'est superbe ! De la vraie grande littérature !
[Marc-Antoine Mathieu a lu lors de l'émission la « Chronique des plaines et de leur horizontalité » dans le recueil *Profitions de l'ornithorynque*.]

Pières à loups, polygamie, choux-fleurs, étoiles, France², n'importe quel sujet devient merveilleux sous la plume de Vialatte. De 1952 à sa mort, en 1971, il distille chaque semaine son érudition encyclopédique, fantaisiste et poétique dans les pages du quotidien auvergnat *La Montagne*, où il a carte blanche à condition de ne pas parler de politique. Ses combinaisons langagières sont d'une inventivité folle et la griserie, la curiosité qu'il éprouve pour tout ce qui l'entoure, communicatives. Le lecteur s'amuse, apprend et perçoit les beautés insoupçonnées du monde. Dans chaque texte – il écrit près de mille chroniques, toutes conclues par « Et c'est ainsi qu'Allah est grand », sans que cela ait de rapport avec ce dont il est question –, il fait tenir l'univers.

Pierre Desproges l'admirait sans bornes ; si par exemple le « funèbre salsifis » se lit chez Vialatte, on retrouve un style ciselé et le même humour absurde chez l'auteur des *Chroniques de la haine ordinaire*.

En cas d'insomnie, d'angoisse ou autre état routinier, j'ai sur ma table de nuit l'intégrale des *Chroniques de La Montagne* de Vialatte. Leur lecture pourrait suffire pendant plusieurs décennies : elles forment un fabuleux cabinet de curiosités transportable.

Vialatte est aussi l'auteur de quelques romans (*Le Fidèle Berger*, *Les Fruits du Congo...*), des premières traductions de Kafka en France et de comptes rendus des procès de Nuremberg, où il fut envoyé comme correspondant en 1945.

TITUS D'ENFER
DE MERVYN PEAKE (1911-1968)
(PREMIER TOME DE LA TRILOGIE DE GORMENGHAST)

Choisi par :
Nicole Caligaris

Nicole Caligaris : En général, les fous de Mervyn Peake, et en particulier de cette trilogie Gormenghast en parlent, évidemment, avec chaleur, enthousiasme, passion, etc., aux gens qui ne connaissent pas encore – et ils sont tellement nombreux en France –, alors que c'est un très très grand auteur et très très grand illustrateur aussi, vous pouvez regarder des images sur Internet, et qui est très connu par contre dans la culture anglo-saxonne. En général, on dit aux gens qui n'ont pas encore lu Gormenghast : « Vous avez de la chance, parce que vous allez découvrir quelque chose de merveilleux. » Mervyn Peake réussit dans cette trilogie à associer, à combiner de manière extrêmement dynamique et parfaite Shakespeare et Dickens.

Il y a à la fois la tragédie, très sombre, très très sombre, le jeu du pouvoir, sanglant, la trahison. À la fois il y a un côté très comique et une espèce de maestria dans les portraits et en tant qu'illustrateur. Mervyn Peake est un portraitiste, quelqu'un qui a fait beaucoup de caricatures, de personnages, jusqu'à d'ailleurs évoluer vers des sortes de figures complètement fantastiques qui s'éloignent vraiment dans un monde imaginaire, dans lequel il était lui-même à la fin de sa vie.

J'ai une bonne nouvelle si vous êtes en manque de rêverie : il y a Titus d'Enfer ! Texte fantastique rempli de poèmes visuels – « la salle des chats blancs », les laveurs gris agglomérés, le peuple de « brillants sculpteurs » mélancoliques dont les membres, vers dix-neuf-vingt ans, deviennent subitement des vieillards –, ce roman met en scène la noble lignée du château de Gormenghast, la famille d'Enfer. Obsédée par de curieux rituels ancestraux, elle montre peu d'intérêt pour le dernier venu de la famille : Titus. Sa sœur le hait d'être né, et sa mère, comme toute bonne génitrice, ne voit pas l'intérêt de le revoir avant ses six ans.

La galerie de monstres baroques imaginés par Peake est jubilatoire ; chaque personnage pourrait faire l'objet d'un roman.

Si l'histoire résonnera particulièrement chez les lecteurs affublés d'une famille d'occasion, elle ravira toute âme désirant se soustraire aux hostiles contingences de la vie courante. Je vous écris d'ailleurs de la page 148 où je vis depuis quelques mois.

Né en Chine en 1911, Mervyn Peake s'installe en Angleterre avec sa famille à l'âge de onze ans et fait ses premières armes dans la peinture et l'illustration. Sans penser à être publié, il profite d'une permission pendant sa mobilisation en 1940 pour commencer à écrire le premier tome de la merveilleuse trilogie de Gormenghast. La vie militaire le plonge dans une dépression qui ne le quittera plus tout à fait et il sera soupçonné de sénilité précoce à l'âge de quarante-six ans. Il finira malgré tout le troisième tome dans un monastère du Kent, tout en illustrant les Contes drolatiques de Balzac.

Nicole Caligaris a publié en 2005 un texte illustré par Albert Lemant intitulé *Tombal Cross. Destination Mervyn Peake*.

SAN-ANTONIO DE FRÉDÉRIC DARD (1921-2000)

Choisi par :
Frédéric Beigbeder et Albin de la Simone

Albin de la Simone : Ça barde, au niveau de la maîtrise du verbe, San-Antonio, ça barde.

Quand j'étais ado, on m'avait donné une cargaison d'une cinquantaine de San-Antonio que j'ai tous lus peut-être deux fois. [...] Ce matin j'ai relu le début de *San-Antonio met le paquet* et j'ai rigolé trente fois.

Passer du temps dans un San-Antonio, c'est comme assister à un repas du dimanche avec l'oncle saoul-rigolo-lourdaud qui raconte des anecdotes grivoises et gênantes, mais qui est le type le plus divertissant de la table ; je n'ai jamais eu cet oncle, mais j'envie ceux qui en ont un, même vaguement ressemblant.

Grossier et récréatif dès le titre (*La pute enchantée, Le pétomane ne répond plus...*), Dard montre que, dans l'écriture, on peut s'affranchir de tout.

Comme la plupart des lecteurs, c'est son fameux verbe truculent qui me tient sous le charme. Son argot chatoyant, sa débauche de figures de style (pas moins de vingt mille néologismes dans son œuvre), son inventivité lexicale et son fameux vocabulaire relèguent l'intrigue au second plan : je n'ai jusqu'à présent lu le mot « muflement » (l'action d'un mufle) que chez Frédéric Dard et Huysmans, autre grand styliste dans un autre registre.

Petit florilège de San-Antonio met le paquet :

« Je pose la partie essentielle de moi-même dans un fauteuil nucléaire plus moelleux qu'un discours de chanoine. »

« Son sourire béat disparaît et ses yeux de plâtre se mettent à faire des miettes. »

« Enfin un jeune garçon, berger de son état et sodomite par vocation, nous renseigne. »

« Ses sourcils font la toiture chinoise. »

« Elle a sur les épaules un duffel-coat dont un clodo ne voudrait pas comme oreiller. »

(Sans oublier l'expression « y a gourance » pour signifier à un interlocuteur qu'il se trompe.)

Pour ceux qui ne seraient toujours pas convaincus, je conclurai en disant qu'un écrivain qui accuse ses collègues plus académiques d'écrire avec une capote anglaise sur leur stylo ne peut pas être remis en question.

Dard écrivait trois à quatre San-Antonio par an : vous avez le choix entre cent soixante-quinze titres !

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE (1645-1696)

Choisi par :
Stéphane Zagdanski

Le passage choisi par Stéphane Zagdanski se trouve dans « Du mérite personnel » : « Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide ; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé. »

Stéphane Zagdanski : Vous voyez que c'est très proche du *Gai Savoir* de Nietzsche, exactement la même idée. C'est quelque chose qui me réjouit beaucoup, c'est l'idée, enfin, ce n'est pas que ça me réjouit, ça me convient parfaitement, c'est l'idée que la joie, la vraie joie, et le rire, le vrai rire, participent aussi de la pensée. C'est un peu comme les *Maximes* de La Rochefoucauld, c'est immédiatement contemporain : on les lit et aussitôt on connaît quelqu'un qui ressemble aux portraits qu'il fait, aux caractères, donc c'est très beau.

Par son rythme vif et ondoyant, par la finesse de son vocabulaire, La Bruyère fait penser à un peintre prodige qui réalise des portraits très précis en seulement quelques ébauches. Si le résultat n'est pas des plus flatteurs pour les portraiturés, il est exécuté avec intelligence, drôlerie et lucidité. Nous sommes des créatures risibles et le plus complexe agencement de nos caractéristiques ne fait qu'accroître notre ridicule.

Maître de la sprezzatura³, le moraliste saisit l'humanité avec une légèreté qui n'est qu'apparente. L'œuvre de sa vie aura nécessité dix-sept ans, et s'il accepte de faire publier son manuscrit à l'âge de quarante-trois ans, il continuera de le retoucher jusqu'à sa mort.

Tout en étant consciente de la raillerie, je me souviens d'avoir voulu un temps ressembler en partie à son fleuriste (chapitre XIII, « De la mode ») : « Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la solitaire, il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'orientale, de là il va à la veuve, il passe au drap d'or, de celle-ci à

l'agathe, d'où il revient enfin à la solitaire, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner ; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées, elle a un beau vase ou un beau calice [...]. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée ; il a vu des tulipes. »

LES OUVRAGES DE GROUCHO MARX (1890-1977)

Choisis par :
Vladimir Cosma

Vladimir Cosma : Groucho Marx fait partie de mes bonheurs garantis... On pourrait passer notre émission, notre soirée et notre nuit à citer, à lire des trucs de Groucho qui sont très très drôles.

Ses recommandations : *Mémoires capitales* (1985), *Crise et grouchotements* (1996).

Groucho Marx a été considéré par Romain Gary et Woody Allen comme un remède ultime à la tristesse. Si l'on connaît les films dans lesquels il figure avec ses frères, on connaît beaucoup moins ses écrits. Ses mémoires fantaisistes et sa correspondance atteignent pourtant des sommets de drôlerie et d'absurdité. Ce qui frappe le plus, c'est que rien, et ce jusque dans les lettres qu'il écrit pour régler quelques litiges, ne semble jamais chez lui revêtir une quelconque gravité : Groucho (de l'anglais *to grouch* qui signifie « ronchonner ») trouve des gags sous n'importe quel prétexte et tourne tout en dérision.

Quelques passages de ses livres ont certes un peu vieilli, mais il est difficile de ne pas s'égayer au contact de son esprit et de son sens de la formule. Vladimir Cosma avait cité deux phrases que j'affectionne : « Elle avait un nez superbe qu'elle tenait de son père chirurgien esthétique », et, plus cruelle : « Je n'oublie jamais un visage mais pour vous je ferai une exception. »

L'humour surréaliste de Groucho confine parfois à la poésie : « Lorsque j'étais en Afrique, j'ai tué un éléphant en pyjama... Ce que cet éléphant faisait en pyjama, je ne l'ai jamais su. »

Ses *Mémoires d'un amant lamentable* (1963) m'avaient fait rire à haute voix (ce qui est assez rare pour être signalé, je profite d'ailleurs du confort de cette parenthèse pour recommander dans la même veine les premiers écrits de Woody Allen, cf. p. 230).

De rares parenthèses dans ses facéties donnent à voir sa sensibilité ; il est assez touchant par exemple dans sa correspondance avec l'écrivain T.S. Eliot ; ils échangent leur portrait qu'ils placent sur leurs bureaux respectifs et se complimentent comme d'émouvantes midinettes.

LA GRANDE VIE ET JÉRÔME DE JEAN-PIERRE MARTINET (1944-1993)

Choisis par :
Denis Lavant

Denis Lavant : Je me suis dit « Je vais amener des trucs qui me font marrer », mais non, en fait, c'est pas seulement ça, c'est pas juste se divertir pour sortir de la mélancolie, des fois il faut aller au fond. Et puis aller vraiment au fond et essayer de remonter, d'avoir une sorte de bulle d'air qui nous fait remonter à la surface. Et Jean-Pierre Martinet est vraiment là-dedans : il est exemplaire parce que sa vie est sinistre.

À propos de *La Grande Vie* : J'ai découvert ce bouquin, déjà le titre était tentant, et puis c'est une petite plaquette, comme ça, un petit bouquin, et il était préfacé par Éric Dussert, donc ça m'a inspiré confiance et je n'ai pas été déçu, et du coup j'ai guetté toutes les parutions, les réapparitions, plutôt, de ce fameux Martinet. Donc y a eu ça, y a eu un bouquin qui s'appelle *Ceux qui n'en mènent pas large*.

À propos de *Jérôme* : Ça ne ressemble à rien, y a tout là-dedans, c'est un bouquin assez nihiliste, un peu schizophrène sur les bords, mais c'est très jubilatoire. Pour peu qu'on se penche dessus avec esprit, parce qu'il y a des gens qui trouvent ça sinistre.

Exemples de choses pouvant en effet être mal interprétées (ou, pire, bien interprétées) :

- le héros se masturbe dans le pot de yaourt que sa mère mangera plus tard ;
- il cloue un cadavre à table pour le placer dans une position qui fasse vivant.

Si ça ne vous dissuade pas, lisez *Jérôme* (1978) à tout prix, c'est le chef-d'œuvre de Martinet, un trésor de noirceur absolue.

Composé d'une miette de Topor, d'un gramme de Céline et d'une once de Bukowski, Jean-Pierre Martinet est un déchu céleste, un pessimiste gracieux et un poète obscène. Drôle, terrible, sale, sublime et dérangeant, il est l'auteur d'une esthétique de l'échec qu'il appliqua aussi bien dans la vie que dans ses livres. Une mère folle, des frères et sœurs handicapés mentaux et une personnalité un peu borderline précédèrent un haut degré d'alcoolisme ; en somme, la moindre des choses pour accompagner l'existence à venir.

Après avoir totalement raté sa carrière dans le cinéma, il acquiert un kiosque à journaux. Seul, pauvre, hémiparalysé, il retourne vivre chez sa mère à quarante ans et meurt neuf ans plus tard.

Il écrit dans sa notice biographique : « Parti de rien, Martinet a accompli une trajectoire exemplaire, il est arrivé nulle part. »

Denis Lavant l'avait qualifié pendant l'émission de « Kafka forain ».

La Grande Vie, qu'il avait recommandé, est un court roman qui permet de se sentir équilibré. C'est l'histoire d'Adolphe Marlaud, pitoyable employé de pompes funèbres qui se dit que, s'il ne vit pas trop fort, ça fera sans doute moins mal. Tâchant d'éviter les événements et les interactions, il n'arrive cependant pas à empêcher son obèse concierge libidineuse de le plonger intégralement – au sens littéral – dans son intérieur. En dehors de cela, notre humble pistolet porte des talons hauts, n'a d'érection qu'en présence de jeunes filles en deuil, traite sa mère juive de « putain » et admire son père, antisémite et collabo. Ne le jugez pas trop sévèrement, c'est un homme qui a eu froid toute sa vie.

MARTIN EDEN
DE JACK LONDON (1876-1916)

Choisi par :
Marie-Rose Guarniéri

Marie-Rose Guarniéri : C'est un livre sur la faim, la faim d'apprendre, il y a une force ascensionnelle dans ce livre, et c'est aussi sur les apprentissages : comment, par la culture, par la littérature, par les sciences, cet homme, marin autodidacte, sauve un jeune bourgeois du naufrage. Ce marin entre dans une famille qui, au début, appartient à un monde qui le fascine, puis il y a un déclic, ils sont très accueillants avec lui parce qu'il a sauvé le fils de famille du naufrage, mais plus il apprend, plus il va savoir, plus il va se rendre compte qu'ils ont un rapport superficiel au savoir, qu'ils semblent dire des choses qu'ils n'ont pas approfondi, comme lui. Autodidacte, il est allé à fond pour tout apprendre et, quand il commence à émerger et à se construire, et dans son désir soudain de devenir écrivain, il se rend compte que la jeune femme qui semblait l'aimer et l'aider à s'en sortir doute absolument, se disant que ce n'est pas possible qu'un homme venant des rafiots puisse devenir un poète et un artiste, et donc, quand il se rend compte de cela, il est complètement désenchanté, il voit combien ce monde bourgeois est condescendant. Mais c'est un livre bouillant, qui vous entraîne et vous pousse à vous dépasser, et c'est aussi un livre sur la soif de savoir et sur l'amour de la littérature. Je l'ai lu parce que j'avais lu un entretien de Marguerite Duras qui disait : « Quand j'ai fait une cure de désintoxication, j'avais emmené *Martin Eden* et j'ai été tenue, tout le temps, par ce Martin Eden. »

On ne sait pas pourquoi non plus, mais ce livre vous tient de la première à la dernière page et c'est le plus autobiographique de Jack London. Pourtant, celui-ci se défendait que ce soit autobiographique, puisqu'il disait : « Non, lui c'est un individualiste, il veut s'en sortir tout seul, moi je suis socialiste, je crois qu'on s'en sortira par le politique. » Malheureusement, London connaîtra le même destin que son héros.

Jeune marin un peu mauvais garçon, Martin Eden est un héros qu'on aime autant qu'on a envie de le gifler.

Si vous vous sentez socialement déconsidéré, si vous pensez qu'on ne vous estime pas à votre juste valeur (ne faites pas comme si vous ne le pensiez pas), il vous vengera. Il vous montrera qu'on peut s'émanciper de soi-même et échapper au déterminisme ; il multipliera également dans vos psychés les représentations du possible.

Roman d'apprentissage et d'amour, Martin Eden voit son personnage principal tomber passionnément amoureux d'une bourgeoise qui, par son inaccessibilité, le renvoie à sa condition. Or cette condition, il la hait, et cette femme d'une autre classe sociale, il veut la posséder. Sans le savoir, il la surpasse déjà, mais, pour se hisser à son niveau, il se plonge dans l'étude et l'écriture acharnée : il sera écrivain.

Les fruits de ses efforts apparaissent ; il écrase de son intelligence tous les médiocres bien-pensants et les petites âmes du monde de son aimée. C'est jubilatoire ; le problème, c'est qu'il ne saura pas s'arrêter. Suivant par anticipation le modèle de son auteur, il oscillera sans cesse, comme tout grand personnage, entre l'élévation, le dépassement de sa condition et l'autodestruction.

Jack London rédige ce roman galvanisant et exalté pendant un séjour en Australie où il est soigné pour diverses maladies tropicales. *Martin Eden* paraît en feuilleton dans une revue américaine entre 1907 et 1908.

EXTRAIT

Extrait en l'honneur d'un personnage secondaire dont je suis un peu amoureuse, Russ Brissenden, dont Martin Eden vient de lire le poème : « C'était un long poème de six ou sept cents lignes, fantastique, terrifiant, inouï, supra-humain. Il traitait de l'homme et de ses rapports ultimes avec son âme tâtonnante : à travers les abîmes de l'espace, celle-ci interrogeait le témoignage des soleils éteints, et le reflet des arcs-en-ciel. C'était une orgie d'imagination, la folle ivresse d'un mourant qui tantôt sanglote tout bas et l'instant d'après s'élançait, plein d'un sauvage espoir, au rythme désordonné d'un cœur qui s'éteint. Majestueux, le poème s'envolait jusqu'au tumulte glacé des combats stellaires, au chaos des soleils refroidis et à l'incendie des nébuleuses illuminant les ténèbres de l'infini. Et, à travers tout cela, s'élevait, incessante et frêle, pareille à un frisson cristallin, la faible voix flûtée de l'homme, chétif pépiement parmi le fracas des planètes et le craquement des mondes. »

CHOKÉ

DE CHUCK PALAHNIUK (NÉ EN 1962)

Choisi par :
Mohamed Mazouz

Mohamed Mazouz : Je trouve ça magnifique, créer un héros, rendre heureux quelqu'un en créant un héros, en faisant semblant de s'étouffer.

Ce qui m'a le plus marqué dans Choke, c'est la relation que la mère entretient avec le héros. Elle le déteste, le maltraite, l'insulte, l'humilie, ce qui n'est pas si rare, je vous l'accorde, mais c'est traité par Palahniuk avec une grande originalité : c'est le narrateur qui, d'abord à la troisième personne, injurie, chaque fois qu'il y fait référence, le petit garçon détesté ; si bien qu'on ne sait pas très bien s'il s'agit de son propre jugement sur lui-même (on assiste en fait à un souvenir du héros-narrateur qui s'exprimera ensuite à la première personne) ou uniquement de celui de sa mère. J'ai en tout cas rarement vu la haine de soi aussi bien exprimée par un écrivain. Palahniuk, surtout connu pour l'adaptation que David Fincher fit de son roman culte *Fight Club*, est un écrivain que je chéris. Son écriture est âpre et violente : son univers est proche de celui de Bret Easton Ellis, la poésie en plus. Une poésie des égouts qu'on trouve dans certains textes de Bukowski. Choke, c'est l'histoire de Victor Mancini, un addict au sexe qui travaille comme figurant dans une reconstitution de scènes du XVIII^e siècle à l'usage des écoliers. Afin de payer les frais d'hospitalisation de sa mère aliénée, il s'étouffe régulièrement avec de la nourriture en public. Vous ne voyez pas le rapport ? C'est pourtant d'une logique implacable : tout en s'attirant une attention qu'il n'a jamais reçue, il excite la pitié des sauveurs à qui il permet de devenir le héros du jour. Reconnaissants, ces derniers s'entichent du jeune homme et, après l'incident, continuent de prendre de ses nouvelles par courrier en y joignant parfois un chèque. Avec sa plume viscérale, Palahniuk met en scène des fous, des abîmés, des désespérés qui trouvent le salut en affrontant la noirceur qu'ils ont passé leur temps à fuir. On s'identifie ; notre imperfection est moins douloureuse.

Si le roman vous plaît, je recommande aussi *Monstres invisibles*, mais je vous préviens, vous ne serez pas ménagés.

ROBERT FILLIOU, NATIONALITÉ POÈTE DE PIERRE TILMAN (NÉ EN 1944)

Choisi par :
Vimala Pons

Vimala Pons : En le découvrant, j'ai eu l'impression de découvrir un compagnon de route.

Elle lit : « *Une vingtaine d'années auparavant, Filliou avait dit à Robin Page qu'il souhaitait qu'après sa mort son cadavre soit brûlé et que ses cendres soient distribuées à ses amis en autant de petits sabliers que possible. Il avait précisé : "Le genre de sablier dont l'écoulement correspond à la cuisson parfaite d'un œuf coque, à toutes fins utiles et inutiles, comme nous disons à la cédille qui sourit."* »

Et je crois que j'aimerais bien aussi faire quelque chose comme ça quand je serai morte. Mais c'est vrai qu'il y a un rapport hypermorbide à la mort dans notre société et ça, ça m'a fait vachement du bien quand je l'ai lu.

Après des années de recherche scientifique dans ma tête, j'ai enfin trouvé pourquoi nous étions parfois tristes. La raison en est simple : dans la vie de chacun de nous manque un Robert Filliou (1926-1987).

Clochard voyageur, économiste, ancien résistant, employé de la société Coca-Cola, fonctionnaire de l'Onu en Corée... Filliou – qui se définissait comme un raté ou un « génie sans talent » – apparaît dans cette biographie poétique comme une belle âme rendant chaque compo- sante de l'existence ludique.

Encanaillé un temps avec le mouvement Fluxus, il a passé son temps à supprimer les frontières entre l'art et la vie en prenant soin de ne rien prendre au sérieux. L'économie devait être poétique et le travail, un jeu.

Si ses créations, fantaisistes et profondes, prennent la forme de cartes à questions métaphysiques, de mind-openers (ouvroirs d'esprit) ou de chapeau-galerie qu'il porte sur lui et dans lequel il expose des œuvres, son œuvre d'art reste l'imagination qu'il a déployée tout au long de son existence.

Pour l'anecdote, il tint dans les années 1960, avec l'artiste et chimiste George Brecht, une sorte d'atelier-boutique à Villefranche-sur-Mer, « La cédille qui sourit », reconnue comme « Fluxshop ». Le simple fait d'écrire cette phrase me fait sourire.

GROS-CÂLIN D'ÉMILE AJAR
(PSEUDONYME DE ROMAIN GARY) (1914-1980)

Choisi par :
Irène Jacob

Irène Jacob : J'adore Romain Gary, j'ai tout lu de lui, pour moi, c'est un remède à la mélancolie total. J'adore être avec lui, c'est un ami, un ami qui n'est pas réciproque, puisque je n'ai pas la chance de le connaître, mais peu importe, comme il dit : « Je sais qu'il existe des amours réciproques, mais je ne prétends pas au luxe. »

Gros-Câlin est le premier roman publié par Romain Gary sous le pseudonyme d'Émile Ajar, et le roman à lire en cas de manque d'amour ; vous trouverez donc forcément un moment. Statisticien solitaire très amoureux d'une collègue qui l'ignore parfaitement, Michel Cousin adopte un python de plus de deux mètres vingt qui parfois s'enroule autour de lui et le fait se sentir aimé. Cousin est aussi un type qui voit dans la pendaison une façon d'obtenir une étreinte amicale et fréquente des filles de joie pour cause d'excédent d'amour à donner. Constat tendre et tragique de la société individualiste, Gros-Câlin fait rire et donne froid. On s'emmitoufle dans les caresses de plume et l'humour désespéré de Gary ; Michel Cousin est notre frère. Comme l'écrit son créateur : « La vie, ça demande de l'encouragement. ». Ce livre en prodigue.

ET AUSSI

- « Que la vie en vaut la peine » de Louis Aragon, *Les Yeux et la Mémoire*, Chant II (1954) (Michel Albertini)
 - *Candide* (1759) de Voltaire, « une avalanche de gags ! » (David Boring)
 - Le dictionnaire (Yannick Jaulin, Henriette Walter, Robin Renucci)
 - *Mendiants et Orgueilleux* (1951) d'Albert Cossery (Julien Baer)
 - *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782) de Jean-Jacques Rousseau (Danièle Cohn)
 - *Catch 22* (1961) de Joseph Heller (Marie Desplechin)
 - *Tristram Shandy* (1759) de Laurence Sterne (Roger-Pol Droit)
 - *Instructions aux domestiques* (1745) de Jonathan Swift (Chantal Thomas)
 - *By Heart* (2012) de Tiago Rodrigues (Agnès Desarthe)
 - « Toutes sortes de poèmes ; anciens, modernes, contemporains – ce qui fait chanter la langue » (Barbara Cassin)
 - « Les contes traditionnels de tous pays et cultures » (Pierre Rabhi)
-



ANTIDOTES MUSICAUX

« Sans la musique, la vie serait une erreur. »

Friedrich Nietzsche

« La musique est un catalyseur qui permet l'éclosion de l'allégresse. »

Clément Rosset

IL BIDONE
DE NINO ROTA (1911-1979)

Choisi par :
Arthur H

Eva Bester : La musique composée par Nino Rota pour le film *Il Bidone* de Federico Fellini, sorti en 1955, qu'on pourrait traduire par « L'Arnaque », cette musique extraordinaire, on aurait envie qu'elle nous accompagne en permanence dans la vie quotidienne. On arrive dans un endroit accompagné de « tatatatata ».

Arthur H : C'est vrai qu'il oscille vraiment d'une manière fantastique, toujours entre la mélancolie, la joie, l'entrain, une forme de légèreté.

Eva Bester : Il y a une vitalité folle dans cet air.

Arthur H : Oui, légèreté, vitalité. En même temps, tout d'un coup, c'est hyper triste mais c'est une tristesse, c'est vraiment la beauté de la tristesse, le truc poignant mais qui passe. Tu pleures, t'es content, tu vis, quoi.

Le début de cet air me donne la chair de poule et me plonge dans un état conquérant. L'écouter tous les matins devrait permettre à quiconque de réussir sa vie.

HARRAMT AHEBBAK
DE WARDA (1939-2012)

Choisi par :
Agnès Desarthe

Agnès Desarthe : C'est une musique sur laquelle j'ai beaucoup beaucoup beaucoup dansé, que j'ai chorégraphiée, que j'ai présentée, voilà. Elle est incroyablement familière, amicale, j'en connais les moindres accents et elle est irrésistible, je trouve.

A moins d'être un rouleau de Sopalin, impossible de ne pas remuer en tous sens sur ce classique de la diva algérienne. Harramt Ahebbak pourrait se traduire par « J'en ai fini de t'aimer » ; secouer fébrilement vos épaules sur cette chanson vous donnera un certain cachet lors de votre prochaine rupture.

LE TANGO STUPÉFIANT CHANTÉ PAR MARIE DUBAS (1894-1972)

Choisi par :

Tonino Benacquista et Robin Renucci

Tonino Benacquista : C'est l'histoire tragique d'une femme qui n'a pas assez d'argent pour se droguer et qui utilise des substituts dont on n'a pas forcément testé l'efficacité. Elle prise de la naphthaline, fume de l'eucalyptus et se pique à l'eau de Javel. C'est une chanson tragique.

Et quand dans une chanson une femme dit « La rue du désir fut barrée par les gravas de notre amour », là, immédiatement, tout va mieux, surtout si l'on est en plein désespoir amoureux.

La chanteuse et comédienne Marie Dubas était le modèle d'Édith Piaf, qui lui avait dit un jour : « Vous savez faire rire et pleurer, moi je ne sais que faire pleurer. » Ce morceau, qui a sans doute provoqué l'enthousiasme du ministère de la Santé à sa sortie, comporte les exquis « r » roulés des chansons réalistes de l'entre-deux-guerres. Le dolorisme est tourné en dérision et le mot « estomac » mieux prononcé que jamais.

ESO ES EL AMOR
DE DARIO MORENO (1921-1968)

Choisi par :
Thomas Lévy-Lasne

Eva Bester : Le baume suprême, impossible d'être mélancolique avec Dario Moreno ! On peut écouter cette chanson en boucle pendant les soixante prochaines années et mourir.

Thomas Lévy-Lasne : Bah, voilà, c'est une chanson qui est quand même complètement con, il dit juste l'amour : il aime quelqu'un, il le constate, il le constate, il le constate, ça ne bouge pas. En gros, moi j'aime beaucoup la chanson française, ça a beaucoup de rapport avec la peinture une chanson, parce que ça raconte une chose avec une petite tonalité affective comme ça, et en fait la peinture, c'est à peu près la même capacité pour raconter quelque chose. Et puis c'est plus facile la vie, quand même, quand on est amoureux.

Eso es el amor fait également partie de mes remèdes. Je l'écoute régulièrement avec Quand elle danse et son hypnotique « bidi bidi bi poï poï ».

LES FRÈRES JACQUES

Choisis par :
Joann Sfar

Joann Sfar : Je les aime parce qu'ils sont drôles, parce qu'ils chantent des cochonneries et qu'ils mettent des moustaches. Il faut bien penser qu'à l'époque aussi ils avaient l'air ringard, ils avaient l'air de sortir du Moyen Âge. Ce ne sont pas des gens des années 1950, ce sont des gens qui viennent de l'espace, un peu comme Les Télétubbies, sauf qu'ils chantent des cochonneries, donc, partant de là, c'est extraordinaire.

Eva Bester : Quelles sont vos chansons préférées ? Moi j'adore *Le Pacha*.

Joann Sfar : *Le Général à vendre*, *La Chasse à la baleine*, *L'Orgue de barbarie*, parce qu'il y a Prévert qui leur a écrit des chansons, il y a Ricet Barrier¹, il y a plein de gens, enfin c'est un monde, les Frères Jacques.

Les Frères Jacques, dont le nom vient de l'expression « faire le Jacques », c'est-à-dire faire le pitre, sont composés de deux vrais frères (André et Georges Bellec) et de deux faux (François Soubeyran et Paul Tourenne). Chaque fois que je peine à illustrer un remède, je regarde si les Frères Jacques n'ont pas déjà chanté quelque chose sur le sujet.

BOBY LAPOINTE

(1922-1972)

Choisi par :

Tania de Montaigne (*Saucisson de cheval n° 2*),

Éric Naulleau (*Ta Katie t'a quitté*),

Daniel Pennac (*La Maman des poissons et Ça va ça vient*),

Denis Lavant

Tania de Montaigne : En fait, le truc, c'est que moi, ma vie, c'était centre aéré le mercredi, toutes les vacances en colo, voilà, on en est là. Et donc on me dépose au centre aéré, crac, j'arrive, on ne peut pas dire que je suis très heureuse, il est très très tôt et je ne connais pas cet endroit. Là, on me dit : « Oh, tu vas aller avec Susanne. » Bon, j'adore Susanne immédiatement parce qu'elle nous fait faire des activités insensées, et surtout il y a une petite pièce dans laquelle on met de la musique. Et là, on me met ce Bobby Lapointe que je ne connais guère et qui, pour toute la vie, m'évoquera le moment où on pouvait sauter sur des matelas comme des fous.

Denis Lavant : Je disais tout à l'heure, le remède à la mélancolie, c'est pas forcément non plus de se divertir, de rire un coup, de boire un coup, et puis de toute façon, après, si on est mélancolique, ça revient. C'est juste de la diversion. Il y a aussi une chose qui a à voir avec encaisser de la réalité ou de l'âpreté proférée, comme le fait Casey² avec son énergie, avec sa manière de sculpter les mots, d'être dans l'assonance, autant que Bobby Lapointe, mais Bobby Lapointe, il va plus loin là-dedans, il s'en est fait une spécialité, du jeu de mots laid, mais Casey est quelque chose qui retentit dans la moelle de ses mots et dans son propos en même temps, donc ça me fait du bien. C'est très énergétique, aussi.

Éric Naulleau : « Ta Katie t'a quitté » est un morceau que j'ai fait étudier à mes élèves bulgares. Le samedi, on décortiquait une chanson française, je la passais vers par vers. Pour des débutants en français, c'est quand même un choc, Bobby Lapointe. Le texte est génial, c'est complètement burlesque, Bobby Lapointe était un personnage, on ne peut pas le reproduire, il n'y a pas de Bobby Lapointe aujourd'hui. Et qu'il arrive à interpréter cette chanson –

parce que plus la chanson avance et plus le texte est compliqué, et les assonances entrent en collision les unes avec les autres... – ah vraiment, ça me met dans une bonne humeur immédiate !

Daniel Pennac (qui connaissait les chansons par cœur et chantait en studio) : Lui, pour le coup, était vraiment un grand désespéré – un grand alcoolique qui compensait par cet humour effarant et constant. Brassens lui faisait parfois ouvrir ses spectacles mais souvent Bobby arrivait tellement bourré qu'on attendait qu'il ait dessoulé – et il fermait le spectacle au lieu de l'ouvrir.

Quand je suis invité dans les écoles avec les petits en CM2 ou en sixième, je leur apprends « La Maman des poissons », systématiquement. C'est toujours une grande joie.

Son accent, sa fantaisie, l'embarras que paraît lui causer son corps – comme s'il ne savait pas où le mettre –, tout me plaît chez Bobby Lapointe. Le fait qu'il ait été scaphandrier et qu'il ait inventé un système automatique pour automobile et un système « bibi-binaire³ » rend sa présence dans ce livre évidente. Truffaut l'avait sous-titré dans Tirez sur le pianiste afin que les paroles de sa chanson Framboise soient compréhensibles.

Je vous recommande le clip de Bobo Léon dans lequel le chanteur mime la gravité slave avec un violon en racontant la vie terrible de ce type qui ne s'appelle même pas Léon. Je ne me lasserai jamais de la chute.

J'avais, petite, une cassette dont l'illustration me terrifiait : on voyait Bobby Lapointe en marinier, couché dans l'herbe et se tenant la tête avec un sourire béat et tous les traits prêts à couler comme un homme en gelée. Je suis sûre que vous ne seriez pas d'accord avec cette impression si je vous la montrais ; croyez bien que vous voir aussi éloignés de la vérité m'attriste.

DON'T WORRY, BE HAPPY
DE BOBBY MCFERRIN (NÉ EN 1950)

Choisi par :
David Boring

David Boring : J'ai toujours su que c'était une musique qui apaisait les âmes, et puis de toute façon le titre, enfin tout est fait pour, mais du coup, là, c'était assez étrange, j'ai cité ça parce qu'il y avait récemment les manif, et c'était un peu le bordel à Barbès [où il habite]. Il y avait d'un côté les CRS et de l'autre les manifestants, y avait du pavé qui volait dans ma fenêtre, y avait de la lacrymo plein mon appart, enfin, c'était un peu la guerre civile en bas, et puis d'un coup y a un mec qui a mis une énorme enceinte à sa fenêtre et il a mis ce morceau. Bon, alors, je dis pas que tout le monde s'est arrêté, mais d'un coup c'était très bizarre, les flics se sont mis un petit peu à rigoler, un petit manifestant qui danse comme ça. Ensuite il a arrêté le disque, mais j'ai réalisé qu'il y avait vraiment un petit effet. Bon, je raconte un peu ma vie, mais l'autre jour je m'étais engueulé avec ma copine, vraiment vite fait, c'était un petit truc, et puis elle m'a mis ça. Et je voulais lui en vouloir un peu, et puis je me suis dit : « Bah non, en fait », et là j'ai réalisé le pouvoir scientifiquement biologique de bien-être de cette chanson. C'est hallucinant, tous les éléments sont faits pour l'accalmie et la douceur de l'âme.

David Boring avait écrit dans sa réponse : « Tous les éléments du morceau ont été étudiés par de grands scientifiques pour rendre n'importe qui heureux. » Je n'ai pas retrouvé les études en question mais je n'ai – jusqu'à présent et malgré de nombreux efforts – pas réussi à être chagrine en écoutant ce morceau. Et puisque vous me le demandez, c'est également à Bobby McFerrin que l'on doit le générique du Cosby Show.

UNE PETITE LAITUE DE ROY ELDRIDGE (1911-1989)

Choisi par :
Frédéric Pajak

Frédéric Pajak : Pour le dire rapidement, j'étais dans une école qu'on appelle une école libre, à La Roseraie, à Dieulefit, c'est-à-dire que c'est une école où on n'est pas obligé de suivre des cours, et c'était une école. J'ai appelé mon dernier livre *La Liberté obligatoire*, parce que c'était une liberté obligatoire. Il y a quelque chose de terrifiant, mais, parmi toutes ces choses terrifiantes qu'on a vécues, c'est-à-dire en étant livrés à nous-mêmes, parce que c'est terrifiant d'être livré à soi-même quand on est jeune, quand on a treize-quatorze ans. Mais il y avait une chose que nous avait dite effectivement notre directeur : « Je sais que vous avez peur, donc sortez la nuit et essayez d'aller le plus loin possible. Faites-vous peur, mais allez au plus loin de la peur. » Et c'est vrai que c'était une expérience extraordinaire qu'on a renouvelée souvent la nuit jusqu'à, finalement, se débarrasser un peu de cette peur. Mais la peur est effectivement un des grands sentiments humains.

Eva Bester : Et pour ne pas avoir peur malgré tout, vous chantiez un air du compositeur, chef d'orchestre et trompettiste Roy Eldridge, *Une petite laitue*.

Frédéric Pajak : Oui.

Jazz charmant ponctué des quelques mots français que Roy Eldridge connaissait : « Une petite laitue, des tomates, avec de la mayonnaise. Qu'est-ce que tu penses ? Qu'est-ce que tu bois ? » L'essentiel.

Eldridge a aussi accompagné sur scène de fameux individus tels que Billie Holiday, Sidney Bechet ou Ella Fitzgerald.

CET AIR-LÀ
DE FRANCE GALL (NÉE EN 1947)

Choisi par :
Marie Darrieussecq

Marie Darrieussecq : C'est lié à des souvenirs de fête, c'est extrêmement léger, ludique. C'est quoi ? C'est les années 1960. Je suis née en 1969, donc je n'ai pas directement dansé dessus, mais c'est de la musique qu'on met souvent à la maison. Mes enfants l'adorent, ça passe très bien les générations, c'est très gai, c'est très festif, on danse.

France Gall grise les personnages inventés par Marie Darrieussecq dans Clèves et je comprends qu'elle fasse partie du juke-box intérieur de l'écrivain. Cet air-là donne envie de se mettre des bigoudis et de gesticuler sans aucune grâce ni honte. Dans la même veine, j'ajouterai les trois chansons de Sheila qui me mettent en joie (un peu plus kitsch et tout aussi entraînantes) : Ne raccroche pas, Surprise party et Papa t'es plus dans le coup.

LINDBERG
DE ROBERT CHARLEBOIS (NÉ EN 1964)
(AVEC LES CHŒURS ET BRUITS DE MOUETTES DE
LOUISE FORESTIER)

Choisi par :
Dany Laferrière

Eva Bester : Vous comprenez toutes les paroles ? [Plusieurs mots de la chanson sont issus de l'argot de Montréal.]

Dany Laferrière : Oui, il faut les sentir, il faut les recevoir comme un choc, comme ils ont été reçus aussi, c'est-à-dire des jeunes gens plus ou moins affamés, chevelus. Brusquement on changeait tout en un été. Il y avait Lindberg, il y avait les belles-sœurs d'un tout jeune dramaturge du nom de Michel Tremblay, il y avait Yvon Deschamps, un humoriste qui racontait le bonheur, le petit bonheur ou la vie des ouvriers d'une manière spéciale, et brusquement tout a changé. Je comprends tout parce que je comprends le langage. Il ne faut pas chercher à comprendre, c'est pour ça que tous ceux qui étaient restés dans la tradition et demandaient un texte plus près de la poésie d'Aragon ont été largués.

Le fait qu'un type, prenant sa compagne en flagrant délit d'adultère, remarque surtout qu'elle a pris son pot de biscuit, m'enchanté.

J'ai beaucoup d'affection pour Robert Charlebois, qui, en plus de sa carrière de chanteur, a fait ses armes dans la bière et joue dans le western-spaghetti de Sergio Leone et Damiano Damiani, Un génie, deux associés, une cloche (1975, avec aussi Terence Hill, Miou-Miou et Klaus Kinski).

Je vous recommande également le clip Entre deux joints où il apparaît en rockeur fou cousin d'Eddy Mitchell.

ET AUSSI

- *Minnie The Moocher* de Cab Calloway (Atiq Rahimi)
 - *Don't Stop Til You Get Enough* de Michael Jackson et *Le Freak* de Chic (Julien Baer)
 - *Psyché rock* de Pierre Henry (Christophe Bourseiller)
 - *Via con me* de Paolo Conte (Adrien Bosc)
 - *Demain tu te maries* de Patricia Carli (Biyouna)
 - *Only You* de The Platters (Boris Cyrulnik)
 - *Je suis décadente* de Brigitte Fontaine et *Ah, Vita Bella !* dans *L'Arpeggiata* de Christina Pluhar (Céline Minard)
 - *Tickle Toe* du groupe vocal Les Double Six (Marc-Antoine Mathieu)
 - *Il a le truc* des Gam's (Pierre Deladonchamps)
 - *À Saint-Germain-des-Prés* par Jacques Hélian et son orchestre (Bambi)
-



ONGUENTS FILMIQUES

« Les films sont plus harmonieux que la vie, Alphonse. Il n'y a pas d'embouteillage dans les films, il n'y a pas de temps mort. Les films avancent comme des trains, tu comprends ? Comme des trains dans la nuit. »

François Truffaut

« Voir un film, c'est nécessairement s'oublier, accepter d'entrer dans un autre monde. Cela me procure une joie et un plaisir inégalés depuis l'enfance. »

Serge Toubiana
(Émission du 22 juillet 2014)

Même s'il arrive que certains invités choisissent des films tristes en vaccins, j'ai en général la chance de voir au moins un film réjouissant par semaine. Je confesse cependant en avoir un peu voulu à Boris Cyrulnik de m'imposer les quatre heures du lent suicide de Louis II de Bavière dans le beau *Ludwig ou le Crépuscule des dieux* (1972) de Visconti, que j'ai vu avec 40 de fièvre, et à Yann Moix pour *Salò ou les 120 Journées de Sodome* (1976) de Pasolini, dont les scènes de torture m'ont peu séduite ; j'ai en revanche trouvé les autres scènes réputées "insoutenables" plutôt rigolotes. La sélection suivante ne comporte aucun piège et vous veut du bien.

THE PARTY DE BLAKE EDWARDS (1922-2010)

Choisi par :

Michel Schneider et Éric Naulleau

Michel Schneider : Cette scène où il s'adresse à un oiseau, un perroquet stupide en cage, est une scène où il y a très peu de mots et où le personnage qui est censé être un Indien d'Inde s'adresse à l'oiseau avec l'idée de ce face-à-face muet qui est d'un comique absolument renversant parce que sans mots. Et la chose curieuse, enfin pas curieuse, ça ne vous étonnera pas, c'est que Peter Sellers était un grand dépressif, comme d'ailleurs beaucoup de comiques, Buster Keaton et autres, et qu'on ne peut pas regarder ça sans être écroulé de rire avec simplement trois mots, une mimique et un accent fin d'un Indien égaré dans Hollywood.

Après il y a une scène à table dans le banquet où il est assis sur une petite chaise et maladroitement il envoie son poulet dans la chevelure de la bimbo en face, enfin il y a des choses qui sont absolument inouïes et Sellers joue ça avec une très grande finesse, je ne peux pas regarder ça sans pleurer de rire.

Éric Naulleau : Peter Sellers est un génie, l'affaire est entendue, mais dans *The Party*, en réalité, il y a deux moments : d'abord on voit cet acteur indien catastrophique – il ruine un tournage et ensuite, par erreur, le producteur inscrit son nom sur une liste pour s'assurer de ne jamais plus le faire tourner. Or cette liste est celle des invités d'un grand tycoon d'Hollywood, du coup il se retrouve dans la soirée. J'ai vu ce film cinquante fois, et chaque fois que je vois Peter Sellers entrer dans la soirée en question, j'ai beau savoir qu'une heure plus tard il n'en restera rien, il aura tout détruit, jusqu'aux fondations, pourtant je doute, je me dis : « Mais comment il va s'y prendre pour tout ruiner », et ça se termine avec des éléphants dans la piscine. Chaque fois on se dit : « Non, il ne va pas y arriver » et chaque fois si, il y arrive... Et puis il y a une très jolie scène, une petite scène de séduction avec une actrice française, Claudine Longet, qui a eu d'ailleurs un drôle de destin, qui joue une chanson pour le coup assez mélancolique à la guitare. C'est une très

belle scène – même si ça reste essentiellement un film de grand comique – et alors là, si vraiment j'étais d'une humeur encline à la mélancolie, ça la dissiperait immédiatement. Je ne me lasserai jamais de ce film. Même chose avec *Les Producteurs* de Mel Brooks, ça me met dans des états de joie sans partage.

Maladroit, timide, à côté de la plaque et essayant désespérément de s'intégrer : en chacun de nous réside un Hrundi V. Bakshi. L'adresse au perroquet, l'évocation des chiens cannibales mangeurs de pieds, la maison plongée dans la mousse, *The Party* met en scène une anarchie progressive et savamment orchestrée. Burlesque, comique de situation et de gestes, drôlerie des dialogues : c'est une comédie totale. Peter Sellers en acteur indien catastrophique nous conquiert dès le premier plan : lorsqu'il joue de la trompette pendant que tout le monde lui tire dessus en refusant de s'écrouler, juste avant de faire capoter tout le tournage du film en faisant exploser le décor le plus coûteux. L'air pénétré, dans le coup, Sellers est aussi désopilant que sa fuite immédiate après chaque impair. Par sa pureté, il fait rire autant qu'il émeut. Le voir croiser, dans cette soirée de vaniteux, une autre belle âme (Michelle Monet/Claudine Longet) ferait presque croire en son prochain.

CLARA ET LES CHICS TYPES DE JACQUES MONNET (NÉ EN 1934)

Choisi par :
Tania de Montaigne

Tania de Montaigne : Un des films que j'ai vus le plus au monde. Thierry Lhermitte est chanteur et, à chaque concert, il tient absolument à jeter son peigne que personne ne ramasse jamais. Le film démarre par ça, quand quelqu'un lui dit : « Je crois qu'il faudrait que tu arrêtes avec ce peigne, ça ne marche pas du tout. » Je ne vous dis pas le reste, vraiment, il faut le voir, tous les personnages sont formidables, très réels et très absurdes à la fois.

(À propos de Thierry Lhermitte) : Ses enfants, il a deux enfants extrêmement blonds avec des énormes lunettes, sont élevés par leurs grands-parents en Allemagne et quand il les récupère, il ne sait pas du tout ce qu'ils disent, il ne comprend absolument pas l'allemand.

Eva Bester : Ils sont très méchants, en plus, ses enfants.

Tania de Montaigne : C'est-à-dire qu'il est totalement détendu avec l'idée que ses enfants parlent une langue qu'il ne parle pas lui-même. J'adore, tout est extraordinaire. Dans une scène, les enfants ont faim, ils répètent en boucle « *Ich will brot und schokolade* », et cette phrase assez banale qui parle de pain et de chocolat devient un objet d'interprétation complètement à côté de la plaque. Tout le film ne parle d'ailleurs que de ça, aucun des personnages ne se comprend, qu'ils parlent la même langue ou des langues différentes n'y change rien.

Maman, je suis venu vous dire que j'avais pris la décision de vous tutoyer », annonce Christophe Bourseiller à sa génitrice dans ce film truffé de répliques cultes et de kitsch délectable. Les membres d'un groupe de musique pailleté grenoblois, Les Why Notes, se cherchent : tous ont des relations décourageantes avec leurs parents. Christian Clavier, que sa femme veut tromper avec un « acupuncteur verbal », est moins large que son nœud papillon, et Thierry Lhermitte, qui élève ses enfants en allemand sans en comprendre un seul mot, chante des choses fulgurantes comme : « Je comprends ton problème, excuse me mais je t'aime, la musique en moi se love, je vais mourir d'une overlove. » Les drames humains deviennent désopilants, la BO du film est sponsorisée par Michel Jonasz et après

l'avoir vu, vous direz sans doute des trucs comme « Ok des brumes ! » et « D'accornemuse » qui vous feront perdre vos amis, mais je vous promets que ça vaut le coup.

TO BE OR NOT TO BE D'ERNST LUBITSCH (1892-1947)

Choisi par :
Nicolas Bouchaud

Nicolas Bouchaud au sujet de Greenberg (qui prononcera plus tard le sublime monologue de Shylock dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, tirade qui prend tout son sens sous le joug nazi) : À mon avis, celui qui donne la clé du film *To be or not to be*, fait partie de la troupe, de cette petite troupe d'acteurs qui en général sont quasiment des figurants, avec l'autre, son copain qu'on a entendu dire dans l'extrait « Heil moi-même ». Et justement, quand il dit : « Heil moi-même », le metteur en scène lui dit « Mais pourquoi tu dis ça, ce n'est pas ton texte », et il dit « Ah oui, mais je pensais que c'était drôle », le metteur en scène lui dit : « Non, tu ne parles pas » et tout ça, et donc ce Greenberg dit au metteur en scène : « Mais quand même, monsieur, un rire c'est pas rien. » Et je crois que cette phrase est un peu la clé du film.

Pour la beauté, le monologue de Shylock : (Le Marchand de Venise, acte III, scène 1) :

« Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des dimensions, des sens, de l'affection, de la passion ; nourri avec la même nourriture, blessé par les mêmes armes, exposé aux mêmes maladies, soigné de la même façon, dans la chaleur et le froid du même hiver et du même été que les Chrétiens ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas ? Et si vous nous bafouez, ne nous vengerons-nous pas ? Si nous sommes semblables à vous en tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. »

« Ma théorie est que l'être humain le plus digne est ridicule au moins deux fois par jour », se plaisait à dire Lubitsch, pour qui le ridicule était la meilleure arme contre la barbarie ; arme dont il usera avec génie dans son chef-d'œuvre sorti deux ans après *Le Dictateur* de Chaplin. Le tour de force du réalisateur dans *To be or not to be* est d'être parvenu à traiter de trois sujets différents avec une intelligence et une maîtrise égales : la vanité des acteurs, l'infidélité conjugale et l'imbécillité nazie. À cela s'ajoutent une virtuosité rythmique et une finesse dans les dialogues à leur apogée. Je ne résiste pas au plaisir de citer la plus célèbre réplique du film. L'acteur Joseph Tura, déguisé en officier nazi, à un autre nazi : « Avez-vous déjà entendu parler du grand acteur Joseph Tura ? » L'officier nazi : « Ah oui, il fait à Shakespeare ce que nous faisons à la Pologne. »

THE BIG LEBOWSKI
DE JOEL ET ETHAN COEN (NÉS EN 1954 ET EN 1957)

Choisi par :

Christophe Bourseiller et Agnès Desarthe

Christophe Bourseiller : Un des films, je crois, les plus drôles que j'aie jamais vus. C'est rare qu'un film me fasse rire, je le précise, je suis très difficile.

Et puis il y a cette bande-son extraordinaire, et je terminerai là-dessus, que je n'oublierai jamais, c'est *Hotel California* des Eagles en version flamenco espagnol, c'est tellement drôle ! Je pourrais être un des prêtres du Dude.

Agnès Desarthe : Je suis complètement incapable de résumer un film. Il me semble qu'il y a un grand gars qui s'appelle The Dude, mais qui s'appelle en fait The Big Lebowski, et qui est un gars qui ne s'en fait pas et ne veut pas avoir de problèmes, qui veut être tranquille, mais parce qu'on le confond avec un autre type, il se met à avoir des tas de problèmes. C'est à peu près ça, je ne retiens jamais les histoires de rien, ni des films ni des livres, même si je les adore, et surtout si je les adore, d'ailleurs, parce que ce n'est pas ça que je garde. Ce n'est jamais l'anecdote, c'est autre chose. Ce que je garde de *The Big Lebowski*, c'est la scène d'ouverture inouïe quand il se balade dans ce supermarché en savates et en peignoir, tranquille, il prend un yaourt dans un rayon, un yaourt liquide, il se le boit, il repose le carton – je ne sais même pas s'il le repose –, mais il est tranquille et j'adore ce personnage. Puis il y a tout le reste. Mais je ne retiens pas l'anecdote.

Eva Bester : Bon, écoutez, c'était pas mal en tout cas comme non-anecdote. Je crois que vous avez un peu une passion pour les auteurs de la Série Noire, Chandler, Hammett et Himes, et justement les frères Cohen ont fait une sorte de parodie du film noir ; c'est le contraire total et Lebowski est sur une enquête – on s'est donc trompé de Lebowski –, il ne va lui arriver que des problèmes, alors que son seul but est de se faire rembourser le tapis sur lequel les gangsters ont uriné ; c'est son seul but pendant tout le film.

Agnès Desarthe : Ouais, parce qu'il dit : « *This rug tied the room together.* »

Eva Bester : Le tapis harmonisait la pièce.

Agnès Desarthe : « Ce tapis, vraiment, il apportait quelque chose à cette pièce », et c'est une réplique inoubliable parce que c'est complètement absurde. Ce tapis qu'on voit n'a aucun intérêt, sa maison est une sorte de... je ne sais même pas ce que c'est, c'est un gourbi infâme, mais il a quand même cette idée que ce tapis, c'était quelque chose d'important, donc oui, c'est ça, c'est son seul but, et c'est pas étonnant que je ne m'en souviens pas, puisque l'anecdote est une contre-anecdote, il n'y a pas d'enquête, ça on s'en fiche, l'idée, c'est de se faire rembourser un tapis.

L'un des plus drôles des Coen pour moi. Je l'aime d'autant plus que c'est l'un des rares films dans lesquels le héros termine sans avoir évolué.

Autre spécificité : dans les dialogues, aucun des personnages n'arrive jamais au bout de son idée ou de sa phrase. L'une des scènes qui m'enchantent est celle du rêve du Dude (Jeff Bridges) : lorsqu'il effectue le trajet d'une boule de bowling en passant entre une dizaine de ravissantes paires de jambes et que Julianne Moore apparaît en Walkyrie.

Pour l'anecdote, on compte à travers le monde près de 160 000 « prêtres » pratiquant le culte du « Dudeism ».

UN JOUR SANS FIN D'HAROLD RAMIS (1944-2014)

Choisi par :
Thomas Schlessner

Eva Bester : Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans ce film ?

Thomas Schlessner : C'est ultra-cruel, cruel vis-à-vis des personnages secondaires. Ils sont comme des pantins, comme un théâtre d'ombres.

Eva Bester : Au début, il est puant et arrogant, quand même, Bill Murray.

Thomas Schlessner : Évidemment, le personnage de Bill Murray est détestable. Mais quelque chose me plaît infiniment dans ce que raconte ce film : une journée épouvantable peut se transformer en rêve absolu.

Eva Bester : C'est vrai. Sur l'espace de cinq ans, ça peut se faire.

Chaque matin, bloqué dans le blizzard dans la bourgade de Punxsutawney où l'on célèbre le « Jour de la marmotte » – événement qu'il doit couvrir dans son reportage –, l'odieux journaliste météo incarné par Bill Murray recommence sa journée du 2 février. Chaque matin, son radio-réveil s'allume sur la conversation de la veille et les gens qu'ils croisent se répètent. La solution pour rompre cette malédiction est de l'ordre du stoïcisme : le héros n'a de pouvoir que sur son propre comportement.

Trois choses justifient de voir ou revoir ce film :

- le charme absolu d'Andie MacDowell ;
- le fait de pouvoir imaginer que chacun de nos actes ne porte pas à conséquence ;
- la tête de Bill Murray qui est la même dans tous les films, mais justement.

Note d'investigation : l'acteur a été mordu par une marmotte à deux reprises pendant le tournage.

BUFFET FROID DE BERTRAND BLIER (NÉ EN 1939)

Choisi par :
Charb

Charb : C'est des gens dépressifs, c'est des gens qui ont peur, enfin c'est des gens. La plupart des acteurs du film, en tout cas des personnages, sont des assassins ou des criminels, ils se regroupent entre eux et ils ont peur les uns des autres, ils ont peur de tout. Ça dépeint une société dans laquelle on vit aujourd'hui. Le film a été tourné je crois en 1979 ou en 1980... et c'est un film qui raconte la vie d'aujourd'hui.

Une partie du tournage se passe à la Défense au moment où la Défense venait d'être construite et c'est ultra-angoissant parce qu'il n'y a personne et les gens ne se parlent pas, ou s'ils se parlent, c'est pour se dire des choses plus ou moins inquiétantes. Cette atmosphère de paranoïa, de peur de l'autre, de solitude, aussi, c'est ce qu'on vit encore aujourd'hui. Alors je ne sais pas si à l'époque le film, parce que je l'ai vu bien plus tard, était perçu comme en avance sur son temps.

Le film vaut aussi pour les acteurs, qui sont tous géniaux, enfin les dialogues ne sont pas faciles à dire parce qu'il y a des phrases totalement grotesques ou des phrases totalement surprenantes, mais dans la bouche de Carmet ou de Blier ça devient de la poésie.

Lorsque j'imagine le purgatoire, je vois Buffet froid.

Ça commence par le meurtre surréaliste de Michel Serrault par Depardieu et ça continue dans une tour sinistre où emménage l'impavide inspecteur Morvandiau (Bernard Blier). Depardieu va lui souhaiter la bienvenue et évoque son meurtre d'un ton blasé ; l'inspecteur reste indifférent et mange du cassoulet. La femme de Depardieu est assassinée ; le coupable (Jean Carmet) vient se confesser parce qu'il a peur de rester seul et a un peu le cafard. Il y a aussi cette scène extraordinaire de torture où l'on force Blier à rester couché pendant qu'un orchestre lui joue un air de Brahms : « Merde, y a de la musique, j'ai horreur de ça, surtout les cordes, barrons-nous ça sent mauvais. » Les femmes, comme d'habitude chez le réalisateur, sont des filles perdues ou d'effrayants succubes, et les personnages ont des réflexions délectables telles que : « C'est pas nous qui sommes chiants, c'est la nature qui est chiante », ou celle que Charb avait citée, « Il flingue cinq musiciens et après il dit "Je

ne vais pas me gratter pour un chômeur". » Le tout dans une atmosphère théâtrale empreinte d'un surréalisme placide dans lequel résonnent quelques échos du Charme discret de la bourgeoisie de Buñuel.

L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE DE CLAUDE LELOUCH (NÉ EN 1937)

Choisi par :
Éric Dupond-Moretti

Lino Ventura : – Aldo, est-ce que je t'ai déjà traité en patron ?

Aldo Maccione : – Non patron.

Éric Dupond-Moretti : L'intrigue, c'est une équipe de voyous très sympathiques, ça commence par une comparution dans un palais de justice et puis ce sont des pérégrinations à travers le monde, c'est un Lino Ventura au sommet de son art. Il faut le voir, mais je pense que tous vos auditeurs ont vu ce film. Et à vrai dire, la mélancolie, ce n'est pas la tristesse permanente, c'est la joie. Ce film est extrêmement joyeux.

Eva Bester : Lelouch dit à propos de ce film : « Je voulais montrer à quel point les intellos mélangent tout, ils sont séduits par n'importe quel discours si l'orateur a du charisme, j'avais envie de faire intervenir des voyous qui n'en avaient rien à cirer de rien mais qui se servent de la politique pour faire de l'argent, je suis parti sur *L'aventure c'est l'aventure* avec l'idée de tout dire et son contraire. »

Éric Dupond-Moretti : C'est exactement ça, tout dire et son contraire.

Eva Bester : C'est ce qu'on dit parfois dans les tribunaux...

Éric Dupond-Moretti : Oui, d'ailleurs il y a une phase judiciaire si j'ose dire dans *L'aventure*. Ça commence par un procès, ça se termine presque par un procès, et effectivement il y a cette scène absolument incroyable où Denner, avec sa voix exceptionnelle, raconte la géopolitique à Aldo Maccione qui parle de Ferrari et ne comprend absolument rien. Ces types dissertent comme de vrais intellos vers l'absurde.

Avec une légèreté délicieuse et une liberté totale dans la narration – par exemple lors de la scène en italien sans sous-titres de la rencontre entre Aldo Maccione et Lino Ventura, tandem qui justifie à lui seul de voir le film –, Lelouch met en scène un truculent cabotinage. Au tout début des années 1970, dans une société dont tous les champs ont été politisés par la guerre du Vietnam et Mai 68, les savoureux Lino Ventura, Jacques Brel, Charles Denner,

Charles Gérard et Aldo Maccione campent une bande de bandits fripons sans idéaux qui se servent de toutes les causes pour se faire de l'argent. Indifféremment, ils détournent un Boeing, dérobent 8 523 pneus, font chanter un dictateur et enlèvent avec son accord un Johnny Hallyday avide de publicité.

Une égayante espièglerie règne du début du film au générique de fin, qui dresse la liste des projets « à long terme » du gang : enlèvements de Nixon, Mao, Dalí, Howard Hughes, Cassius Clay, Pelé...

QUOI DE NEUF, PUSSYCAT ? DE CLIVE DONNER (1926-2010)

Choisi par :
Julien Baer

Julien Baer : Alors, quand j'avais dix-huit ans, oui, ça me plaisait beaucoup parce que ça décrivait une sorte de Paris un peu rêvé, c'est vu par les Américains, c'est tourné par un Américain ou un Anglais, je ne sais plus, un Anglais je crois. Et la musique était très bonne, musique de Burt Bacharach, et je ne sais pas, c'était très gai, ça colorait la vie en rose, les personnages sont très mignons, ils sont drôles mais ils sont mignons à la fois, j'ai un très bon souvenir de ce film, ça rendait très gai.

L'irrésistible Michael James (Peter O'Toole), homme torturé amoureux de Carole (Romy Schneider), souffre d'un mal terrible : il ne peut dire non aux femmes. Tout en perruque grotesque et accent autrichien, son psychanalyste, Fritz Fassbender (désopilant Peter Sellers), anime un groupe d'accros au sexe dont il veut connaître bibliquement l'une des membres.

Comme tout bon psychanalyste, Fritz fait des crises de nerfs en sautillant sur place et une tentative de suicide. Woody Allen – qui fait sa première apparition à l'écran – a écrit le scénario de ce film qui fit scandale à l'époque à cause de sa liberté sexuelle ; on ne voit pourtant pas grand-chose d'autre que des femmes sublimes – Ursula Andress, Françoise Hardy, Louise Lasser (future femme d'Allen).

UN SINGE EN HIVER
D'HENRI VERNEUIL (1920-2002)
(D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME D'ANTOINE BLONDIN
PUBLIÉ EN 1959)

Choisi par :
Adrien Bosc

Adrien Bosc : On entendait un dialogue entre Albert Quentin, le patron de l'hôtel Le Stella, et M. Esnault, qui, dans le temps, ont été copains de bar ou, c'est selon, copains d'ivrognerie. C'est le début du film, un jour de bombardements alliés, on est en juin 1944, dans une petite ville en Normandie qui s'appelle Tigreville, les deux sont en train de boire, avec une particularité : Albert Quentin, quand il boit, divague sur le fleuve Yang-Tsé-Kiang, en Chine. Lors du bombardement, il se réfugie dans la cave avec sa femme et lui annonce :

« Si on en réchappe, j'arrête de boire. » Ellipse, on se retrouve des années après et, effectivement, Quentin a arrêté de boire, et là surgit à Tigreville un autre alcoolique, mais lui pas encore repenté, un jeune publicitaire du nom de Gabriel Fouquet, joué par Belmondo. Ce Gabriel Fouquet semble être à Tigreville pour une raison précise, récupérer sa fille qui est dans une pension étrange où la directrice française ne parle qu'anglais, et pour une autre raison, sans doute le désespoir lié à une femme qui l'a quitté en Espagne. Il noie donc souvent son chagrin dans l'alcool, au Picon bière précisément, alcool traître. Il se retrouve dans cet hôtel et comprend assez vite que Quentin est un repenté, il va essayer de le faire boire à nouveau, non pour le voir chuter, mais pour qu'il l'accompagne dans ces bars parallèles. Ils vont se rencontrer, devenir amis. C'est plus profond qu'une banale histoire d'alcooliques, jusqu'à cette scène finale dans le train et la dernière phrase sur les singes en hiver... Il y a dans ce film la plus étrange réplique du cinéma – qu'on mettra des années à comprendre : « Les gastronomes disent que c'est une maison de passe et les vicelards un restaurant chinois. »

L'un des seconds rôles qui m'a le plus marquée est celui du malicieux Noël Roquevert dans *Un singe en hiver*. Il joue le chaleureux Landru, tenancier de la boutique *Au chic parisien* de la ville fictive de Tigreville, en Normandie (Villerville), qui favorise les tocales des deux ivrognes célestes que sont Belmondo et Gabin, réunis pour la première et la dernière fois à l'écran. Nous sommes en 1944 et Jean Gabin, ancien fusilier marin en pyjama rayé qui n'a pas touché une goutte d'alcool depuis quinze ans, tient sobrement l'hôtel *Le Stella* avec sa femme. Arrive alors un jeune chien fou (Belmondo) qui se remet d'un chagrin d'amour et a une inclination particulière pour l'éthanol. Gabin est nostalgique du fleuve chinois le Yang-Tsé-Kiang, Belmondo de l'Espagne ; l'alcool, filtre poétique qui transcendera tout le temps d'une nuit, sera leur véhicule de voyage commun. Dans une joyeuse débauche à la pureté enfantine, les deux gaillards affronteront chacun leurs démons.

Les dialogues grisants signés Michel Audiard sont portés par des acteurs du temps où le charisme était plus démocratique ; on regrette simplement le rôle univoque d'enquiquineuse de la femme de Gabin (Suzanne Flon). La patronne du bordel, par sa gaieté, sauve néanmoins un peu la mise aux figures féminines.

Attention, ce film donne sévèrement envie de se saouler.

CHANTONS SOUS LA PLUIE
DE STANLEY DONEN ET GENE KELLY (NÉ EN 1924) ET
(1912-1996)

Choisi par :
Robin Renucci et Agnès Jaoui

Robin Renucci : C'est un film relativement léger sur le plan du scénario, mais il incarne le passage du muet au parlant, et puis surtout il y a le corps qui tout d'un coup, là, prend son élan dans ces scènes magnifiques de danse, où il est somptueux. Il y a un costume et une attitude tellement déliés, j'adore évidemment Fred Astaire, mais Kelly introduit un rapport plus musclé du corps, qui fait qu'il est étrange aujourd'hui, comme chez les danseurs contemporains, où le corps en tant que vêtement quotidien prend toute sa place sur scène. Dans cette grande scène du réverbère et des claquettes, il y a quelque chose qui procure une jubilation immédiate : on chante en même temps et on a envie de faire des claquettes, ça paraît si simple.

Agnès Jaoui : Je crois qu'une de mes scènes préférées, c'est *Chantons sous la pluie*, enfin la chanson *I'm Singing in the Rain*, parce que c'est magnifique et justement, puisqu'on parle de mélancolie et de remèdes, la pluie est en général associée au cafard et là il danse et il chante sur ce cafard, il en fait quelque chose d'heureux et justement parce qu'il est amoureux, cette pluie devient son alliée, au contraire, donc on est dans le cœur du sujet.

La joie a sans doute été inventée par l'équipe du film *Chantons sous la pluie*.

La drôlerie du scénario, le cabotinage des acteurs, les chansons, les claquettes, Cyd Charisse ondulante en robe verte, Gene Kelly mimant un amour éperdu tout en insultant sa partenaire, l'énergie, la vitalité contagieuse..., je le confesse, je me suis déjà surprise à penser que la vie était belle en le regardant.

Les chansons, des reprises de succès des années 1930¹, sont parfaitement interprétées ; Gene Kelly frappe le sol de ses pieds avec une aisance grisante, et Debbie Reynolds, qui ne savait pas danser avant le tournage, s'est entraînée huit heures par jour pendant trois mois pour ne pas faire tache. Ces gens ont fait des efforts considérables dans le but de

nous divertir et nous égayer (et aussi de faire carrière et de gagner de l'argent, mais concentrons-nous sur les choses qui nous touchent).

J'ai un moment rêvé d'avoir les trois loustics principaux (Don, Debbie et Cosmo) comme amis, même si, à terme, des camarades qui font des blagues de poissons d'avril toutes les heures de l'année peuvent s'avérer un peu lourdauds.

ET AUSSI

- *Les Tontons flingueurs* de Georges Lautner (1963), (Juliette, Boris Cyrulnik).
 - *Calmos*, de Bertrand Blier (1976) (Babx).
 - *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder (1959) (Barbara Cassin et Pia Petersen).
 - *Brazil* de Terry Gilliam (1985) (Jan Kounen).
 - *Retour vers le futur* de Robert Zemeckis (1985) (Jan Kounen).
 - *Stardust Memories* de Woody Allen (1980) (Joann Sfar).
 - *Douze hommes en colère* de Sidney Lumet (1957) (Sylvain Tesson).
 - *La Vie de Brian* des Monty Python (1980) (Fellag, Sandra Nkaké).
 - *Un éléphant ça trompe énormément* d'Yves Robert (1976) (Charles Berberian).
 - « N'importe quel film italien, de préférence avec Mastroianni » (Bertrand Blier).
-



ACTIVITÉS ANTI-SPLEEN

« Riez, sautez, dansez, chantez et vous serez un ours très bien léché ! »

L'ours Baloo

On l'a évoqué, l'action est l'un des meilleurs remèdes contre la mélancolie. Même si certaines activités ne font pas taire le vague à l'âme, elles l'adoucissent en dirigeant l'attention sur un autre objet ou en engageant le corps, ce qui a pour charitable effet de modifier instantanément notre physiologie.

Le philosophe Clément Rosset a rapporté pendant l'émission que son ami Emil Cioran s'adonnait au bricolage pour apaiser ses crises d'angoisse les plus aiguës.

De mon côté, les exercices de mathématiques se révèlent un refuge galvanisant.

FAIRE L'AMOUR

Choisi par :
Charb, Thomas Lévy-Lasne

CHARB

Eva Bester : Faire l'amour, ça vous met en joie comme le dessin !

Charb : Ah, j'espère que ça met en joie la plupart des gens !

Eva Bester : Il y a peut-être des gens qui pleurent.

Charb : Bah, non mais y a des gens qui le font parce qu'ils sont obligés de le faire.

Eva Bester : C'est vrai ?

Charb : Oui, parce qu'ils sont obligés de donner des gages de « Tout va bien dans le couple, donc je fais l'amour ».

Eva Bester : Vous connaissez des gens très malheureux, Charb.

Charb : Ah oui oui, je connais des gens très malheureux, ça me met en joie !

Eva Bester : Si vous deviez choisir entre les deux, entre faire l'amour et dessiner à vie, vous n'avez le droit qu'à un seul des deux, lequel choisiriez-vous ?

Charb : Je serais bien embêté, mais je crois que je prendrais quand même dessiner. C'est horrible.

Eva Bester : Oui, mais c'est plus accessible, en fait, ça fait moins de souci, ça fait pas d'enfant.

Charb : C'est surtout que j'y arriverai toujours, enfin tant qu'il me reste une main j'y arriverai toujours.

THOMAS LÉVY-LASNE

Thomas Lévy-Lasne : J'aime beaucoup faire ça. Quand c'est raté c'est un peu triste, enfin ça rate souvent, faut pas déconner.

Eva Bester : Mais vous nous décomplexez, c'est vraiment agréable de vous entendre.

Thomas Lévy-Lasne : J'aime bien dire la vérité... Mais quand ça marche, c'est vraiment super-bien, alors j'ai un peu oublié, mais c'est Philip Roth qui dit que c'est peut-être la chose la plus intense qu'on puisse vivre dans sa vie, même si ça a des limites.

Ma pudeur m'empêche d'ajouter un quelconque éclairage personnel.

LA NATATION

Choisie par :
Vladimir Cosma, Jul...

VLADIMIR COSMA

Eva Bester : Je vais vous faire une confidence, je nage comme un fer à repasser et il paraît que vous, c'est le contraire.

Vladimir Cosma : Écoutez, oui, c'est mon seul sport, ma seule activité physique à part diriger, et maintenant j'y passe de plus en plus de temps. Je nage depuis que je suis petit. J'ai hérité ce goût de ma mère qui était championne d'Europe de natation en crawl, sur le dos et en brasse. C'est elle qui m'a mis dans la mer et depuis j'ai une passion pour ce sport. J'ai une piscine à la campagne où je vais trois fois par semaine, principalement pour écrire tranquillement de la musique et nager.

Eva Bester : Vous nagez combien de temps en moyenne ?

Vladimir Cosma : Environ une heure par jour, mais ça ne fait que trois, quatre fois par semaine puisque j'arrive le vendredi soir et reste le samedi, le dimanche et le lundi. Parfois, je nage même quand j'arrive de nuit. Et toute l'année !

Eva Bester : Toute l'année ? Vous êtes en pleine forme, j'imagine. Il paraît que c'est le secret pour être flamboyant.

Vladimir Cosma : Je ne sais pas. Je suis là avec vous, si vous me trouvez en forme, ça me va.

Eva Bester : Ah, je vous trouve très en forme ! Est-ce que vous avez une prescription à faire aux auditeurs qui voudraient s'y mettre ?

Vladimir Cosma : À nager ?

Eva Bester : Le conseil de Vladimir Cosma pour bien nager.

Vladimir Cosma : Le problème de la natation c'est la respiration. Il faut apprendre à synchroniser les mouvements et la respiration sinon on risque de boire la tasse !

Eva Bester : C'est terrifiant.

JUL

Jul : Quand je nage, en tout cas, ça va mieux, ça c'est sûr... Il y a un livre magnifique de Paul Morand qui s'appelle *Bains de mer* où il raconte tous ses bains dans les différentes mers du globe, froides, chaudes, dans les villes, loin de tout, et cette espèce de communion qu'il peut y avoir avec les vagues et cette sensation comme ça, aquatique. Je pense que de toute façon – et je pense que c'est un principe général, parce que j'ai réfléchi à cette histoire de mélancolie avant de venir – tout ce qui est régressif marche bien contre la mélancolie, et évidemment, se tremper dans l'eau c'est vraiment le retour au liquide amniotique, j'étais très très bien dans le ventre ma mère, j'y retournerais volontiers en ce moment...

Eva Bester : C'est vrai ? Bah, écoutez, le message est passé, mais je ne suis pas sûre que tout le monde soit du même avis...

Après une enquête de choc et malgré la barbarie de l'épreuve du pédiluve, je corrobore les dires de mes invités sur les bienfaits de la piscine. J'ai dans mes proches un couple d'octogénaires qui nage trente minutes cinq fois par semaine et qui arbore une forme que le plus printanier des êtres n'a pas connue.

Digression de l'auteur : Il existe un film d'horreur de série Z très gore et rigolo dans lequel un homme retourne, contre son gré, dans le ventre de sa mère : *Braindead* de Peter Jackson (1992). (Également réalisateur de la trilogie *Le Seigneur des anneaux*.)

DESSINER

Choisi par :

Jul

Jul : Non, c'est dur de se mettre à dessiner, mais pour moi, c'est, pour le coup, un remède à la grande tristesse... Il y a un côté démiurgique aussi, une grande précision, un souffle particulier, on est entièrement dans le geste du dessin et c'est fantastiquement apaisant. Comme quand on nage, qu'on fait des longueurs de piscine, au bout d'un moment l'esprit vagabonde, des pensées naissent, et puis après elles disparaissent, on est rythme et mouvement, et je pense que c'est comme ça quand on dessine. Au bout d'un moment, assez vite, on est totalement absorbé dans la main et c'est pour ça que je ne comprends pas tout à fait les gens qui dessinent sur l'ordinateur, parce qu'ils regardent leur écran, en fait.

Eva Bester : Il n'y a pas le rapport sensuel.

Jul : Oui, c'est comme, vous savez, ça va être difficile de le décrire à la radio, mais quand on fait cet exercice de coordination...

Eva Bester : On met la main sur la tête et sur le ventre...

Jul : On tape sur sa tête et on fait des ronds avec sa main sur le ventre en même temps, c'est les trucs qu'on fait dans les cours d'école quand on est petit.

Eva Bester : Non, moi, je le fais toujours.

Jul : Pour rentrer à France Inter, je sais qu'il y a un test...

Eva Bester : Je l'ai réussi.

Jul : Et cette coordination-là, des gens qui regardent leur écran et qui dessinent sur leur tablette sans regarder leur main, c'est contrenature quasiment, pour moi en tout cas.

Pensée émue pour mon ancien professeur de miniature persane qui n'a jamais fait de réflexion sur la médiocrité de mes dessins et m'a gentiment enjoint de me concentrer sur des lignes et des cubes jusqu'à la fin du monde.

FAIRE DES GRIMACES DANS LES GLACES, VITRES, MIROIRS D'ASCENSEUR

Choisi par :
Éric Fottorino

Éric Fottorino : Ma fille Constance qui m'écoute ne va plus vouloir rentrer avec moi tout à l'heure, elle aura trop honte, mais c'est vrai que même dans les endroits les plus officiels, les plus sérieux, parce que je n'ai pas l'esprit de sérieux, il y a toujours quelqu'un en moi qui se dédouble et qui dit « En fait bon, t'es un rôle, là, t'es un gamin espiègle », et donc, quand je vois des glaces, que les mâchoires de la porte de l'ascenseur se sont fermées, il m'arrive assez souvent de grimacer. Faut pas de spectateur pour ça, faut être le seul spectateur. Quand il y en a un autre, il faut qu'il soit vraiment complice. Et puis bien calculer le moment où la porte va s'ouvrir.

J'avais montré à un Éric Fottorino amusé les têtes de caractère du sculpteur germano-autrichien Messerschmidt (1736-1783) ; des personnages grimaçants inspirés par les propres grimaces et pincements de l'artiste qui, persuadé d'être physiquement et spirituellement persécuté par des esprits, les effectuait devant son miroir afin de reprendre le contrôle de sa physionomie. Les grimaces dans les ascenseurs me font me demander si mon vrai visage est celui des ascenseurs ou celui des extérieurs d'ascenseur. Ça me donne un peu le cafard.

ÉTUDIER

Choisi par :

Agnès Desarthe, Geneviève Brisac, Philippe Starck

AGNÈS DESARTHE

Agnès Desarthe : En fait, le moment crucial, c'est le moment de la formulation de la question, et je trouve que ça, c'est très précieux, alors que les adultes sont à la recherche de réponses, ils veulent être tranquilles, ils veulent que ce soit fini, ce que je trouve très bizarre, parce que quand c'est fini, c'est fini.

Mais enseigner, apprendre, ce sont les meilleurs anti- déresseurs. L'école a toujours été un endroit d'épanouissement en ce qui concerne tout un tas de gens, et, pour moi, c'était l'endroit où il pouvait se passer des choses, où il y avait de la surprise, où il y avait tout le temps de la nouveauté, alors qu'on a l'impression qu'on rabâche, on rabâche, on rabâche, moi j'ai l'impression que c'était, voilà, le lieu de la surprise. Et après, il m'a semblé très important de continuer d'apprendre. Une fois que l'école est terminée, continuer d'apprendre, ça, c'est vraiment indispensable, quel que soit l'âge qu'on a. Et apprendre des choses qu'on est censé ne pas pouvoir apprendre. Par exemple, on dit que l'apprentissage d'une langue, c'est, je ne sais pas, entre trois ans et demi et six ans trois quarts, mais si vous avez envie d'apprendre une langue à cinquante-trois ans, allez-y !

Ça sera peut-être plus dur, plus long, mais ça sera extraordinaire aussi. Ou apprendre à danser, on peut commencer à soixante ans, c'est pas grave.

Eva Bester : Et puis ce n'est pas grave si on n'atteint pas l'excellence.

Agnès Desarthe : Oui, aussi. C'est le processus d'apprendre qui est important, c'est l'apprentissage, pas le résultat.

Eva Bester : Virgile disait : « On se lasse de tout, excepté d'apprendre. »

Agnès Desarthe : Et Isaac Babel disait aussi que c'était la meilleure lutte contre la tristesse.

GENEVIÈVE BRISAC

Eva Bester : Geneviève Brisac, vous dites : « Penser, étudier, travailler. Au pire, recopier... Le cerveau est le meilleur médecin. »

Geneviève Brisac : Travailler, c'est vrai que je ne connais pas, c'est Alfred de Musset je crois qui m'a appris ça, Alfred de Musset disait, qui n'était pas réputé être un bourreau de travail, ce n'est pas l'idée qu'on s'en fait, et je me souviens très bien que très jeune j'ai lu je ne sais où un texte d'Alfred de Musset qui disait : « Après toute une vie », – enfin il n'est pas mort très vieux –, « après toute une vie de plaisirs, de débauches, de divertissements, j'ai fini par comprendre que la seule chose qui console vraiment, c'est le travail. » Parce que le travail vous éloigne de vous-même et que le pire, le creuset de la tristesse et du chagrin, c'est de trop s'intéresser à soi-même. Je vais faire ma petite moraliste du matin, mais c'est vrai que, quand on travaille, on s'intéresse aux autres, on s'intéresse à la vie, on s'intéresse à la pensée. Je prenais l'exemple du recopiage parce que ça ajoute le côté manuel.

Eva Bester : Ce sont les travaux manuels du cerveau.

Geneviève Brisac : Travaux manuels du cerveau, je le conseille vivement !

PHILIPPE STARCK

Eva Bester : La chose qui vous grise en permanence, par laquelle vous êtes mû, c'est l'entendement, la compréhension des choses. Vous avez pris des cours d'astrophysique et de mathématiques quantiques avec l'astrophysicien Thibault Damour et, en même temps, ce qui est drôle, c'est que dans *Impressions d'ailleurs* vous dites que vous avez une intuition puissante mais pas d'intelligence, dans le sens où vous ne comprenez pas ce qu'on vous explique, qu'il vous faut trouver par vous-même... Ça ne facilite pas les choses, ça ?

Philippe Starck : Oui, oui. C'est pour ça d'ailleurs que je ne suis qu'un pauvre petit designer de brosses à dents parce que si j'avais eu une intelligence qui m'avait permis de comprendre ce qu'on me disait à l'école, j'aurais fait des études sûrement plus intelligentes. Hélas, ma peur, mon incompréhension totale de la société, et donc de l'école, qui continue d'ailleurs, a fait que... j'ai fui. Vous parliez de fuite, j'ai fui physiquement et

aujourd'hui j'en paie le prix, parce que maintenant je ne suis plus tellement jeune et je m'aperçois que, peut-être, j'aurais pu faire mieux. Si j'avais eu plus de conscience, de confiance en moi, si j'avais fait plus d'efforts pour comprendre les systèmes autour de moi, j'aurais peut-être essayé de mieux les intégrer. Je n'ai pu faire que ce que je pouvais, et la seule chose que je pouvais faire, que je peux faire, c'est essayer de cristalliser mes rêves, quels qu'ils soient – bons ou mauvais. Je filtre un peu, je travaille beaucoup, mais ce n'est quand même pas grand-chose.

J'ai un fantasme faustien concernant l'étude ; frustrée de ne pouvoir tout apprendre, je voudrais être un élève éternel. Jubiler d'appréhender des choses nouvelles, se préserver de l'accueillante paresse intellectuelle, relire un paragraphe jusqu'à ce qu'il soit entendu, chercher la signification d'un mot ou d'un concept : l'étude est pour moi un indéfectible ravissement. Je pris, il y a quelques années, l'habitude d'assister aux cours ouverts au public dans diverses écoles. De mon canapé, il m'arrive aussi de suivre les cours d'universités anglo-saxonnes sur la formidable plateforme en ligne Coursera¹. Les manuels scolaires, les dictionnaires de philosophie, de littérature, d'histoire des idées, d'étymologie, les classiques littéraires accompagnés d'appareils critiques, etc., me grisent. C'est en dehors des études que j'ai le plus appris ; j'ai fait mes humanités à la radio.

SE PASSIONNER POUR QUELQUE CHOSE

Choisi par :

Henriette Walter

Eva Bester : Pouvons-nous donner au fait d'être passionné par un sujet le statut d'antidote infallible ? J'ai l'impression que, quand on a une passion, on s'extrait déjà complètement de soi, et puis on est tellement absorbé qu'on n'a pas le temps d'être triste.

Henriette Walter : Oui, c'est ça, on n'a pas le temps. C'est ça en fait. On cherche et pendant qu'on cherche on ne se rend pas compte qu'on était triste, et puis on ne l'est plus et on se dit : « Ah bah tiens, c'est fini ! »

Eva Bester : Après 350 saisons de « Remède à la mélancolie », on a enfin trouvé un remède qui fonctionne, c'est cultiver une passion !

Henriette Walter : C'est vrai.

Eva Bester : Encourageons les auditeurs à le faire !

Henriette Walter : Oui, et à s'intéresser aux langues étrangères aussi, à sa propre langue, à l'origine de sa propre langue, aux combinaisons qui peuvent se faire avec les autres langues, et ça fait du bien aussi, comme ça on voit les autres points de vue et cela vous enrichit en même temps !

Les passions ne nécessitent ni justification ni validation extérieure et n'ont pour but que de réjouir : que cela soit possible est d'ores et déjà un prodige.

Lorsque le chef Alain Passard parlait de légumes ou de saveurs, sa jubilation était communicative. Je me souviens d'une ravissante jeune femme me parlant de sa passion des champignons – un sujet qui ne provoque en général pas chez moi de quelconque ferveur – et qui m'avait charmée en énumérant avec délectation les propriétés et les noms poétiques des ombreuses moisissures.

La texture des truffes animales, les grues de construction, les arts martiaux, les langues étrangères, les danses du monde, la mythologie sont autant de choses qui ont remporté mes suffrages. Le simple fait de les évoquer m'enlève tout vague à l'âme.

LES BALADES, LA MARCHÉ, LE VÉLO

Choisis par :

**Denis Lavant, Guillaume Bienvenu, Éric Naulleau, Arthur H,
Richard Peduzzi, Nicole Caligaris, Aurélien Bellanger**

DENIS LAVANT

Denis Lavant : J'aime bien me perdre, j'aime bien aller à la découverte par mes propres moyens physiques, c'est-à-dire pas quand il y a besoin d'instruments, de voiture, même de vélo, j'ai arrêté, même de patins à roulettes, j'ai arrêté, parce qu'à l'allure de la marche à pied, si on a des chaussures correctes, un minimum, et si on n'est pas chargé, c'est un truc qui se fait sans fatigue, où on peut marcher comme ça, pendant des heures, à aller en montée, en descente, terrain plat, en ville, à la campagne, n'importe où, et puis aller à la découverte, c'est-à-dire se faire un cinéma en même temps avec les yeux, c'est-à-dire voir les gens, voir des immeubles, voir des choses, des arbres, des impressions comme ça, vraiment c'est du cinéma, et en même temps on peut gamberger, on peut penser. On peut dire des textes, on peut chanter.

Eva Bester : On peut dire des textes en se baladant ?

Denis Lavant : Ah oui, moi j'adore parler en me ressassant des textes que j'ai à apprendre ou que je suis en train d'apprendre, ou en me disant des poèmes que je sais déjà, c'est un pur plaisir parce que c'est facile, ça s'obtient facilement, enfin ça ne coûte rien.

Le mieux, c'est quand on découvre des lieux qu'on ne connaît pas, j'adore me promener dans des villes, au risque de me perdre. Dans des villes comme Tokyo, comme Istanbul, que je ne connais pas du tout, je ne parle pas la langue, et puis je vais à l'aventure, je compte sur mon sens de l'orientation pour revenir, de la spatialisation du truc pour me dire : « Ok, je vais faire une boucle », et généralement ça marche.

GUILLAUME BIENVENU

Guillaume Bienvenu : Dès qu'on se met en mouvement, dès qu'on découvre des choses, dès que la vie vient vers vous, on ne peut pas être trop mélancolique, en tout cas la tristesse disparaît. Et c'est ce que j'essaie de faire en marchant dans la forêt, alors là, en plus, il y a les animaux, les arbres, etc., donc tout ça c'est la vie, c'est incroyable.

Eva Bester : La forêt, c'est assez effrayant, c'est quand même là qu'on est régulièrement abandonné par ses parents et que les chiens du monde entier s'exilent.

Guillaume Bienvenu : C'est vrai, mais mes parents ne m'ont jamais abandonné dans la forêt.

Eva Bester : Oh là là, vous devez être vexé !

ÉRIC NAULLEAU

Eva Bester : Éric Naulleau, votre activité anti-spleen a été qualifiée par Aragon de « métaphysique des lieux », il s'agit de marcher dans une ville.

Éric Naulleau : Je trouve que ça marche mieux. La marche à la campagne, c'est complètement autre chose parce que vous êtes dans l'immensité, vous êtes dans la vastitude. Ce qu'il y a d'intéressant dans la marche dans les villes, c'est qu'il y a beaucoup de gens, il y a le spectacle.

Eva Bester : Et beaucoup de signes.

Éric Naulleau : Oui, beaucoup plus de signes qu'à la campagne. J'aime bien ce sentiment de dissolution dans la vastitude, c'est très bien, mais là, à Paris, il y a quelque chose de fascinant à pousser les portes cochères pour découvrir l'envers des apparences, le réseau des cours parisiennes est tout à fait incroyable, et il y a beaucoup de signes parce qu'il y a beaucoup de mots inscrits dans la ville. La ville se donne à lire, et il y a donc beaucoup de signes fournis simplement par les indications : les noms des magasins, les noms des rues, etc. Et puis les gens vous font signe aussi, toutes sortes d'incidents sont possibles. Donc, de ce point de vue-là, je pense que le surréalisme est avant tout urbain.

ARTHUR H

Arthur H : Pour moi, la marche, c'est important, parce que c'est le truc le plus simple qu'on puisse faire, d'ailleurs, un jour, je suis allé voir un kiné qui était très très bon et il m'a dit que c'était pas la peine de faire du sport et tout ça, il faut s'allonger au moins vingt minutes pour que tous les muscles aient le temps de se détendre profondément et puis marcher. En fait on est fait pour marcher, notre structure est faite pour marcher et si on ne marche pas et si on ne chante pas, fatalement, notre énergie décline. Et marcher, ce qui est beau, c'est que c'est gratuit, c'est gratuit, enfin c'est rien en fait, c'est comme respirer, c'est des trucs qu'on nous a donnés, qui sont là en nous et qui concernent juste le simple fait d'exister. C'est pour ça que c'est aussi fort, en fait.

RICHARD PEDUZZI

Eva Bester : Il y a une activité qui vous enchante, vous nourrit et vous inspire, c'est la marche, sur la plage, dans la ville, en forêt, une activité didactique, même parfois grâce à laquelle vous avez eu l'une des plus grandes leçons de votre vie avec votre maître, le sculpteur Charles Auffret.

Richard Peduzzi : Oui, quand j'ai commencé à travailler avec lui, à dessiner à l'académie de dessin où il était, rue Malebranche, un jour il a amené ses élèves faire un tour pour leur montrer des façades, des sculptures, des choses qui le touchaient dans Paris. On a traversé le Luxembourg, on est allé rue de Vaugirard, à Montparnasse, dans le 13^{ème}arrondissement.

J'étais fasciné par sa vision : rien ne lui échappait. J'aime toujours quand je sens ça chez les gens, quand je sens leur regard à l'affût. Et lui, j'avais l'impression que non seulement il voyait tout mais qu'il rentrait dans les choses. Il nous expliquait comment la lumière arrivait sur une façade, sur la tête d'une sculpture.

Eva Bester : La marche, c'est aussi l'activité de la pensée par excellence, Aristote, Kant, Rousseau s'y adonnaient.

Richard Peduzzi : Tous ceux-là, c'est impressionnant !

Eva Bester : Vous le faites souvent ? Parce qu'on peut être tenté aussi par la contemplation, et la contemplation peut mener à la mélancolie. Mais le fait que le corps soit engagé sauve ?

Richard Peduzzi : J'aime bien la contemplation quand je suis assis à la terrasse d'un café dans une ville. J'adore ça.

Eva Bester : Pour le spectacle.

Richard Peduzzi : Magnifique.

Eva Bester : On n'est pas en introspection.

Richard Peduzzi : On voit des gens qu'on ne verra plus jamais, qui passent – on les trouve beaux, pas beaux –, qui vous regardent, Parfois j'écoute leurs histoires, à côté, ça m'amuse, ça m'intéresse. Et puis je me dis : « ça y est, j'ai assez regardé assis » et, souvent, je me mets à marcher, comme ça, sans savoir vraiment où je vais aller. Je passe parfois des heures, à faire ça, surtout quand j'ai du mal à travailler et quand je ne comprends pas très bien ce que je suis en train de faire, ce qui m'arrive tout le temps. Et là je marche, je marche, je marche, et puis parfois je me dis qu'en marchant on arrive à trouver une sorte de contemplation, de réflexion en soi-même, comme ça, et puis le soir quand je rentre, après une longue longue marche, très souvent, je me sens mieux, je me dis : « tiens c'était bien, j'ai vu des choses, j'ai eu une idée là que j'ai attrapé au vol, je ne sais pas pourquoi, un machin, un couloir, une porte qui m'a fait penser à une solution pour cette forme-là que je n'arrive pas à trouver. »

NICOLE CALIGARIS

Nicole Caligaris : Remède à la mélancolie ! Là le corps est complètement engagé : bouger, danser, faire être son corps, suivre son corps, ça c'est fondamental pour moi. Oui, le corps fait sa musique, oui, la musique donne du texte.

AURÉLIEN BELLANGER

Eva Bester : Vous parcourez la banlieue régulièrement à vélo... On peut même dire, scoop fou dans cette émission, que le 23 août, vous avez fait 76,88 kilomètres. Je le sais puisque vous postez vos balades sur votre compte Twitter, j'en profite d'ailleurs pour vous féliciter pour vos 202 kilomètres du 10 août. Vous avez acheté un vélo après avoir arrêté de fumer, c'est ça ?

Aurélien Bellanger : Exactement ! Alors les 76 kilomètres, c'est beaucoup mieux que les 202, puisque c'était l'ascension du mont Ventoux, donc c'était dur même si c'est moins de distance. Donc oui, il y a un peu plus de deux ans et demi j'ai acheté un vélo quand j'ai arrêté de fumer et j'en ai fait en Île-de-France, qui est une très très belle région pour le cyclisme parce qu'il y a plein de plaines, c'est assez facile, et on voit des paysages urbains assez insolites, ou on va dans des endroits qu'on ne traverse jamais. Je suis devenu un spécialiste du franchissement de l'A86. En fait, le vélo c'est très très con, c'est être assis pendant longtemps pour faire un effort régulier, donc c'est vraiment très pénible et ça pourrait être mélancolique, sauf que ça permet de transformer son corps en pompe à endorphine.

Et toutes les personnes qui ont fait du vélo un peu sérieusement le disent, il y a un moment on pleure presque de joie sans raison, juste parce qu'on est complètement saturé de drogue. Heureusement, les effets de la fatigue compensent les effets de la drogue et on ne pleure pas pendant huit heures sur son vélo. On est juste fatigué, mais c'est une pratique que j'aime beaucoup.

Je me balade beaucoup quand je suis loin de chez moi. La contemplation et la solitude laissent d'abord place à de la mélancolie, puis le corps et le souffle trouvent leur rythme ; j'entre alors dans un état quasi méditatif.

À côté de chez moi, il y a une sorte de parc où les vendeurs de crack bucoliques aiment se réunir. Chaque fois que j'y passe, je peux choisir – c'est presque philosophique – soit de me concentrer sur eux, soit sur les fleurs plantées par les jardiniers de la ville. Je reconnais maintenant tous les types de vendeurs de crack.

REGARDER DES GENS EN TRAIN DE FAIRE DE L'AQUAGYM

Choisi par :

Babx

Babx : Oui, en fait, donc là je dois l'avouer, j'ai eu pendant un mois l'idée que j'allais faire un peu de sport parce que j'étais ressorti d'un été un peu abominable après une tournée et donc j'allais me remettre en forme dans une salle tout ce qu'il y a de plus absurde, alors là c'est génial en plus et avec des machines et des trucs pour se remettre en forme, et il y avait cette piscine, ce bassin plus exactement, où, derrière une vitre, je voyais des gens régulièrement sautiller sans jamais s'arrêter sur une musique, tout ça dans l'eau. Et tout d'un coup je me suis arrêté et je me suis dit : « Au milieu de l'univers il se passe ça ! », c'est-à-dire au milieu de tous ces schismes permanents, des guerres, des planètes qu'on n'a pas encore découvertes, il y a un endroit dans tout cet infini où il y a des gens en train de faire dong dong dans de l'eau avec des bonnets de bain, totalement persuadés de ce qu'ils sont en train de faire et ça m'a fasciné ! Je me suis vraiment dit que l'humain était d'une poésie incroyable pour pouvoir se mettre comme ça dans de pareilles situations et surtout croire dur comme fer à ce qu'il est en train de faire.

Eva Bester : Parce qu'il y a un côté grotesque aussi ?

Babx : Grotesque, mais en même temps vraiment joli, il y a un truc comme ça tout à coup complètement absurde, c'est vraiment totalement absurde aux yeux de, je pense souvent à cette idée d'univers, cet infini dans lequel on est une petite chose comme ça, et de savoir que vraiment au milieu de tout ça, il y a ça. Quelque part si on faisait un grand zoom avant, on passerait par les vents solaires, les gaz, les planètes, les étoiles qui se déchirent entre elles et tout ça, et puis on arriverait jusqu'à ce bassin de piscine où les gens font dong dong avec des bonnets de bain et je trouve ça assez beau.

J'éprouve une grande tendresse pour les gens qui font de l'aquagym.

BALAYER

Choisi par :
Dany Laferrière

Dany Laferrière : J'ai même écrit dans un livre, *L'Énigme du retour*, que balayer est une activité subversive car elle permet de penser. En tout cas pour moi ça agit, si je veux penser presque jusqu'à la rêverie, je n'ai qu'à faire ce geste mécanique, ce geste qui revient, et précisément on n'a pas envie de penser quand on balaie, alors c'est une forme de pensée qui n'est pas déductive, ce n'est pas un exercice ni une énergie dépensée, c'est juste des choses qui m'arrivent, des petits délires dans la tête quand je balaie. Et chaque fois que je termine un roman, je prends un balai, peut-être pour chasser la poussière de l'énergie dépensée.

Eva Bester : Oui, vous dites d'ailleurs : « Un écrivain c'est celui qui balaie tout sur son passage. »

Dany Laferrière : Oui, c'est vrai, peut-être qu'il faut dire aussi que j'ai travaillé à Montréal, en arrivant, dans un édifice public où je passais le balai.

Eva Bester : Alors on a trouvé deux superstitions haïtiennes sur les balais, dites-nous si elles sont vraies : il ne faut pas balayer la nuit parce que ça porterait malheur, et si on se fait frapper avec un balai on va rester célibataire toute sa vie.

Dany Laferrière : Oh oui, c'est vrai que ces superstitions existent et si elles sont vraies elles-mêmes, j'ose l'espérer parce que je suis pour les superstitions.

L'association commune des sorcières aux balais viendrait d'une ancienne tradition consistant à s'administrer, par voie cutanée et à l'aide d'un balai, une préparation hallucinogène à base de belladone et d'autres plantes qui, une fois assimilée par le sang, donnerait l'impression de voler. C'est peut-être faux, mais qu'est-ce que la vérité ?

FAIRE LA CUISINE

Choisi par :

Atiq Rahimi, Henriette Walter, Adrien Bosc

ATIQ RAHIMI

Atiq Rahimi : J'adore ça, c'est vrai. Je crois que c'est l'art le plus complet.

Eva Bester : Vous avez appris tout seul ?

Atiq Rahimi : Ah oui, oui oui, j'ai appris tout seul, mais ensuite, quand je voyage souvent et pendant le tournage, que ce soit en Inde, en Italie ou ici, en France, quand je dois tourner des films documentaires et tout ça, donc j'allais dans des endroits, mais maintenant quand je vais dans un resto, quand j'adore, j'essaie de rencontrer le chef et de demander des recettes. Et puis cela m'est arrivé, en Provence, d'aller dans la cuisine et de travailler avec le chef, même en Italie, donc j'ai appris pas mal de choses et j'adore ça.

Eva Bester : Et je crois savoir, Atiq Rahimi, que vous avez une spécialité. Bon, disons-le tout de go, vous êtes le roi de l'omelette au lard.

Atiq Rahimi : J'adore ça juste pour cette phrase magnifique qui dit : « Dans une omelette au lard, la poule est concernée et le cochon est impliqué. » C'est tellement réaliste, c'est tellement beau, c'est tellement magnifique !

HENRIETTE WALTER

Henriette Walter : Je n'ai pas de recette, mais il faut dire que j'adore faire la cuisine, ça me repose, ça me détend, quand je fais de la cuisine on ne peut pas me parler parce que je suis en train de réfléchir.

Eva Bester : Ah oui, à quoi ?

Henriette Walter : À ça, à ce que je vais faire, c'est-à-dire que j'ouvre mes placards et je me dis « Qu'est-ce que je pourrais mélanger ? », etc. Quelquefois c'est réussi, quelquefois ça n'est pas réussi, et ce qu'il y a avec ma famille, c'est que, en général, quand je sers un plat, ils sont toujours à

trouver un petit défaut et mes amis disent : « Mais pourquoi vous trouvez un petit défaut, c'est très très bon ce qu'elle vient de faire. » Et ma fille m'a dit un jour : « Si on te trouve des petits défauts c'est parce qu'on voudrait que tu le refasses parce que toi quand tu as réussi, tu dis bon, ça va je sais le faire, je ne le fais plus. » C'est ça l'idée.

Eva Bester : C'est très joli. Vous qui êtes très sensible à la sensualité des mots et à l'esthétique comme dans les natures mortes, y a-t-il un légume que vous trouvez charmant ?

Henriette Walter : Oh, tous les légumes, mais surtout l'artichaut, pas à cause du cœur d'artichaut mais parce que, d'abord, c'est très bon, c'est très doux, et qu'on peut le déguster longtemps, surtout quand il n'est pas encore en cœur d'artichaut disons, quand il est en artichaut et qu'on peut faire durer le plaisir, car, évidemment, si on fait durer le plaisir, c'est bien.

ADRIEN BOSCO

Adrien Bosc : Cuisiner avec des amis c'est tout de même, je trouve, l'activité la plus réjouissante du monde.

Eva Bester : Mais quand on n'a pas d'amis, on peut quand même cuisiner seul, c'est déjà la moitié du plaisir, non ?

Adrien Bosc : Je n'ai pas expérimenté.

Eva Bester : Toujours des amis autour de vous, vous êtes encerclé d'amis !

Adrien Bosc : Enfin, sinon la famille y participe. Ce sont des moments où tout le monde discute, des peines parfois sont avouées et l'on échange pendant la préparation : trancher les citrons, couper le persil, planter le couteau dans le gigot pour introduire la gousse d'ail, faire sa marinade et toutes ces activités qui amènent à la confiance et aux bons moments qui sont de longs moments, parce qu'un vrai repas se doit de commencer à 14 heures pour le soir – un soir d'été, c'est mieux – et durer tout l'après-midi. Et puis, on boit en parlant, au vin de table. Et pour revenir à notre gigot d'agneau aux gousses d'ail confits et au *Singe en hiver*, cette réplique définitive de Belmondo : « Une paella sans coquillages, c'est comme un gigot d'agneau sans ail... quelque chose qui déplaît à Dieu. » C'est bien vrai.

Je ne peux pas vous aider sur ce coup-là, je déteste faire la cuisine (mais j'adore les gens qui adorent la faire).

ET AUSSI

- Descendre les pentes d'un volcan balinais à vélo (Albin de la Simone)
 - Le jardinage (Élie Semoun, Madona Bouglione)
 - La pétanque au jardin du Luxembourg (Christophe)
 - L'escalade, l'alpinisme (Sylvain Tesson)
 - Jouer au badminton (Najat Vallaud-Belkacem)
 - Le parachutisme (Alain Passard)
 - La danse (Céline Sciamma, Agnès Desarthe)
 - La prière (Madona Bouglione, Bambi)
 - Les travaux manuels, le bricolage (Jean-Louis Étienne)
 - La méditation Vipassana (Elina Löwensohn)
-



IDÉES CONSOLATOIRES

« La gaieté est la forme la plus aimable du courage. »

Anatole France

Il existe des idées consolatoires. La reine d'entre elles est que l'on va mourir. Si notre vie est un tissu de douleurs et de déceptions, savoir qu'à un moment, sans notre concours, quelque chose va se charger d'arrêter notre mécanisme est une réelle consolation. Ce qui tracasse ne durera pas. La conscience d'une fin inéluctable permet également de se concentrer sur le caractère plaisant de l'existence, voire de l'accroître.

Si beaucoup d'artistes font l'éloge des cadres définis et des contraintes, c'est parce qu'ils favorisent la licence créative. Il en est de même pour le cadre immuable de l'existence ; si nous étions coincés ici sans promesse de sortie, l'on ne se presserait plus vraiment pour quoi que ce soit et l'on pourrait rester immobiles, sur un pouf, pendant des centaines d'années. La mort est nécessaire à la beauté de l'agenda.

J'ai commencé par du solide, parlons de choses moins radicales. Il y a des maximes, des credo qui aident à vivre. Se les remémorer demande un effort conscient. Si je me répétais les phrases salutaires dans tous les moments où je rencontre des difficultés, il est évident que je pourrais aborder certains problèmes avec plus de détachement. Seulement voilà, comme pour les livres ou les films, il faut faire le geste d'aller saisir la maxime ou l'aphorisme consolateurs. La gymnastique mentale est plus difficile que l'exercice physique.

En ce qui concerne les idées qui suivent, ne pouvant être exhaustive et n'ayant pas de formation philosophique, j'ai tâché de ne prendre que ce qui pouvait servir le propos de cet ouvrage. Je peux tout à fait me tromper dans une interprétation et, encore une fois, le but n'est pas ici de faire le catalogue de biographies de penseurs qu'on peut trouver n'importe où, mais

de saisir comment certaines idées ont été interprétées et utilisées par des âmes humaines pour adoucir l'ignominie de leur condition.

NIETZSCHE

(1844-1900)

Choisi par :

**Jean-Michel Ribes, Roger-Pol Droit,
Frédéric Pajak, Stéphane Zagdanski, Danièle Cohn...**

Jean-Michel Ribes cite l'aphorisme : « L'art nous protège de la vérité qui tue. »

Roger-Pol Droit apprécie le « oui à la vie » du philosophe : Le monde ne peut exister sans rien de négatif. Vous ne pouvez même pas tout filtrer : dire “oui” à la vie, c'est bien sûr dire “oui” à la beauté, à l'amour, à la joie, au plaisir, aux jouissances, au calme, à la tendresse – mais c'est aussi, forcément, dire “oui” à la cruauté, à la violence, à la saloperie, à la crasse, à la misère, à l'ordure... Je crois que, plus simplement, dire oui, c'est dire oui à tout : aimer la vie, c'est l'aimer dans toutes ses formes, non pas en se résignant, non pas en disant qu'on aime ce qui est moche ni qu'on aime ce qui est douloureux, pénible, triste ou effroyable, mais en admettant qu'on ne peut pas véritablement éradiquer ce négatif. Il faut continuer de se battre contre la misère, contre la violence, contre la haine, contre les inégalités... Même si le rêve d'un monde où ça n'existerait plus est une dangereuse illusion.

Frédéric Pajak mentionne l'austérité de la vie de Nietzsche ¹ : La joie ne fait pas partie de sa vie, ce n'est pas quelqu'un de joyeux, c'est quelqu'un qui erre solitairement dans les hauteurs de Sils Maria, dans les Grisons en Suisse et puis à Turin pendant assez longtemps, ou à Nice, et qui erre seul sans femme, sans enfants, sans famille, qui va de chambre meublée en chambre meublée, puis qui essaie de sauver le monde par l'écriture. C'est évidemment tout sauf joyeux parce que sauver le monde n'est pas une entreprise joyeuse.

Jeu : Test de l'éternel retour nietzschéen !

(cf *Le Gai Savoir*, §341)

Un démon vous propose de vivre à nouveau et plusieurs fois votre vie exactement telle que vous l'avez vécue. Elle ne comportera rien de nouveau et

sera en tous points semblable à ce que vous avez déjà connu ; chaque douleur, chaque plaisir apparaîtra de la même manière. Que répondez-vous au démon ?

En ce qui me concerne, je décline sans hésiter.

Stéphane Zagdanski s'intéresse au rire de la pensée : Nietzsche écrit cette phrase intéressante : « Le rire est un malin plaisir qu'on prend avec une conscience pure », ce n'est pas le rire satanique, ce n'est pas le rire diabolique, ce n'est pas le rire de la méchanceté, c'est vraiment le rire de la pensée.

Nietzsche est sans doute un des plus grands, des plus puissants philosophes de toute l'histoire de la philosophie, mais c'est aussi à la fois le plus drôle et le plus agréable à lire, car c'est celui qui a un véritable style, c'est un très grand écrivain, y compris traduit en français. »

Danièle Cohn a choisi l'injonction au rire dans la quatrième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, intitulée « De l'homme supérieur » : « Apprenez donc à rire par-dessus vos têtes, élevez vos cœurs, haut, plus haut, et n'oubliez pas le bon rire, cette couronne du rieur, cette couronne de rose, à vous mes frères je jette cette couronne, j'ai canonisé le rire. Hommes supérieurs, apprenez donc à rire ! »

Dans le même chapitre, Nietzsche enjoint d'apprendre à rire de soi-même². C'est ce qu'il y a de plus difficile, c'est toujours plus facile de rire des autres, surtout que quand on rit des autres, on a ce qu'on appelle cette *Schadenfreude* (joie provoquée par l'observation du malheur d'autrui) : on est au fond content que les ennuis arrivent aux autres, comme ça on y échappe. Et puis c'est toujours bien d'être sur le bord de la rive et de voir le naufrage que subissent les autres. Donc, apprendre à rire de soi-même est difficile parce que ça exige cette distance dont on parlait tout à l'heure. Après, venant de la part d'un philosophe comme Nietzsche, c'est quelque chose que je trouve toujours très bouleversant, cette insistance sur le fait qu'il faut rire, mais bien évidemment ce n'est pas facile parce que c'est le « apprenez à » qui est important : il faut apprendre à rire, on ne rit pas comme ça. Et pour un philosophe qui insiste toujours sur le poids de vérité de la douleur et de la souffrance, quelqu'un qui a eu une existence terrible même si la dimension biographique est quelque chose qu'il ne mettait jamais en avant, c'est quand même assez beau de le voir reprendre dans une série de textes « apprenez à rire ».

Le seul exercice pratique que j'ai, mais ce sont les recettes de cuisine de la ménagère, c'est qu'au moment où je me trouve la plus malheureuse de toutes, je me dis que j'exagère un peu, puis, à force de réfléchir à ce « j'exagère un peu », auquel au début je ne crois pas car je pense que vraiment c'est très très grave, peu à peu je me dis que ce n'est pas si grave. Puis je me rappelle un vers de Pessoa, que je suis incapable de retrouver, et qui disait qu'au fond il fallait toujours relativiser un peu les malheurs parce qu'on a tendance à toujours penser que nos malheurs sont les plus grands, que ceux des autres sont quand même pipeau. Pessoa disait ça très bien : au fond, chacun berce dans ses bras un enfant mort ; on ne peut pas comparer les douleurs et dire que la sienne est plus grande que celle des autres, surtout que, dès qu'on pose une question, on se rend compte que tout le monde a en effet un enfant mort dans ses bras. Nietzsche est un bon médecin pour ça, il faut un peu de courage, ce courage n'étant pas de l'héroïsme, c'est une espèce de courage au quotidien où il faut tenir la douleur, il faut la faire se taire. Ça peut se trouver à coups de médicaments, et le rire est un bon médicament... Il faut aller chercher le rire effectivement.

Malgré l'inhospitalier enchaînement des lettres "TZSCH" dans son nom de famille, ce chic type de Nietzsche détient le record d'apparitions dans l'émission. Deux choses peuvent l'expliquer : le fait que le langage de la grande majorité de son œuvre soit accessible au néophyte (à l'opposé par exemple de penseurs qui demandent plus d'efforts, comme Heidegger) et le fait que Nietzsche ne prône pas, comme tant d'autres, de choses trop éloignées de la nature humaine, de l'ordre de l'idéal. S'il vous pousse à vous surpasser, il connaît toutes les parts d'ombre et ne préconise pas la pureté intégrale ou l'extrême sagesse. Il prend en considération toutes les fougues et fièvres de vos psychés et de l'existence. Notre homme connaît la souffrance, il aura d'ailleurs l'élégance de finir dément (ou au comble de la lucidité, selon le point de vue).

Il y a chez Nietzsche, qui fut pourtant malade toute sa vie, une vitalité, un foisonnement, qui galvanisent le lecteur. L'exultation impossible par le corps se fait par le bouillonnement de sa pensée.

Cacochyme dès sa jeunesse, il pressent une autre maladie, celle de la civilisation moderne : le nihilisme. Mais dans ce monde putride et dégénéré, l'on peut s'élever, l'on peut jouir des fleurs sur le fumier et en faire des poèmes.

Comme on l'a évoqué, Nietzsche est aussi celui qui exhorte à rire : « L'Homme souffre si profondément qu'il a dû inventer le rire. » Le chaos ne peut être évité ou nié, mais il peut être surpassé par la joie. La douleur peut et doit être transcendée. Comment ? Par l'antidote à l'inclination nihiliste de l'homme, celui qui demande le plus de labeur : l'acte créateur.

Disciple du drolatique et pessimiste Schopenhauer, Nietzsche prend acte de la cruauté de la condition humaine et l'accueille. L'existence est autant composée de ce qu'il qualifie

d'apollinien (ordonné, mesuré, stable, régulier) que de dionysiaque (mouvant, insaisissable, sensuel, bouillonnant, chaotique). Chacun de ces aspects est inévitable et nécessaire. Il ne faut pas y voir de quelconque résignation ; le philosophe prend la décision de ne pas lutter contre des moulins à vent et d'adhérer au réel. Évidemment, le réel, c'est assez dégueulasse ; il le sait bien mais refuse les illusions consolatrices. Il propose en revanche un programme pour le supporter : le rire, l'art et la connaissance, tous trois liés. Son surhomme est un guerrier du savoir et la joie s'obtient de haute lutte ; elle exige de la bravoure et passe nécessairement par l'action. Nietzsche invite à moins de gravité sans négliger la profondeur.

Aphorisme 330 du *Gai Savoir* (1882) : « Le penseur n'a pas besoin d'approbations et d'applaudissements, pourvu qu'il soit certain de ses propres applaudissements car de ceux-là il ne peut se passer. »

À LIRE OU À RELIRE

- *Le Gai Savoir*
- *Ecce homo*
- *Crépuscule des idoles*

Dans la même lignée, je recommande la lecture de l'un de ses héritiers, le philosophe Clément Rosset, choisi par Marc-Antoine Mathieu (*Le Réel, traité de l'idiotie*) et Thomas Lévy-Lasne (*La Force majeure*). Ses textes, émaillés d'amusants sarcasmes et de nombreuses références littéraires, sont d'une intelligence exaltante.

La Force majeure (1983), sur la philosophie de l'approbation du réel, démontre que la joie peut et doit coexister avec la conscience de la tragédie du réel. Le facétieux Rosset y formule une critique sans appel de l'espoir : « Tout ce qui ressemble à de l'espoir, à de l'attente, constitue en effet un vice, soit un défaut de force, une défaillance, une faiblesse. » S'accommoder de la réalité ne peut en effet impliquer d'espoir, ou de désir d'une quelconque amélioration de son sort : c'est l'endroit où vous vous trouvez aujourd'hui qui doit vous convenir.

Rosset engage à se réjouir inconditionnellement « de et à propos de l'existence, or, ajoutez-il, il n'est rien de moins réjouissant que l'existence, à considérer celle-ci en toute froideur et lucidité d'esprit ». On retrouve l'essence de la joie tragique nietzschéenne : « Être heureux malgré tout. »

L'ABSURDE

Choisi par :
Marc-Antoine Mathieu

Marc-Antoine Mathieu : L'idéal, ce serait d'arriver à prendre l'absurde et d'en faire un matériau, et là, peut-être peut-il devenir intéressant, voire magique.

C'est d'ailleurs ce qu'il fait dans sa série de bande dessinée *Julius Corentin Acquefacques, prisonnier des rêves*. Le héros (Acquefacques, Kafka à l'envers) est un fonctionnaire du ministère de l'Humour qui vit de mirobolantes aventures en composant avec le monde absurde auquel il se heurte.

L'absurde, initialement, c'est ce qui apparaît comme contraire à la raison, au sens commun. C'est ainsi également que l'on peut qualifier ce qui n'a pas de sens, ou encore ce qui semble impossible. Tous les écrits donnant cette vision de l'existence ont hérité de l'étiquette.

L'absurde qui m'égayé ne réside ni dans les écrits de Camus, ni dans le théâtre de Beckett – qui, en montrant la vaine tentative de saisir le réel, ne donne pas à voir le côté réjouissant de l'absurde mais son côté paralysant –, mais plutôt dans l'irréel ; l'absurde dans le sens loufoque, décalé, gratuit. Les notions d'impossibilité et d'inutilité sont bien présentes, mais sous une forme amusante, poétique ou surprenante.

Voici une liste non exhaustive des loustics immanquables du genre : Tex Avery, les Monty Python, Woody Allen, les Marx Brothers, Pierre Desproges, Alphonse Allais, Roland Dubillard, Cami³, Lewis Carroll et toute la tradition du nonsense anglais, Philippe Geluck, les jeux bêtes et méchants du professeur Choron, les poésies visuelles de Jean-Christophe Averty, Bobby Lapointe, Les Shadoks...

J'affectionne particulièrement les absurdes slaves et balkaniques, dont la drôlerie égale le désespoir : les Russes Nicolas Gogol et Daniil Harms, le Polonais Sławomir Mrożek me grisent, tout comme le Hongrois István Örkény, qui a écrit une histoire qui résume tout : « Un homme croise son ami :

— Salut, comment tu vas ?

— Très très bien et toi ?

— Ah bon ? Mais alors qu'est-ce que c'est que cette corde que tu traînes derrière toi ?

— Ah ça ? Mais non, ce n'est pas une corde, ce sont mes intestins. »

L'absurde drolatique est la parfaite application de la leçon nietzschéenne : certes, la vie est tragique mais au lieu de nous lamenter, on peut transcender la bassesse de notre condition par l'imagination au service de l'art et du rire. L'absurde est un moyen d'élévation.

À LIRE OU À RELIRE

- *Le Nez* (et autres nouvelles) de Nicolas Gogol
 - *Les Nouvelles d'une minute* d'István Örkény
 - *Les Diablogues* de Roland Dubillard
 - *Œuvres anthumes* d'Alphonse Allais
-

L'EXISTENCE DE KARL LAGERFELD

Choisie par :
Chloé Delaume

Chloé Delaume : C'est un concept en soi... Il crée du beau en contrôlant à peu près tous les codes, vous voyez ce qu'il fait chez Fendi : en trois coups de crayon ! Et puis, c'est le perso, enfin je veux dire le perso qu'on ne voit que dans *Lagerfeld Confidentiel*, le film : « Je déteste la bourgeoisie, je déteste les stars, j'adore l'odeur des chantiers. » Ce qu'il dit est toujours tellement drôle, c'est une sorte de Karl Kraus, en fait, mais de la mode. C'est comme un Sims (personnage de jeu vidéo), sauf qu'il créerait de la beauté et de la perfection en permanence.

Karl Lagerfeld, créature solitaire ne tolérant dans sa maison qu'un chat, une gouvernante, un chauffeur et un cuisinier, semble être un personnage de fiction. Tout, à son sujet, est romanesque, excessif. En préparant l'émission avec Chloé Delaume, j'ai appris qu'il avait jadis remporté le premier prix du concours de secrétariat international de la laine, organisé par la marque Woolmark, ex aequo avec Yves Saint Laurent. À quoi cela nous avance-t-il ? À rien, justement. L'existence de Karl Lagerfeld est une simple donnée rigolote de l'univers.

À VOIR

Lagerfeld Confidentiel de Rodolphe Marconi (2007).

LA PENSÉE MYSTIQUE PERSE

Choisie par :
Atiq Rahimi et Reza

Atiq Rahimi : La pensée mystique perse est une pensée dans laquelle il y a une sorte de symbiose de plusieurs pensées. Donc il y a la pensée platonique, la pensée juive, la pensée bouddhiste et la pensée zoroastrienne⁴. Elle permet de prendre une distance par rapport à tous nos problèmes ici-bas, et donne une sorte de sérénité, voire de détachement.

À défaut de pouvoir en faire un résumé ici, permettez-moi de m'attacher à l'une de ses grandes figures poétiques : le poète mystique Djalâl ad-Dîn Rûmî (1207-1273), fondateur au XIII^e siècle de l'un des principaux ordres de derviches tourneurs⁵, que Reza qualifie de « penseur, philosophe, enseignant savant et révolutionnaire social ». Le jeune derviche ne devint poète qu'après avoir été dévasté par la disparition de son guide, ami et âme sœur Shams de Tabriz, qui, malgré son âge avancé, l'initia à l'amour mystique. C'est sa rencontre avec Shams en 1244 que Rûmî considère comme sa véritable date de naissance. Fasciné, il abandonne tout pour suivre son aîné, qui s'éclipsera sans explication quatre ans plus tard. Si l'un des fils de Rûmî et des disciples jaloux sont soupçonnés d'assassinat, la légende raconte également que Shams est parti pour que Rûmî crée l'œuvre à laquelle il était destiné. Quelle que soit la vérité, la beauté de cette histoire réside dans le fait de mourir à soi pour renaître et s'élever, et j'assume totalement le ton New Age Illuminati de cette phrase. La transfiguration de l'être ne peut se faire qu'en renonçant à l'ego et aux attaches terrestres ; là, je suis bien évidemment en toge d'argent sur une colline, le regard tourné vers l'infini.

Rûmî souhaita que sa mort fût célébrée comme un jour de noces. Il pensait que son âme, libérée du corps, rejoindrait celle de son Bien-Aimé. La tradition Mevleli a gardé l'appellation de « jour des noces » pour parler des décès. S'il est difficile d'affirmer que Rûmî fut heureux, il remplit sa mission artistique et fit de ses meurtrissures de multiples récepteurs de la beauté du monde.

À LIRE OU À RELIRE

- *Mathnawî* de Djalâl ad-Dîn Rûmî
 - *La Conférence des oiseaux* de Farid al-Din Attar
-

LE SURRÉALISME

Choisi par :
Éric Naulleau

Éric Naulleau : Le surréalisme vise à réconcilier l'homme avec sa part cachée, c'est-à-dire à restituer le fonctionnement de l'esprit de l'homme, pas seulement sur le mode rationnel. Breton convoque immédiatement le merveilleux. Si je dois donner mes mots personnels – le surréalisme a une très grande importance dans ma vie –, je dirai que la découverte de *Nadja* ou de *L'Amour fou* m'a arraché la tête quand j'avais 20 ans, ça m'a vraiment changé, donc je me définis comme surréaliste. C'est une tentative de réenchèvement du monde, presque un système paranoïaque, d'ailleurs parce que, tout fait signe. Le surréalisme, c'est un monde de signes, c'est un monde de découvertes : vous allez derrière les apparences, vous allez dans l'envers du décor et chaque fois vous détectez, vous dénchez le merveilleux.

Je crois beaucoup au hasard objectif, beaucoup. Je crois que la beauté est convulsive comme l'a définie Breton. Si vous vivez dans le surréalisme, ça change complètement votre vie : c'est un monde, c'est une poésie qui peut affleurer partout, ça peut affleurer dans une promenade...

Je vais vous donner un exemple de hasard objectif : j'ai une habitude pour mon anniversaire, je me vote un jour de congé, c'est-à-dire où je ne fais rien, mais tout le monde le sait, ce n'est même pas la peine de me demander, et je pars au hasard dans Paris. La dernière fois, je pars de chez moi et je tombe square du Temple sur une dame que je n'ai jamais vue, qui m'appelle par mon prénom et me dit : « Éric, ça me fait vraiment plaisir de te voir. » Qui est cette femme ? C'est Nadja, c'est la Nadja de Breton... J'entame la conversation avec elle : « Oui, mais qu'est-ce que je... je ne vous remets pas complètement, qu'est-ce que vous faites là – tutoyons-nous donc –, qu'est-ce que tu fais là ? » Et elle me dit : « Je veille sur les poules qui sont au centre du square. » Il y a une famille de poules qui a élu domicile à cet endroit et elle s'est autoproclamée gardienne des poules. Ça, c'est le surréalisme : vous arrivez dans ce square qui n'a rien de particulier, il y a des gens qui jouent

au ping-pong sur des tables qui ne sont pas vraiment faites pour ça, d'ailleurs, et vous tombez sur Nadja, vous tombez en plein surréalisme. Pourquoi cette aventure m'est-elle arrivée, pourquoi cette péripétie ? Parce que j'étais dans la bonne disposition d'esprit : je suis ouvert au hasard objectif, le hasard objectif vient à moi.

Terme utilisé pour la première fois en 1917 par Apollinaire à la place de « surnaturalisme » pour exprimer la croyance en une réalité supérieure et cachée, le surréalisme fut défini par André Breton dans son premier Manifeste (1924) :

« – Automatismes psychiques par lesquels on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. »

Malgré le galvaudage du terme, les visées initiales du surréalisme sont assez excitantes. D'abord, il y a cette idée que « ce qui est n'est pas tout ce qui peut être », soit l'extension colossale du champ des possibles. Ensuite, le surréalisme se veut un moyen de libération totale de l'esprit. Il trouve en effet sa source dans la révolte contre les limites de la condition humaine et celles imposées par la société. Pour finir, en refusant les constructions logiques de l'esprit au prétexte qu'elles nuisent à la puissance créatrice, le surréalisme porte aux nues l'imagination et le merveilleux, qui ne sont pas des dons innés mais des objets de conquête. La poésie est le remède souverain et « porte en elle la compensation des misères que nous endurons ». À l'assomant « chemin raisonnable » s'oppose « la joie surréaliste pure » qui fait revivre à l'esprit « avec exaltation, la meilleure part de son enfance ». Le ludique en est la modalité principale. Le monde serait donc merveilleux, et pour le percevoir, il suffirait d'être éveillé et d'activer le prisme poétique de son regard. Louis Aragon, André Breton, Paul Éluard, Philippe Soupault, Pierre Reverdy, Salvador Dalí, Antonin Artaud, Man Ray, etc., furent quelques-uns des loustics membres du mouvement d'abord intitulé « mouvement flou », nom qui suffit à lui trouver du charme.

Vous pourrez, pour pimenter les soirées ennuyeuses avec ceux qui font semblant d'être vos amis, vous adonner à quelques pratiques surréalistes telles que collages, cadavres exquis, écriture automatique ou notation des rêves.

Chose amusante, tout au long de l'histoire du mouvement, André Breton a passé son temps à se brouiller avec les membres du groupe (Bataille, Leiris...) et à les renvoyer (Artaud, Soupault, Dalí...). Prônant les choses égayantes que je viens d'énumérer, il apparaît pourtant incroyablement sérieux et grave dans ses manifestes.

À LIRE OU À RELIRE

— *Manifeste du surréalisme* (1924) et *Second manifeste du surréalisme* (1930) d'André Breton

— *Les Champs magnétiques* (1920) d'André Breton et Philippe Soupault : premier texte écrit selon la méthode de l'écriture automatique

UNE DEVISE DE BOB DYLAN :
« PAS DE PEUR, PAS DE MÉCHANCÉTÉ, PAS DE
JALOUSIE »
(NÉ EN 1941)
Choisie par :
Bertrand Belin

Bertrand Belin : Souvent je la rappelle à des amis qui sont en proie à des tourments généraux. La première fois que j'ai lu ça, j'ai trouvé que c'était en effet très, très bien parce que les moments où j'étais le plus malheureux dans ma vie, c'est ces moments où j'étais méchant, où j'ai été jaloux, où j'ai eu peur.

Bon, soyons honnête, personne ne peut dire qu'il n'a jamais été hanté par l'un de ces trois venins, en particulier la peur et la jalousie. Sénèque, qui a un avis sur pas mal de choses, dit que toute méchanceté trouve sa source dans la faiblesse. Sa réflexion, « que de fois nous mourons de notre peur de mourir », peut également être appliquée à tout type de peur. Dans le même sens, Mark Twain a cette citation que j'affectionne : « J'ai connu des moments terribles dans ma vie dont certains se sont vraiment produits. »

Il arrive souvent que la peur d'une chose soit plus redoutable que la chose elle-même ; lorsque cette dernière se produit, elle en devient presque décevante. Je vous rassure tout de même, le pire peut arriver. Bertrand Belin cite à ce propos l'écrivain Pierre Autin-Grenier :

« J'imaginai le pire, et c'est encore pire. »

Je me souviens d'avoir un jour confié l'un de mes désespoirs à un ami spécialiste qui, au lieu de considérer le sentiment de tristesse, me demanda de quoi j'avais peur.

UNE RÉFLEXION DE VERNON HOWARD :
« NE CHERCHEZ PAS QUELQU'UN EN QUI CROIRE.
CROYEZ EN VOUS-MÊME.
LA SEULE AUTORITÉ AUTHENTIQUE EST VOTRE
PROPRE NATURE D'ORIGINE. »

(1918-1992)

Choisie par :
Arthur H

Arthur H : Je pense que toutes les informations, toute la connaissance on l'a, mais seulement on est tellement habitués à renoncer à ça, à écouter une vérité qui vient de l'extérieur qu'on est vraiment autohypnotisés, autopersuadés que nous, on ne sait pas, alors qu'on sait beaucoup plus de choses qu'on ne croit. Et notamment les femmes en général, c'est toujours quelque chose qui m'a... D'ailleurs, je suis très content que ce soit comme ça, les femmes ont en général une capacité intuitive très très développée et en général elles savent à peu près tout. Mais ce qui est bien c'est qu'elles ne savent pas qu'elles savent, heureusement pour nous !

Je sais que quand mon bien-être dépend d'autrui, du regard d'autrui, je vais mal, ça m'arrive, et quand ça ne dépend pas de ça je vais bien. C'est aussi clair que ça.

Figure spirituelle, penseur et écrivain, l'Américain Vernon Howard débuta sa carrière dans les années 1940 en tant qu'auteur de livres pour enfants. Ce précepte touche un point essentiel.

L'une des grandes souffrances de l'être humain vient de son besoin d'approbation et de reconnaissance. Il cherche frénétiquement l'assentiment des autres, et son estime de lui dépend exagérément du regard d'autrui. À partir du moment où ce que l'on fait ou ce vers quoi l'on tend dépend d'une validation extérieure, on s'expose aux habituels sentiments de découragement, d'échec et de honte. De la même manière que l'on peut être euphorisé par des marques d'intérêt, l'on peut être détruit par des critiques. Il est bon de modérer l'effet que l'un et l'autre ont sur nous. Arthur H précisait bien que cela ne consistait pas à être imperméable à l'extérieur, mais plutôt à « ne pas demander non plus la permission d'exister⁶ ».

Vernon Howard dit « votre propre nature d'origine » et non « vous-même », ce qui implique de surcroît de trouver cette nature. Si j'étais un maître spirituel, un dragon magique ou Lova Moor, je vous dirais de croire en vos rêves et d'exécuter chaque jour un petit pas qui vous en rapproche.

EMIL CIORAN
(1911-1995)

Choisi par :

Frédéric Beigbeder et pléthore d'apothicaires de l'âme...

Frédéric Beigbeder : Il y a des trouvailles dans les aphorismes de Cioran qui peuvent vous sauver la semaine, vous sauver la vie ! Il y a bien sûr la phrase célèbre : « Dans un monde sans mélancolie, les rossignols se mettraient à roter. » J'ai mis longtemps à comprendre ce que ça voulait dire. Si jamais les rossignols faisaient ce genre de bruits, évidemment peut-être qu'on souffrirait moins, mais ce serait moins joli. J'ai compris ça comme ça. Un jour, je ne sais plus dans quel livre, j'ai lu ça : Cioran croise Henri Michaux près de chez lui à la Sorbonne, enfin il habitait près de l'Odéon. Il dit à Henri Michaux : « L'homme va mourir », et Henri Michaux répond : « C'était quand même quelqu'un. » Dialogue authentique !

Influencé par Nietzsche, Cioran est après ce dernier le philosophe le plus cité dans l'émission. Interdit de séjour en Roumanie à partir de 1946, ce fils d'un père prêtre orthodoxe et d'une mère athée arrête d'écrire dans sa langue maternelle en 1949. Son désir de maîtrise des subtilités du français en fera un grand styliste. Son âme nécrosée de sensibilité et de fureur fait de lui un être singulier, qui déclinera presque tous les prix littéraires et continuera de fréquenter la cafétéria universitaire jusqu'à ses quarante ans. Malgré les récurrentes allusions au suicide dans son œuvre, Cioran meurt à quatre-vingt-quatre ans des suites d'Alzheimer.

Son pessimisme formel, sa drôlerie désespérée et son français ciselé en font également l'un de mes compagnons de choix. Ses titres résumant l'existence : De l'inconvénient d'être né, Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, Sur les cimes du désespoir, Bréviaire des vaincus...

Quant à ses aphorismes, ils sont d'une noirceur délectable :

- « Avoir commis tous les crimes, hormis celui d'être père. »
- « Espérer, c'est démentir l'avenir. »
- « Objection contre la science : ce monde ne mérite pas d'être connu. »
- « Si l'on pouvait se voir avec les yeux des autres, on disparaîtrait sur-le-champ. »
- « J'ai connu toutes les formes de déchéance, y compris le succès. »

Le meilleur pour la fin :

- « Ce n'est pas la peine de se tuer, puisqu'on se tue toujours trop tard. »

Nihiliste et misanthrope par lucidité, il fait aussi partie de ces gens qui envisagent une consolation, s'il y en a une, dans les arts.

Malgré sa réputation de pauvre ascète solitaire, Cioran était très rigolo à fréquenter.

Jean d'Ormesson a rapporté l'anecdote suivante : À un dîner où ils se trouvent tous les deux, d'Ormesson taquine le penseur roumain : « Vous qui avez tant décrié la réussite, vous connaissez maintenant le succès, vous voilà connu, célébré ! » Cioran sourit et réplique : « Oui, vous avez raison... mais heureusement, j'ai un ulcère ! »

À LIRE OU À RELIRE

— *Exercices d'admiration* et tous les titres précédemment cités.

« TOUT FINIT PAR S'ARRANGER, MÊME MAL »
ALFRED CAPUS (1858-1922)

Choisie par :
Étienne Klein

Étienne Klein : Je pense qu'on peut le dire dans beaucoup de situations et, à long terme, cela se révèle toujours vrai.

Eva Bester : Oui, mais si « tout finit par s'arranger, même mal », c'est bien que ça ne s'arrange pas.

Étienne Klein : Si, mais parfois, c'est très long à venir.

Eva Bester : Oui, mais ça ne s'arrange pas donc !

Étienne Klein : Je me référais à Keynes qui disait : « À long terme, nous serons tous morts. » Il vaut toujours mieux être vivant et avoir des problèmes qu'être mort et ne plus en avoir, non ?

Si l'on garde à l'esprit que de toute façon tout cela va s'arrêter, en effet, il n'y a plus de problème. Le problème est en attendant. En attendant, il faut meubler et de préférence avec goût. Les vanités, les Memento mori, le fait de penser à la finitude, même à petite échelle (la fin d'une relation par exemple, ou une perte quelconque), devrait permettre de se concentrer sur la qualité des affaires en cours. « Tout finit par s'arranger, même mal », attribuée au dramaturge, romancier, journaliste et ancien dessinateur industriel Alfred Capus, est une citation parfaitement juste. Quoi que vous fassiez ou pensiez, dans quelque situation que ce soit, il y aura un après.

C'est à la fois épouvantable, puisque la configuration désirée n'aura sans doute jamais lieu, et rassurant : si nous sommes là pour le constater, c'est que nous ne sommes pas morts.

ET AUSSI

- Schopenhauer (Léa Drucker et Babx)
 - Le mouvement punk (Léa Drucker)
 - La pataphysique façon Ubu (Antonin Peretjatko) Relativiser (Pierre Deladonchamps)
 - La psychanalyse (Marie Darrieussecq, Félix Moati, Agnès Jaoui, Marie-Rose Guarniéri)
 - « Il faut parler de tout. Toute forme de secret est bonne à dévoiler. Une des sources de la mélancolie, c'est le secret. Dans l'inconscient, il y a des choses cachées et voilées, ce sont nos propres secrets » (Gérard Garouste)
 - « Le Tao : une idée positive en chaque chose » (Malek Chebel)
 - « Le bonheur est de continuer à désirer ce qu'on possède », saint Augustin (Robin Renucci)
 - « Toute relation interhumaine repose sur un malentendu », Jacques Lacan (Martin Hirsch).
-



À MANGER, À BOIRE

« De toutes les passions, la seule vraiment respectable me paraît être la gourmandise. »

Guy de Maupassant

Échange avec Alain Passard

Eva Bester : Hors antenne, je m'étonnais que vous ne soyez pas si mélancolique que ça, et vous me disiez que la nourriture y était pour presque tout.

Alain Passard : C'est important, cette nourriture, c'est notre carburant. On parlait tout à l'heure de diversité dans les saisons, oui, c'est la santé, c'est l'organisme, et je pense que quelqu'un qui s'alimente bien, qui respecte vraiment les saisons, se sent beaucoup mieux et, automatiquement, ça peut éviter la mélancolie.

Au risque de paraître frivole, c'est en rédigeant ce chapitre que j'ai éprouvé le plus de réjouissance.

Je suis une grande gourmande et regrette qu'il n'y ait pas de féminin pour le mot « gourmet », à part celui qui désigne un bijou suspect. Un mets savoureux me fait éprouver une joie pure, sensuelle, totale. Il est 16 heures au moment où je rédige cette introduction et je salive en mettant en forme ce « libertinage de bonne chère », comme diraient les Goncourt. Comme vous allez le constater, tout n'est pas raffiné, mais c'est parfois justement le caractère régressif de certaines nourritures qui conforte le palais.

QUELQUES NOURRITURES TERRESTRES :
GASPACHO, JUS DE MANGUE FRAIS, FRUITS CUEILLIS
SUR L'ARBRE,
BAGUETTE QUI SORT DU FOUR, CERISES ANGLAISES,
CERISES AMARENA,
FRAISES DES BOIS, BEIGNETS D'ACACIA OU DE
FLEURS DE COURGETTE...

Choisies par :
Barbara Cassin

Barbara Cassin à propos des beignets de fleurs d'acacia :

« C'est délicieux. C'est comme les beignets de fleurs de courgette, en mieux. (*Silence.*) J'avais un acacia un jour dans une maison que j'habitais, juste devant la porte, on prenait les fleurs et on les trempait dans une pâte extrêmement légère, mais vraiment, encore plus légère que pour les fleurs de courgette, et on faisait des beignets avec ça. C'est divin parce que ça n'a pas de goût !... Ça a un goût de rien, comme dirait Raymond Devos, c'est moins que rien, moins que rien c'est fabuleux. »

Cette liste, par la délicatesse des mots assemblés, fait déjà office de remède. La radieuse et érudite Barbara Cassin, lorsqu'elle évoqua ces succulentes légèretés, me fit penser à une déesse grecque savourant de l'ambrosie. En ce qui me concerne, les plats qui me réconfortent sont plutôt les raclettes et les couscous ; à défaut de mont Olympe, vous me trouverez au congrès annuel des professionnels de la brochette.

LE JUS DE GINGEMBRE

Choisi par :

Albin de la Simone

Albin de la Simone : J'ai tourné il y a longtemps avec Angélique Kidjo, une chanteuse béninoise, et on a fait une dizaine de pays d'Afrique en un mois... Je suis revenu avec cet amour du jus de gingembre qui fout une claque, comme à peu près un bol de calva mais qui n'est pas alcoolisé. Tout à l'heure, je vous parlais de se jeter à l'eau d'un coup, du choc que ça fait, puis éventuellement on en meurt, le jus de gingembre me fait ça aussi, c'est waouh !

Le véritable jus de gingembre est d'origine africaine ; on le trouve au Sénégal, en Guinée, en Côte d'Ivoire, ou encore au Mali. Plusieurs vertus lui sont attribuées : il serait efficace contre les refroidissements, la nausée, les rhumes et la chute des cheveux. Je décline évidemment toute responsabilité quant à la véracité de ces informations et profite de ce manque d'implication pour ajouter à son palmarès sa réputation aphrodisiaque ; Madame du Barry, la favorite de Louis XV, en faisait ingérer à chacun de ses amants. D'origine jamaïcaine et en vogue au Royaume-Uni, la Ginger Beer, soda piquant à base de gingembre et sans alcool malgré son appellation, fait aussi partie des grisantes boissons de débauche homologuées par la renommée UCBA (Union des chercheurs de baumes de l'âme).

LES SPAGHETTIS

Choisis par :

**Babx (aux oursins) Richard Peduzzi (alle vongole)
Céline Sciamma (aglio/peperoncini)**

Céline Sciamma : Il s'agit de mettre de l'ail et du piment. C'est un plat que j'adore parce que pour moi il est complet, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose de visuel, la pâte est blanche, il y a l'ail qui est blanc aussi, et puis il y a ce piment croquant, alanguie et ensuite un rituel de dégustation parce que c'est très fort, le piment, il faut l'embrasser, enfin il faut le croquer sur les lèvres, il y a quelque chose comme ça d'assez sensuel dans la dégustation. Puis c'est un plat qui a des effets secondaires, parce qu'on parle toujours du goût dans la cuisine, mais ce qui est très beau, c'est qu'on vit quelque chose, il se passe quelque chose de chimique ensuite avec l'anti-coagulant qu'est l'ail, l'excitant qu'est le piment, on vit pendant deux heures une espèce de traversée, et c'est comme l'ivresse pour le vin, il y a une ivresse de la pâte, en tout cas pour cette pâte, il y a une ivresse de cette pâte, quelque chose comme ça, de la sorcellerie, de l'alchimie dans la cuisine, au-delà du moment du goût. Quand on mange ce plat-là, on vit quelque chose.

Par leurs évocations récurrentes dans l'émission, les spaghettis arrivent en tête des remèdes gustatifs.

Babx qualifie son premier souvenir de spaghettis aux oursins en Sicile de « miracle absolu tombé sur terre », Richard Peduzzi, lui, savoure ceux auxquels Marguerite Duras fait allusion dans son roman *Les Petits Chevaux de Tarquinia* : avec des palourdes ; une version que je glorifie également. Éric Dupont-Moretti loue ceux de sa mère, « supérieurs à tous les autres ». Je confesse n'avoir jamais été autant excitée par des spaghettis que pendant la sensuelle recette de Céline Sciamma.

DES JOUES DE LOTTE
REVENUES À LA POÊLE À L'HUILE DE NOIX,
ACCOMPAGNÉES D'ESCALOPES DE FOIE GRAS ET DE
CHAMPIGNONS POÊLÉS
(À SERVIR AVEC UN CLOS LANDRY BIEN FRAIS)

Choisies par :
Michel Albertini

Michel Albertini : Les joues de lotte juste revenues à la poêle, avec un peu d'huile de noix, pas d'huile d'olive, qui donne trop de goût, de l'huile de noix. Puis je prends des escalopes de foie gras cru ou mi-cuit que je fais revenir aussi à la poêle, et dans une autre casserole à côté je prépare mes champignons. Au dernier moment, je prends ma joue de lotte, je mets ma tranche de foie gras cuite, à peine cuite, dessus, et j'entoure tout cela de champignons.

LE WHISKY SOUR

Choisi par :
Christophe

La recette du Whisky Sour de Christophe, sur une musique « jazzy/grand hôtel/barman fou », reste un moment d'anthologie :

Christophe : Alors, ma recette, elle est au Jack Daniel's avec des citrons pressés et du sucre de canne, Saint James de préférence. Voilà, donc c'est 50-50 entre le whisky et le jus de citron jaune, et disons pour trois personnes, trois cuillères à soupe de sucre de canne. Quand le shaker est rempli à moitié de glaçons, il vous suffit d'ajouter les éléments choisis et vous pouvez ajouter à la fin, si vous voulez, une petite cuillère à moka de Cointreau. Et surtout après vous shakez bien. J'aurais dû apporter mon shaker pour faire le bruit. Après, naturellement, vous le servez dans un verre à cocktail en forme de cône, et avant tout, vous glissez une cerise confite au fond du cône, ce qui donne un beau reflet très rouge qui fait envie, ensuite, vous versez dans le verre le liquide jaunâtre, légèrement orangé, et vous prenez votre téléphone et vous en faites une photo. Vous voyez à la couleur s'il est réussi ou pas. Il est réussi quand il y a juste à la surface une couche un peu blanchâtre, comme dans les mares, vous savez, où il y a des grenouilles.

Scoop du XVIII^e siècle : lors de son invention en 1766, le Whisky Sour était servi chaud.

LES PETITS PAINS RASSURANTS

Choisis par :

**Karol Beffa, les crêpes Pia Petersen,
la baguette arrangée par ses soins Chloé Delaume,
les nans au fromage Michel Schneider,
les pancakes Éric Naulleau, le pain perdu**

Karol Beffa voit le monde à travers le prisme des crêpes : Si elle est cramée d'un côté, vous pouvez être sûr que si vous la prenez à temps, l'autre côté sera bon, et même d'une belle consistance. Vous avez une face de lune d'un côté, et puis quelque chose comme un soleil de l'autre. Et puis le fait de pouvoir faire des crêpes et de s'amuser par ce geste qui a un élan très bénéfique quand vous les retournez – et pour lequel il n'y a pas besoin d'être un grand gymnaste... Voilà, c'est, je trouve, la métaphore même de la vie, de l'optimisme et de la joie de vivre. Et puis le cidre, c'est ce qui permet d'être légèrement ivre sans être totalement saoul, donc c'est parfait.

Une recette de Pia Petersen :

Une tranche de baguette légèrement grillée sur laquelle on frotte de l'ail pour étaler du fromage de chèvre. Ensuite la placer dans le four puis, une fois chaud, sel, poivre, quelques tranches de tomates, de l'huile d'olive, de l'oignon frais coupé en rondelles et des feuilles de basilic parsemées dessus. C'est un délice.

Primal, pur, biblique, chaud, maternel et constitué de matières nobles, le pain apparaît comme la nourriture rassurante par excellence ; ses dérivés sucrés, encore un peu plus.

Chloé Delaume : Oui, les nans au fromage, c'est vrai que pour moi ça marche mais, en même temps, c'est quand même un appel à la frustration : dans les nans au fromage il n'y a finalement jamais assez de fromage. Et quel que soit l'indien où on va, on se dit toujours : « Mais ils sont dégueulasses, leurs nans au fromage » – au bout du compte, je crois que je n'en ai jamais mangé de bons, mes amis non plus quand j'ai posé la question. Donc, oui, c'est un coup finalement à foutre le cafard.

Eva Bester : C'est vraiment des enfoirés ces nans au fromage.

Même si je pense que leurs façonneurs mettent de La vache qui rit dedans et qu'ils n'ont rien de pittoresque, les nans au fromage font ma joie et consolent mon ventre. Michel Schneider avait fait l'éloge des pancakes matinaux des diner's new-yorkais. Éric Naulleau évoquait également ses petits déjeuners américains : pain perdu (French toast aux États-Unis) recouvert de sirop d'érable et « café américain dégueulasse » formant « une des combinaisons les plus parfaites qu'on puisse imaginer ». Comme les condiments, le pain perdu donne l'impression d'avoir un foyer.

LE GOULIBEUR BROYÉ DU POITOU

Choisi par :
Yannick Jaulin

Yannick Jaulin : Le syndrome pervers, c'est le syndrome du « totama », le « totama », « tout à moi ». Et donc, ça veut dire que s'il y en a un qui en prend trop, forcément il va être fustigé, dans les noirceurs de ses propres ardeurs mangeuses. Et vous accompagnez ça d'un verre de syrah en vin naturel.

Le généreux Yannick Jaulin surprit toute l'équipe en venant avec ce gâteau poétique et « autogéré » : un sablé de la taille d'une grande galette des rois qu'il fallait briser à coups de poing pour que chacun prenne « ce qu'il estime être son besoin ». J'étais sûre, connaissant mon prochain, que chacun tenterait d'en avoir plus, mais la grâce du partage se répandit et nous prîmes tous soin de nous emparer d'une part raisonnable (et réellement suffisante).

Je suis reconnaissante de ce joli moment dans un petit studio de la Maison de la radio un soir de canicule, le premier été où je m'essayais à faire des câlins d'âme aux auditeurs.

GLACE IRANIENNE À LA ROSE ET AU SAFRAN

Choisie par :

Reza

Reza : Il y a un parfum de tout ce qui est de la poésie persane dans cette glace.

La glace à la rose et au safran m'évoque d'ondulantes musiciennes orientales dont les bracelets tintent lorsqu'elles vous caressent les cheveux.

UN BON VELOUTÉ

Choisi par :
Alain Passard

Alain Passard : En ce moment¹, un velouté de panais et raifort au roquefort, servi avec un verre de viognier. Vous chauffez un litre de lait, vous épluchez un panais que vous coupez en morceaux et jetez dans le lait bouillant. Vous ajoutez un petit copeau de beurre salé pour donner un petit peu d'onctuosité, un trait d'huile d'olive, vous laissez cuire ce panais, ça cuit très vite, si vous coupez le panais en petits morceaux, en vingt minutes. On prend le mixeur ensuite, vous mixez ça, vous ajoutez un copeau de roquefort et une brisure de raifort frais, c'est un régal. On a ce côté moutardé du raifort qui vient un petit peu assaisonner le velouté et puis le côté du roquefort qu'il faut garder mystérieux surtout, il ne faut pas en mettre trop. Il faut que vous puissiez le deviner et pas le sentir. C'est bon, vous servez ça avec du pain grillé dans une assiette chaude, brûlante. C'est parfait en ce moment, c'est l'idéal.

LES CHOSES SIMPLES, RÉGRESSIVES ET PLUS RÉCONFORTANTES QU'UNE MÈRE

Choisies par :

**Bertrand Blier, Boris Cyrulnik, Jean-Michel Ribes, Thomas
Lévy-Lasne**

Par manque de temps et par paresse, je me nourris plutôt mal. Heureusement, certaines choses simples et rustiques enchantent l'être.

BERTRAND BLIER, LE SAUCISSON

Eva Bester : Vous en mangez souvent ?

Bertrand Blier : Ah oui, bien sûr ! Surtout la nuit.

Eva Bester : La nuit ?

Bertrand Blier : Oui.

Eva Bester : Avec quoi ?

Bertrand Blier : De la bière.

Eva Bester : Bière-saucisson ?

Bertrand Blier : Oui. Vous savez, quand on lit un livre passionnant, on dîne à 8 heures, disons, à peu près, ou à 9 heures, peu importe, on lit un livre passionnant et à une heure du matin on a faim, donc à ce moment-là, le saucisson prend sa signification. Ça c'est un moment agréable, et on écoute la radio à cette heure-là.

Eva Bester : Question la plus profonde de l'émission : le saucisson parfait, où et avec qui ?

Bertrand Blier : Bah, comme ça la nuit, faut être tout seul, c'est bien avec un enfant qui n'a pas le droit de se lever. J'ai des souvenirs comme ça quand j'étais petit, quand j'étais gamin, vraiment jeune, onze ans, douze ans, mon père rentrait du théâtre, en général vers minuit, minuit et demi, et il venait voir, vérifiait que je dormais bien et je faisais semblant de dormir. Alors il ouvrait la porte de ma chambre, il me disait, « Tu dors ? », et je lui

répondais, « Oui », et là il me disait « Un bout de saucisson dans la cuisine ? », alors il partait dans la cuisine, je me mettais en peignoir et là on se tapait des saucissons, mon père et moi, dans la cuisine. Je ne buvais pas de bière à l'époque mais lui du vin. Et c'est des grands souvenirs, ça, de faire des choses qu'on n'a pas le droit de faire, en compagnie du père.

J'ai des souvenirs similaires avec mon père qui rentrait tard de ses parties de poker ; j'allais le saluer, il demandait : « Ça va mon p'tit gars ? » et on partageait joyeusement un paquet de Pim's à l'orange. L'évocation du saucisson par Bertrand Blier fut le moment le plus émouvant de l'entretien.

BORIS CYRULNIK, LE MALOSSOL, LE CORNICHON À LA RUSSE :

Mangez un cornichon russe et vous retrouverez tous les bonheurs de votre enfance. C'est-à-dire que le goût du cornichon rappelle le souvenir de moments heureux en famille, rappelle des bêtises qu'on disait à table, le cornichon russe est un grand moment poétique.

Les meilleurs souvenirs d'enfance sont ceux où je mange des cornichons slaves. Lorsque j'en mange un aujourd'hui, je suis simplement renvoyée à un moment où j'en mangeais un plus jeune.

JEAN-MICHEL RIBES, LE TARAMA

Jean-Michel Ribes avait indiqué le tarama, mais on n'a pas eu le temps d'en parler. Pendant des années, le tarama était la seule chose que l'on pouvait trouver dans mon frigo. Cet ami fidèle se savoure sur de la baguette ou du pain de campagne tranché, et les jours de liesse sur des blinis. Si vous l'achetez en supermarché, à peu près tout ce qui se trouve dedans nuira à votre santé.

THOMAS LÉVY-LASNE, LE COCA-COLA

Créé par le pharmacien John Pemberton pour se guérir de l'addiction à la morphine qu'il avait développée à son retour de la guerre de Sécession, et inspiré par la boisson d'un

chimiste corse – mélange de vin de bordeaux et de feuilles de coca –, le Coca-Cola est un délicieux poison dont je ne me lasse pas. Mon père et moi l'avons toujours idolâtré et avons même inventé une chanson en son honneur² :

Toc toc toc, qui est là ?
C'est Monsieur Coca-Cola !
Il n'est jamais ridicule, il arrive avec ses bulles.
C'est notre meilleur cadeau, Monsieur Coca est coco !

Comme pour la période bleue de Picasso, nous avons eu, dans le champ du Coca, la période rouge (hard) puis l'argentée (light). Mon père a loupé la noire (zéro) et la verte (life), mais je suis contente qu'il n'ait pas assisté à la décadence de l'art contemporain.

ET AUSSI

- Une salade d'oranges, selon la recette d'un restaurant de Rome : agrémentées de sel, d'olives, de piment, le tout arrosé d'huile d'olive (Jérôme Deschamps)
 - Les glands, pâtisseries également connues sous le nom de Salambo (Aurélien Bellanger)
 - Une salade d'aiguillettes (orphies) avec des pommes de terre tièdes, échalotes, vinaigrette moutarde (Bertrand Belin)
 - Le miel, la bière, les noix, le beurre... « Tous ces mets qui donnent l'impression de goûter le soleil » (Sylvain Tesson)
 - Le cocktail Virgin Mojito (Tania de Montaigne)
 - Les œufs brouillés aux truffes (Jean-Claude Carrière)
-



CE QUI FAIT RIRE

« Il faut rire de tout. C'est extrêmement important. C'est la seule humaine façon de friser la lucidité sans tomber dedans. »

Pierre Desproges

Le rire ne se prête pas de bonne grâce au commentaire. Voici une sélection des pistolets parmi les plus rigolos.

RAYMOND DEVOS
(1922-2006)

Choisi par :
Barbara Cassin

« Le rire est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter »

Raymond Devos

Barbara Cassin : J'ai fait un colloque il y a très très longtemps, à Cerisy, sur la sophistique et j'avais invité Raymond Devos. Il n'est pas venu et c'est une de mes grandes tristesses. Je trouve que c'est l'un des plus grands sophistes.

Eva Bester : C'est vrai, avec sa logique complètement absurde...

Barbara Cassin : Absurde, mais d'une telle logique, et en prise sur le langage, c'est ça qui est magnifique...

À l'époque, je travaillais sur le *Traité du non-être* de Gorgias, qui dit : « Rien n'est. Si c'est, c'est inconnaissable. Si c'est et si c'est connaissable, c'est incommunicable à autrui. »

Eva Bester : Vous voulez dire que le *Traité* de Gorgias aurait pu être écrit par Raymond Devos ?

Barbara Cassin : Ah oui, complètement !

Mime, poète, bateleur verbal, Raymond Devos est revenu si souvent dans l'émission que nous avons dû demander aux invités, dès la première saison, de porter leur choix sur d'autres personnages. Mon sketch préféré est celui dans lequel un homme se lamente de perdre la tête, et répond, à quelqu'un qui lui demande pourquoi il en a besoin : « Pour me pendre ! »

LES MONTY PYTHON

Choisis par :

Jacques Bonnaffé, Jean-Michel Ribes, Juliette...

Jacques Bonnaffé a choisi John Cleese et « L'histoire de l'homme invisible ».

Jean-Michel Ribes a choisi « Le ministère des démarches ridicules », dans lequel un homme sollicite une subvention du gouvernement pour le développement de sa démarche ridicule (subvention refusée par le ministre jugeant qu'elle ne l'est pas assez).

Juliette à propos d'un extrait de *Sacré Graal* : C'est des chevaliers qui disent « ni », ils disent « ni », c'est tout, et puis voilà.

Il y a aussi ceux qui ne supportent pas qu'on dise « ça », je crois que ce ne sont pas les mêmes, il y a d'autres chevaliers aussi à un moment. Et puis, comme tout le monde dit « ça » dans une conversation, le mot « ça », alors en anglais je crois que c'est mieux, c'est « *this* » ou « *it* », et ils ne supportent pas, ça les rend fous, et donc après ils changent et le mot qu'ils ne supportent plus c'est « équi », « équitapang », c'est beaucoup plus... beaucoup plus rare, on va dire. Pour moi, c'est le top de l'humour absurde en fait, vraiment, ça n'arrête jamais. Pour moi, c'est un film culte, parce que je suis tombée dessus par hasard quand j'étais assez jeune, après j'ai vu tout ce qu'ils ont fait, y compris leur série télévisée, et depuis je suis restée fan de cet humour anglais particulier.

De toute façon, il n'y a pas d'histoire, c'est n'importe quoi, un pur n'importe quoi !

Je lui avais ensuite demandé de lire avec moi un dialogue extrait du très amusant *Le Grand Livre des Monty Python* (1999, Le Cherche Midi) intitulé « Le sens de la contradiction ». Il s'agissait de l'interview en direct d'un certain Norman Plevaulter par un journaliste dans un débat télévisé.

Eva Bester : Bonsoir. Ce soir, j'ai invité sur notre plateau M. Norman Saint-John Plevaulter, qui, depuis quelques années, contredit les gens...

Monsieur Plevault, pourquoi contredisez-vous les gens ?

Juliette : Je ne contredis pas les gens.

Eva Bester : Vous m'aviez dit que vous le faisiez.

Juliette : Je n'ai jamais dit une chose pareille.

Eva Bester : Oh, je vois. Bon, je recommence.

Juliette : Non, vous ne recommencerez pas.

Eva Bester : Chut. Monsieur Plevault, si je comprends bien, vous ne contredisez pas les gens.

Juliette : Si, c'est ce que je fais.

Eva Bester : Et quand n'avez-vous pas commencé à contredire les gens ?

Juliette : Eh bien, j'ai commencé en 1952.

Eva Bester : 1952 ?

Juliette : 1947.

Eva Bester : Il y a donc vingt-trois ans de cela.

Juliette : Non.

J'ai une affection particulière pour *Le Sens de la vie* (1983) de Terry Jones à cause de la scène où la femme d'un donneur d'organes ouvre sa porte à deux types qui viennent prélever ceux de son mari. Problème : son mari est en pleine forme et tient, de son vivant, à garder ses organes ; mais les types ne peuvent pas attendre, ils ont besoin de son foie maintenant, et tandis qu'ils lui prennent de force, un homme très chic en haut-de-forme sort du frigo et emmène la femme, émerveillée, dans l'espace, en lui expliquant la noblesse de la cause et le sens de la vie en chanson.

Pour le plaisir, voici un autre extrait de sketch du *Grand Livre des Monty Python*, « Les frères Piranha ».

(Lors du procès des terribles gangsters Doug et Dinsdale Piranha, les membres des gangs rivaux témoignent.)

Le truand Vince Snetterton Lewis : « Un jour que j'étais tranquille à la maison, en train de racketter mes gosses, j'ai regardé par un trou du mur et j'ai vu un char qui se ramenait. Il en est sorti un des gars de Dinsdale qui est venu en souriant, très gentil, et qui m'a dit que Dinsdale voulait me parler, alors il m'a enchaîné à l'arrière du char et il m'a emmené en balade jusque chez Dinsdale, qui était là en train de discuter avec Doug, Charles Paysley, l'écraseur de bébés, deux ou trois producteurs de films et un type qu'ils appelaient "Kierkegaard" et qui passait son temps assis à croquer des têtes de chien. Dinsdale m'a dit : "On m'a dit que tu as été un vilain garçon, Clément", et il m'a explosé les narines, m'a scié une jambe, alors je lui ai dit que je ne m'appelais pas Clément, là il a perdu son calme et avec un clou il a fixé ma tête au sol. »

LES DESSINS ANIMÉS DE TEX AVERY (1908-1980)

Choisis par :

Léa Drucker et Karol Beffa

Léa Drucker : Tex Avery est une référence pour moi de ce qui me fait le plus rire. C'est une sorte d'humour un peu hystérique, et puis surtout le fait d'humaniser les animaux est un truc qui me plaît beaucoup, j'aime beaucoup les animaux, c'est vrai, mais dès qu'ils sont humanisés et qu'ils sont bien caractérisés, c'est ce qui me fait le plus rigoler.

Karol Beffa avait choisi la scène où le magicien lance une cymbale au baryton Poochini et le transforme en Chinois dans *Magical Maestro* (1953) de Tex Avery : J'ai dû le voir quand j'avais dix ou onze ans. Je ne suis pas certain de l'avoir revu depuis mais il m'a tellement marqué, comme la plupart des dessins animés de Tex Avery, qu'il fallait que je le mentionne.

(Le dessin animé met en scène un bouledogue chanteur d'opéra qui refuse d'engager un magicien) :

Mal lui en a pris parce que le prestidigitateur décide de se venger, il a bien raison et donc au fur et à mesure de son numéro, le baryton est transformé.

(Le magicien se venge en se faisant passer pour le chef d'orchestre et lance des sorts au baryton avec sa baguette, le transformant tout à tour en Carmen Miranda¹, en chanteur de gospel ou en chef indien) :

Quand il lui envoie une cymbale, notre baryton se transforme en Chinois. Il y a là quelque chose encore une fois de complètement délirant : le fait qu'on ne puisse pas trouver d'issue au bout de cette accumulation de gags, qui fait rire et qui est évidemment farcesque. Chaque fois, l'imagination de Tex Avery est telle qu'il y a quand même une surenchère possible et celle-ci est encore plus dingue.

L'absurde des dessins animés de Tex Avery m'a enchantée très tôt, en particulier les gags abolissant la frontière entre le spectateur et le dessin animé (comme le quatrième mur au théâtre). Dans *Magical Maestro* par exemple, le cheveu d'un membre de l'équipe tombe sur la pellicule et interfère avec les personnages.

TROIS AUTRES CLASSIQUES À REVOIR

Red Hot Riding Hood, Ventriloquist Cat, The Hick Chick.

PIERRE DESPROGES
(1939-1988)

Choisi par :

Gérard Garouste, Sandra Nkaké, Jean-Claude Carrière...

« Je ne suis pas raciste, mais il faut bien voir les choses en face : les enfants ne sont pas des gens comme nous »

« Et puis quoi, qu'importe la culture ? Quand il a écrit Hamlet, Molière avait-il lu Rostand ? Non. »

Pierre Desproges
(cité par Pierre Deladonchamps).

Eva Bester : Pierre Desproges a dit : « L'intelligence, c'est le seul outil qui permet à l'homme de mesurer l'étendue de son malheur », vous êtes d'accord ?

Gérard Garouste : Oui, bien sûr.

On dit de quelqu'un ou de quelque chose qu'il est exhilarant lorsqu'il porte « à la gaieté, au rire, à l'hilarité » ; Pierre Desproges répond admirablement à cette définition.

On pourra bénéficier de toutes ses propriétés en relisant son Manuel du savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis, son Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis, ses Chroniques de la haine ordinaire (qu'il dispensa sur France Inter, où il fit également de mémorables réquisitoires dans « Le tribunal des flagrants délires ») et Vivons heureux en attendant la mort. Sur Internet ou en DVD : les épisodes de « La minute nécessaire de Monsieur Cyclopède », le sketch « Le recensement des cons » et la chanson Merci qui ? Merci mon chien (1979).

ROLAND TOPOR
(1938-1997)

Choisi par :
Denis Lavant

Denis Lavant : Il y a une sorte de déflagration parce que, quand on est dans un état de mélancolie, de stupeur comme ça, on a besoin d'une sorte d'électrochoc et je trouve que Topor, aussi bien dans ses dessins que dans ses écrits, fait quelque chose qui fait retentir le quotidien, qui le déplace un petit peu.

Dessinateur, peintre, cinéaste, écrivain, scénariste, comédien, dramaturge, rares sont les domaines dans lesquels Topor ne s'est pas illustré. Il dessine d'abord pour le magazine Hara-Kiri et la revue Bizarre (sous la direction de Jean-Jacques Pauvert) et, en réponse aux surréalistes, crée en 1962 – avec Fernando Arrabal et Alejandro Jodorowsky – le mouvement Panique, un « anti-mouvement » inspiré par le dieu Pan.

Dans les années 1980, il est à l'origine, avec le Belge Henri Xhonneux, de l'émission pour enfants la plus originale et terrifiante qui soit, « Téléchat », une parodie de JT présentée par Groucha le chat et Lola l'autruche, et dans laquelle tous les objets parlent ; du plaignant dictionnaire Albert au fer à repasser-huissier de justice maître Duramou.

Il collabore ensuite avec Jean-Michel Ribes sur les émissions « Merci Bernard » (1982-1984) et « Palace » (1988), avant d'œuvrer comme scénariste et directeur artistique sur le singulier long-métrage de marionnettes d'Henri Xhonneux consacré à Sade : Marquis (1989).

Sans toutefois raffoler de son versant scatologique, j'ai une admiration sans bornes pour l'absurde poétique et inquiétant de Roland Topor. Comme Jean-Pierre Martinet, il sonde les noirceurs dérangeantes et en fait des fantaisies. Topor flirte avec les deux issues possibles face à l'hostilité du monde : le rire et la folie. Il part en général d'un symptôme contemporain banal (l'aliénation matérialiste, la déshumanisation) ou d'une névrose (pulsion de mort et de destruction, frustration sexuelle...) et l'hypertrophie jusqu'à la monstruosité. Si Topor n'avait pas été artiste, il aurait été assassin.

À LIRE OU À RELIRE

- *Le Locataire chimérique* (1964), adapté au cinéma par Roman Polanski en 1976.
- *Mémoires d'un vieux con* (1975).
- *Vaches noires* aux éditions Wombat, recueil de trente-trois nouvelles inégales, mais certaines sortent tellement du lot que ça vaut vraiment le coup, ne serait-ce que pour

les informations essentielles qui seront portées à votre connaissance :

- les escaliers peuvent s'évader de leur cage ;
- il n'est pas normal qu'une table ne s'excuse pas quand vous vous cognez dedans ;
- vos organes sexuels parlent et peuvent décider de vous quitter ;
- les femmes diabétiques assassinées sont très décevantes pour les amateurs de sucre ;
- le facteur est peut-être le *vrai* courrier.

À VOIR SUR INTERNET

- Le questionnaire de Roland Topor lu par Henri Virlojeux.
 - Un texte de Topor chanté par la Japonaise Megumi Satsu, « Je m'aime » (1980), chanson tellement underground qu'elle n'est jamais remontée à la surface du ground.
-

LE DESSINATEUR ET RÉALISATEUR CHAVAL (1915-1968)

Choisi par :
Denis Lavant

« Si mes dessins sont meilleurs que les autres, c'est qu'ils vont jusqu'au bout : ils détruisent tout. Mais ils vont jusqu'au bout parce que j'y vais moi-même, et que je me détruis aussi »

Chaval

Denis Lavant : Chaval prend des choses tellement au pied de la lettre que ça en devient hilarant, ça secoue quoi, ça fait du bien.

L'excentrique Chaval avait pris comme surnom « Cheval » en hommage au facteur Cheval², mais une coquille en décida autrement et les deux A s'imposèrent. Sa vie fut plus lugubre que son œuvre. Avant de réaliser le court-métrage *Les oiseaux sont des cons* et de voir essayer ses dessins d'humour dans de nombreuses parutions, Chaval commet quelques illustrations antisémites durant l'Occupation pour le journal bordelais *Le Progrès*. Plus tard, sa femme met fin à ses jours après qu'il a avoué ses nombreux et réguliers adultères. Il sombre dans la mélancolie, demande en souriant des recettes de suicide aux gens qu'il croise et se cloître chez lui en tirant parfois des coups de pistolet d'alarme « pour faire chier les voisins ». Il se supprime en allumant le gaz, ayant pris soin auparavant de mettre sur la porte un écriteau sur lequel il a écrit : « Attention : danger d'explosion. » La fantaisie et la subtilité de ses dessins ne reflètent pas autant sa noirceur ; pour preuve, ses enjouées illustrations de Swift, Queneau, et des nouvelles du Polonais Sławomir Mrożek.

À LIRE OU À RELIRE

« Un remède de Chaval », par Mathieu Lindon, au sujet de l'anthologie des dessins de Chaval rassemblés et préfacés par Frédéric Pajak sous le titre : *Les hommes sont des cons* (Les Cahiers dessinés) dans le *Libération* du 6 mars 2013.

WOODY ALLEN (NÉ EN 1935)

Choisi par :

Alexis HK, Tonino Benacquista et myriade d'autres...

Alexis HK : La dernière fois, je suis tombé sur une interview de lui, on lui disait : « Maintenant que vous avez rencontré un tel succès, est-ce que votre rapport à la mort a changé ? » et il a répondu : « Non, je suis toujours farouchement contre. » Et ça, c'est du Woody Allen craché. « Dieu est mort, moi-même je ne me sens pas très bien », ce genre de phrase qu'on peut se redire et en rire à chaque fois. Effectivement, c'est l'homme qui me fait le plus rire au monde, parce qu'il a cette espèce de fausse normalité, ce côté pince-sans-rire très flegmatique. Je suis très admiratif de cet homme, de son humour et de son parcours, bien sûr.

Tonino Benacquista au sujet de la plaisanterie « Non seulement la bouffe est dégueulasse, mais les portions sont trop petites » (*Annie Hall* ; 1977) : Allen dit que la vie c'est ça : oui, c'est dégueulasse, mais vous verrez qu'au final les portions sont trop petites. Et quand j'ai des moments de doute, que je me demande « Mais à quoi sert tout ça ? Tout ceci n'est qu'une farce absurde », je me dis qu'au final je trouverai que la portion était quand même trop petite.

Indétrônable dans le rôle de l'intellectuel athée-névrosé-mélancolique citant les philosophes à tout-va, Woody Allen fait partie des choix les plus récurrents. Si mes films favoris sont *Stardust Memories* (1980) et *Radio Days* (1987), je me souviens de n'avoir pu réprimer des rires dans le métro en lisant ses écrits. Je vous recommande sans réserve *Pour en finir une bonne fois pour toutes avec la culture* (1973) et *Dieu, Shakespeare et moi* (1975). Dedans, des pastiches de tous les genres : polars, essais universitaires, opéras, poésie, journaux, correspondances, aphorismes, commentaires littéraires précieux et même récits bibliques.

Vous apprendrez à mettre fin à vos jours en vous mouillant le nez et en l'enfonçant dans une douille électrique, ainsi que plein de redoutables méthodes de désobéissance civile, comme celle consistant à se déguiser en artichaut, ou à psalmodier le mot « gâteau » pendant des heures devant le Parlement jusqu'à totale satisfaction de vos revendications. Vous croiserez également Freud, Dracula et un basset dépressif nommé Joseph K.

Extrait de son bestiaire d'animaux fabuleux :

Le schmoll volant

C'est un lézard muni de quatre cents yeux, deux cents pour voir au loin, et deux cents pour lire le journal. Selon la légende, si un homme regarde un schmoll droit dans les yeux, il perd immédiatement son permis de conduire.

Légendaire aussi est le cimetière des schmolls, cet endroit si secret que même les schmolls ignorent où il se trouve, à tel point que si un schmoll tombe raide mort, il reste sur place jusqu'à ce qu'on vienne le ramasser.

Dans la mythologie nordique, Loki tente de découvrir le cimetière des schmolls, mais au cours de sa recherche, il rencontre de jeunes sirènes se baignant dans le Rhin, et, on ne sait trop comment, attrape la fièvre aphteuse.

Le grand rhou

Le grand rhou est un animal mythique, qui a la tête d'un lion et le corps d'un lion, mais ce n'est pas du tout un lion.

Le rhou a la réputation de dormir pendant mille ans, puis de prendre soudainement feu, particulièrement s'il fumait au lit.

On dit qu'Ulysse avait éveillé un rhou au bout de six cents ans mais le trouva si léthargique et si grognon qu'il le laissa se rendormir pour la grasse matinée.

L'apparition d'un rhou est généralement considérée comme maléfique, et précède la plupart du temps une famine ou une invitation à un vernissage.

À VOIR

Woody Allen : A Documentary de Robert B. Weide (2012).

JULES RENARD

(1864-1910)

Choisi par :

Vladimir Cosma, Guillaume Bienvenu, Juliette

« Les hommes naissent égaux, dès le lendemain ils ne le sont plus »

Jules Renard

Vladimir Cosma a cité : « Il y a des moments où tout réussit. Il ne faut pas s'effrayer. Ça passe. » C'est une sorte de réalisme face à la vie, qui est ce qu'elle est. Il y a un moment où vous agissez sur les choses, vous essayez de faire des trucs, et puis il y en a d'autres où c'est elle qui prend le dessus en avançant un peu comme elle veut. Et vous la suivez, sans essayer de lutter contre les vagues : il faut aller avec la mer, avec le fleuve qui vous emporte. La vie c'est ça, c'est un fleuve qui nous amène vers l'inconnu.

Guillaume Bienvenu : Ah oui, alors lui il est incroyable parce qu'il arrive avec cette acuité à taper là où ça fait mal et en même temps par là il crée du mouvement, il crée la remise en question, et donc la vie et donc la joie.

Eva Bester : Oui, pourtant il n'a pas l'air très optimiste.

Guillaume Bienvenu : Non, il n'est pas optimiste, mais ça ne l'empêche pas d'être heureux.

Eva Bester : Oui mais quand même, votre première citation, c'est : « À chaque lettre de deuil que je reçois je m'amuse à remplacer le nom par le mien. »

Guillaume Bienvenu : Ça, c'est super drôle !

Eva Bester : Ça vous met en joie ?

Guillaume Bienvenu : Oui !

Eva Bester : Imaginer que vous êtes mort ?

Guillaume Bienvenu : Bah oui, enfin moi je l'ai fait en tout cas beaucoup quand j'étais enfant...

Eva Bester : Vous savez que c'est le fantasme mélancolique absolu ?

Guillaume Bienvenu : Je n'en doute pas une seconde !

Eva Bester : Nous voilà rassurés.

Juliette : « Ce n'est pas le tout d'être heureux, encore faut-il que les autres ne le soient pas. ». C'est en résumé absolument toute la mentalité humaine finalement. Son *Journal* est plein de petites annotations, on ne peut même pas dire des aphorismes parce qu'on a l'impression que ça vient comme ça, suivant son humour, euh son humeur, et son humour, d'ailleurs, et des fois c'est vraiment très très radical. J'aime beaucoup cette phrase parce qu'elle nous raconte vraiment quelque chose de très humain, c'est qu'on a toujours l'œil sur le voisin, qu'on n'est jamais très très content si... enfin, ça explique plein de choses, si vous voulez ça explique même le racisme et tous les débordements de cet ordre, c'est-à-dire vraiment cette espèce de jalousie inhérente, « Je ne suis pas heureux, mais je ne voudrais pas que les autres le soient, et si je le suis, je ne veux pas que les autres le soient. » En fait, en un mot comme en cent, à chaque fois c'est : « Moi oui, les autres, non », et je pense que ça résume quelque chose de très répandu, y compris chez beaucoup de gens de, comment dirais-je, qui pourraient être plus humanistes, qui professent une espèce d'humanisme...

Eva Bester : Qu'est-ce que vous recommanderiez comme livre aux auditeurs, pour commencer ?

Juliette : Alors son *Journal* absolument, parce que c'est formidable, mais c'est un journal, il faut le lire par petits bouts puis piocher une phrase ici ou là, sinon évidemment pour les gens qui ne l'ont pas lu, il faut lire *Poils de carotte* parce que c'est vraiment très très beau, mais j'aime énormément un recueil de nouvelles qui s'appelle *Coquecigrues*. Super-beau, super-drôle, ça casse pas mal au niveau des petits-bourgeois, des gens qui ont des préjugés, etc.

L'homme d'esprit mordant qui qualifia sa jeunesse de « grand silence roux » est mort à quarante-six ans, ayant jaloué et admiré toute sa vie son ami Edmond Rostand. Le 28 décembre 1897, il écrit dans son *Journal* deux phrases qui donnent envie de le prendre dans ses bras : « La supériorité de Rostand, c'est qu'il nous accable et que nous ne trouvons rien à lui dire. Si nous avions fait son *Cyrano*, il nous trouverait quelque chose, lui. »

LA SCÈNE DES BARRES PARALLÈLES DANS « QUAND LA PANTHÈRE ROSE S'EMMÊLE » DE BLAKE EDWARDS (1922-2010)

Choisie par :
Sébastien Tellier

Sébastien Tellier : Oui voilà, ça j'ai bien aimé aussi, le plus risible, c'est toujours celui qui croit savoir et qui est sûr de tout... et se ridiculise finalement parce que cette force qu'il a mise dans cette espèce de confiance se retourne contre lui, et ça j'aime beaucoup, c'est une façon aussi de... C'est-à-dire que souvent les artistes ou les personnes qui écrivent les films, etc., surtout les comédies, ce sont surtout des gens fragiles qui justement détestent les gens sûrs d'eux, les artistes détestent les gens qui sont sûrs d'eux et, à travers cette peur, ils les méprisent, et ça j'aime bien, il y a cette espèce de truc « Oh mais y a pas de problème », ouais ben tu vas voir. L'artiste est toujours un peu caché comme ça il y a toujours un petit truc en amorce en fait, l'artiste ne regarde pas le monde pleinement comme peut le regarder par exemple un individu lambda. Il y a une amorce dans son regard... C'est-à-dire qu'il ne voit pas juste le monde, il y a quelque chose qui vient gêner son regard, comme s'il y avait un petit volume, une petite strate avant la véritable image.

L'inspecteur Clouseau, toujours sérieux et délicieusement grotesque, arrive dans une salle d'exercice qu'il pense être un hammam (alors que rien ne fait penser à un hammam). Il aperçoit des barres parallèles et se targue de ses dons d'athlète devant le flegmatique majordome :

— Ceci me ramène à mes jeunes années, lorsque j'étais à l'école de police de la ville : les « barres parallèles » on appelle ça, ma spécialité ! Je faisais figure d'athlète, savez-vous... on me désignait du nom de « polisseur des barres parallèles ».

Sellers s'élançe entre les barres et commence à se balancer :

— D'ailleurs, je retrouve d'instinct mon aisance, oh oui ! Ah je me rappelle...”

Pas le temps de finir sa phrase ; il s'est jeté sur la droite des barres et, au lieu de rencontrer le sol, dévale en roulant un escalier qui mène au salon des domestiques. Comme si de rien n'était, il se redresse d'un bond et, très digne, rajuste son col en s'éclaircissant la gorge.

Cette scène, pourtant diffusée sans images dans l'émission, a provoqué l'hilarité de tous les gens présents en cabine.

L'HUMOUR YIDDISH

Choisi par :

Stéphane Zagdanski

Stéphane Zagdanski : L'humour yiddish est un type particulier d'humour juif, un humour un peu méchant. Le véritable humour juif est un humour très pessimiste sur l'espèce humaine. Alors il est valable et universel au sens où il parle de l'être humain, de ce qu'il y a de plus noir, de plus sombre chez lui, mais comme ça se passe dans des milieux juifs, ce sont des personnages juifs. C'est ça, le véritable humour juif. C'est un humour un peu méchant, mais méchant à l'égard de ses propres personnages, et donc des juifs, des juifs religieux, mais en tant qu'ils sont représentatifs de ce qu'est un être humain.

Stéphane Zagdanski a ensuite lu un extrait du livre *Les Joies du yiddish* (1968) de l'humoriste, écrivain et scénariste juif polonais Leo Rosten, dans lequel on retrouve les mots yiddish les plus truculents mis en contexte dans des histoires drôles.

Stéphane Zagdanski : Mme Nathan dit à sa fille Déborah : « Trente et un ans et toujours célibataire ! Écoute chérie, ne te mets pas en colère, je suis ta mère qui t'aime, je veux te voir heureuse et bien mariée, cela n'a pas de sens de rester assise nuit après nuit à attendre qu'un gentil garçon te téléphone. Des comme ça, il n'y en a plus, j'en ai bien peur. Tu devrais passer des petites annonces dans la presse ! »

Déborah se met à crier : « Maman, tu plaisantes ! »

La mère continue : « Tu n'as pas à donner ton nom, juste ton numéro de code postal » et elle lui tend un papier sur lequel elle a écrit : Charmante jeune fille, juive, bonne éducation, bonne cuisinière, rencontrerait jeune homme juif, gentil, intelligent, bonne éducation. Objet : mariage. Déborah rougit, bégaie, murmure quelques protestations, mais sa mère la persuade qu'elle n'a rien à perdre et beaucoup à gagner.

L'annonce paraît dans la presse et Déborah court tous les matins au-devant du facteur. Au bout de quelques jours elle revient à la maison tout excitée :

« Maman, regarde, une réponse à l'annonce envoyée par le journal ! » Les joues rouges elle ouvre l'enveloppe, en lit le contenu et fond en larmes. « Chérie, crie Mme Nathan, que se passe-t-il ? Dis-moi vite », et Déborah de haleter : « C'est de papa ! »

Je fis ensuite mention d'une blague que j'affectionne (et que je raconte à tout le monde depuis cent vingt ans en accumulant les flops) : la blague du hareng. Chance : Stéphane Zagdanski la connaît et l'adore. Il la raconte :

Stéphane Zagdanski : Alors c'est un père qui fait une devinette à son fils, et il lui dit : « Voilà la devinette, mon fils. Qu'est-ce qui pend sur le mur, est vert, humide et siffle ? » Le fils réfléchit un petit peu et ne trouve pas et dit : « Je donne ma langue au chat. » « C'est un hareng », dit le père. « Un hareng ? dit le fils, mais un hareng ça ne pend pas au mur ! » « Bah si, si tu l'accroches à un mur ! » « Mais papa, un hareng n'est pas vert ! » « Si, si tu l'as peint en vert ! » « Mais un hareng n'est pas humide ! » « Bah si, parce que si tu l'as peint en vert, la peinture est encore fraîche donc il est humide ! »

« Mais papa, un hareng ça ne siffle pas ! » « Ça, tu as raison mon fils, c'était pour que la devinette ne soit pas trop facile à trouver. »

ET AUSSI

- *Friends*, notamment les épisodes où le personnage de Phoebe chante ses comptines à des enfants (Tania de Montaigne)
 - Les Inconnus (Tania de Montaigne, Arthur Teboul...)
 - Coluche dans *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* (Vladimir Cosma)
 - Jacques Tati (Jérôme Deschamps)
 - Gary Larson (Marie Darrieussecq, Jul)
 - Sempé (Jul)
 - Une blague juive : « C'est un Juif qui rencontre un autre Arabe... » (André Markowicz)
 - Louis CK (Arthur H)
 - Les Simpson (Chiara Mas troianni, Thomas Schlessler)
-



CITATIONS BÉQUILLES

(Franc succès pour Oscar Wilde et René Char.)

Adrien Bosc

« Je ne crois qu'à ce qui me coûte. Je n'ai rien fait de passable en ce monde qui ne m'ait d'abord paru inutile, inutile jusqu'au ridicule, inutile jusqu'au dégoût. Le démon de mon cœur s'appelle – À quoi bon ? »,

Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières sous la lune*

Malek Chebel

« Sauf la naissance, tout le reste peut s'acquérir par le talent, le savoir, l'intelligence, le génie. »

Dostoïevski, *Crime et Châtiment*

Vladimir Cosma

« Il n'y a pas de problèmes puisqu'il n'y a pas de solutions. »

Adaptation d'une devise des Shadoks

Alexis HK :

« Nous sommes tous dans le caniveau, mais certains d'entre nous regardent les étoiles. »

Oscar Wilde

Claudie Haigneré

« Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec on retombe, dans les étoiles. »

Oscar Wilde

Le rabbin Pauline Bebe

« Il n'y a que deux tragédies dans la vie : l'une est de ne pas avoir ce que l'on désire ; l'autre est de l'obtenir. »

Oscar Wilde

Atiq Rahimi

« Il ne faut jamais demander son chemin à quelqu'un qui le connaîtrait, car on pourrait ne pas s'égarer. »

le Talmud

Christophe Rossignon

« Il est poli d'être gai. »

Chose que le producteur Daniel Toscan du Plantier disait souvent (et qu'on retrouve chez Gérard Oury et Voltaire)

Slimane Dazi

« Vous avez l'heure et nous avons le temps. »

Proverbe nomade

David Boring

« Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque, à te regarder ils s'habitueront. »

René Char

Yannick Jaulin

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. »

René Char

Michel Schneider

« Pourquoi vivons-nous, si ce n'est pour rendre la vie moins difficile aux autres ? »

T.S Eliot

Wendy Delorme

« Je suis au sommet de ma puissance uniquement lorsque j'intègre tout ce que je suis, ouvertement, libérant une énergie jaillie de mes différentes expériences et circulant librement à travers mes différents moi, affranchie des significations imposées par d'autres. »

Audre Lorde, poétesse et essayiste américaine

Henriette Walter

« *Each cloud has a silver lining* » (« Chaque nuage a une doublure d'argent »).

Proverbe anglo-saxon

Marina Foïs

« L'humour, cette façon habile et entièrement satisfaisante de désamorcer le réel au moment même où il va vous tomber dessus. »

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*

Céline Sciamma

« Peut-être tous les dragons de notre vie sont-ils des princesses qui n'attendent que le moment de nous voir un jour beaux et courageux. Peut-être que toutes les choses qui font peur sont au fond des choses laissées sans secours qui attendent de nous le secours. Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie toute inquiétude, toute souffrance, toute mélancolie alors que vous ignorez leur travail en vous. »

Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*

Bertrand Belin

« Je n'ai jamais rencontré un seul esprit intéressant qui n'ait été largement pourvu en déficiences inavouables. »

Emil Cioran

Reza

« Toutes les ténèbres du monde ne peuvent éteindre la flamme d'une seule petite bougie. »

Proverbe persan

Fellag

« Fais attention à ce que tu veux être, car c'est ce que tu seras. »



LES CHOSES À ÉVITER (À MOINS DE SE NOYER DÉLIBÉRÉMENT DANS LA MÉLANCOLIE)

« Mon ami, je suis trop heureuse ; le bonheur m'ennuie. Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être ? »

Jean-Jacques Rousseau *La nouvelle Héloïse*

Dans l'émission, il y a ce contrepoint aux réjouissances que j'opère en demandant aux invités de m'indiquer une chose qui les plonge à coup sûr dans la mélancolie. J'obtiens en général deux types de réponses : quelque chose de vraiment désagréable qu'il faut esquiver à tout prix, ou alors un ornement qui embellit la mélancolie, un socle, un support sur lequel on se complaît avec allure, comme certains beaux airs tristes de musique classique.

Ma mélancolie s'endimanche avec Chopin ; j'écoute en ligne une radio polonaise qui lui est entièrement consacrée et où, entre deux morceaux, des types ponctuent leurs successions folles de consonnes par de rassurantes déclinaisons de « Chopina » ou « Chopinowski ».

FRANZ SCHUBERT
(1797-1828)

Choisi par :
Atiq Rahimi et Juliette

ATIQ RAHIMI

Écouter Schubert à la lueur crépusculaire.

Atiq Rahimi : Dans le film de Blier, *Trop belle pour toi*, à la fin ça se termine par cette phrase magnifique : « Il m'fait chier votre Schubert, vous comprenez ! Il m'fait chier ! » Schubert, je ne l'écoute que le matin.

Eva Bester : Pour passer une bonne journée, vous vous mettez en condition de désespoir.

Atiq Rahimi : Ça me permet de méditer.

Eva Bester : De méditer sur la mort, la disparition, la maladie...

Atiq Rahimi : Voilà ! Et du coup, dans la journée, si j'ai la moindre nouvelle un peu légère, ça m'enchante.

JULIETTE

La Jeune Fille et la mort de Schubert, pour quatuor à cordes, interprété par le Quatuor Amadeus.

Juliette : C'est sublime. Je trouve que, profondément, l'image de la mélancolie, c'est ça. Voilà, si on veut vraiment avoir les idées noires, *La Jeune Fille et la mort* c'est... mais quelle beauté ! Et puis ça me fait toujours penser, évidemment, à cette scène de *Trop belle pour toi*, où Depardieu plante tout le monde à un repas, sa femme, Carole Bouquet, et ses enfants, en disant : « J'en ai marre de cette musique à la con. » J'adore parce que, de temps en temps, c'est pas le moment, quoi ! C'est pas le moment d'écouter Schubert, et notamment à table. Je pense que ça c'est très antinomique avec le plaisir d'un festin par exemple. Il ne me viendrait pas à l'esprit de mettre ça comme musique de fond pendant qu'on se régale à

manger des trucs, c'est pas tout à fait fait pour. Mais quelle beauté, évidemment, ça c'est le soir de la parano de la mort qui tue. Le soir où ça va mal, il faut s'achever complètement en écoutant Schubert.

La Jeune Fille et la mort : Quatuor composé en 1824 par le grand compositeur viennois, au moment où – à la suite de mauvaises nouvelles comme la syphilis et le typhus – la grande faucheuse devint sa muse.

Il est amusant que Juliette et Atiq Rahimi aient immédiatement en tête un film de Blier en pensant à Schubert. Dans Buffet froid (déjà évoqué dans le chapitre consacré aux films), c'est avec du Brahms qu'on torture Bernard Blier.

Dans À rebours (1884) de Huysmans, Schubert plonge le héros, Des Esseintes, dans des affres voluptueuses :

« Mais c'étaient surtout des lieder de Schubert qui l'avaient soulevé, jeté hors de lui, puis prostré de même qu'après une déperdition de fluide nerveux, après une ribote mystique d'âme.

Cette musique lui entrait, en frissonnant, jusqu'aux os et refoulait un infini de souffrances oubliées, de vieux spleen, dans le cœur étonné de contenir tant de misères confuses et de douleurs vagues. Cette musique de désolation, criant du plus profond de l'être, le terrifiait en le charmant. Jamais, sans que de nerveuses larmes lui montassent aux yeux, il n'avait pu se répéter "les Plaintes de la jeune fille", car il y avait dans ce lamento quelque chose de plus que de navré, quelque chose d'arraché qui lui fouillait les entrailles, quelque chose comme une fin d'amour dans un paysage triste. »

Comme Purcell ou Chopin, Schubert a composé des airs qui nous accablent tout en sublimant le sentiment mélancolique. À écouter pour rehausser son spleen.

Attention : certains airs comme le très bel *Ave Maria* peuvent vous rehausser jusqu'à la pendaison ; je vous recommande d'attendre la fin du morceau.

LE GÉNÉRIQUE DE LA SÉRIE D'ANIMATION POUR
ENFANTS
CHAPI CHAPO
COMPOSÉ PAR FRANÇOIS DE ROUBAIX (1974)

Choisi par :
Charb

Ce générique plongeait le dessinateur Charb dans la plus grande désespérance. Il eut à son sujet cette unique réflexion : « Vous comprenez comment Francis Heaulme est devenu tueur en série maintenant : trop de Chapi Chapo. » Personnellement, il m'évoque des diabolins ricanants et suintants qui me frappent avec des fourchettes et me jettent de l'huile de merguez dans les cheveux pendant que je me force à sourire pour ne vexer personne.

RICHARD WAGNER

(1813-1883)

Choisi par :

Vladimir Cosma, Ronald Virag

Pour Vladimir Cosma, la grandiloquence de *La Tétralogie* de Richard Wagner est « une forme géniale de punition ».

Vladimir Cosma : En effet, je reconnais le génie de Wagner mais je me contente de ses ouvertures, des formes plus condensées. Le summum, la punition la plus grande, ça serait d'aller à Bayreuth écouter *La Tétralogie* pendant des heures et des heures. À la grandiloquence allemande, je préfère la transparence, la concision, l'impressionnisme français, ou la musique russe, ou la musique roumaine.

À ma mention de la célèbre citation de Woody Allen :

« Quand j'écoute du Wagner, j'ai subitement envie d'envahir la Pologne », le professeur Ronald Virag avait répondu : « Moi aussi. »

Dans ses remèdes au bonheur figuraient également les choux de Bruxelles bouillis : « C'est pire que Wagner, oui, parce que ça je ne peux pas, non je ne peux pas. Y a l'odeur plus le goût, non, impossible. »

NOËL, LES FÊTES

Choisis par :

Marie-Rose Guarniéri, Michel Schneider

Marie-Rose Guarniéri : Ça renvoie à l'enfance et on imagine que tous les enfants et tout le monde ont une super-famille et que nous on l'a pas. Alors donc on est très triste et on revit, comme moi en enfance, une forme d'injustice, ces images clichetonneuses, on sait que c'est des clichetonneuses, où tout le monde est rassemblé et entouré d'amour, et enveloppé d'amour, et nous on a l'impression d'être en dehors de cette liesse-là.

Eva Bester : Mais ce qui est fou, c'est cette chose très mystérieuse qui consiste à éprouver cette nostalgie de l'enfance même quand on a eu une enfance nulle.

Marie-Rose Guarniéri : Exactement, c'est ça qui est dingue. Il y a une sorte de leurre sur l'enfance.

Michel Schneider : J'aime tellement décorer un sapin de Noël que la pire des choses, c'est le moment où il faut défaire les boules et les guirlandes et les ranger dans la caisse jusqu'à une année qui va revenir assez vite.

Eva Bester : C'est une petite mort ?

Michel Schneider : C'est une petite mort.

Eva Bester : Et le réveillon ?

Michel Schneider : Le réveillon du 31 décembre, là c'est l'horreur, des endroits où il y a cinquante personnes qu'on connaît plus ou moins et qui transpirent en s'égouttant sur vous après avoir dansé comme des porcs et vous embrassent à minuit deux.

Eva Bester : Avec une haleine d'éthanol.

Michel Schneider : Oui, il y a quelque chose d'horrible. Surtout quand on vieillit, le passage d'une année, c'est pas une année de plus, c'est une année de moins à vivre, et ça c'est quand même très présent, je pense qu'il y a une ombre de mort au réveillon du 31 décembre qu'il n'y a pas à Noël, au contraire, Noël c'est la fête d'une naissance d'abord, et puis aussi de l'enfance. Donc le 31 décembre, il faut se planquer.

Eva Bester : Il faut se planquer toute l'année, en fait, et ne jamais calculer le temps.

Je partage cette aversion pour les fêtes de fin d'année. Je suis née un mois de janvier ; à chaque mois de décembre se profile à l'horizon la déprimante triade. Noël d'abord, que je passe en général avec des orphelins trouvés dans la rue, des insectes ou des amis dont les proches sont géographiquement ou sentimentalement éloignés. Le nouvel an – toujours nul – que je passe n'importe où pourvu qu'il y ait des olives, et où j'essaie de partir avant que tout le monde ne devienne flou ou ne se transforme en spiritueux. Et mon anniversaire, où j'essaie de m'étourdir de toutes les façons possibles afin de ne pas être là : par le coup de poing d'un quidam, en faisant du trampoline avec des chiens¹, etc.

Note pour rendre justice à l'existence : il m'est arrivé d'avoir des Noëls harmonieux ; je ne sais simplement plus s'ils ont eu lieu avant ou après ma naissance.

SE PRENDRE AU SÉRIEUX

Choisi par :

Félix Moati et Éric Dupont-Moretti

Félix Moati : Je veux dire dans les cercles, par exemple quand on est avec ses amis, je trouve que c'est toujours bien de ne pas être trop affecté et de garder un peu de choses pour soi, car en plus le fait de le dire donne une existence, enfin le langage fait exister, le langage fait exister aux autres et le faire subir aux autres, à moins d'être vraiment au bout du rouleau – les amis sont faits pour ça – les petites mélancolies quotidiennes on peut les garder pour soi, je trouve.

Éric Dupont-Moretti a choisi cette citation : « Quiconque se prend au sérieux est condamné à mourir d'ennui. »

Par notre statut de créatures risibles avec quelques rares éclairs de noblesse, je trouve qu'il est difficile de se prendre au sérieux. L'homme grave est aisément grotesque. J'ai souvent été grotesque. En cas de flagrant délit de prise au sérieux, je suis sauvée par le fait de ne jamais totalement séparer la gravité de la plaisanterie. C'est dans les pires situations que j'ai trouvé mes meilleures blagues.

LES VOYAGES EN GROUPE, LES CANTINES ET AUTRES CAFÉTÉRIAS, LES PIQUE-NIQUES

Choisis par :
Jérôme Deschamps

Jérôme Deschamps : Ah, c'est une horreur absolue, oui, ça me rend malade, ça me rend malade, je n'ai pas à faire d'effort, ça me rend malade immédiatement. Tout ce qui est organisé. L'idée même que pour les vacances, comme on dit, on fasse organiser son temps par les autres, pour moi c'est une chose abominable. J'aime mieux ne rien faire et je trouve dans l'ennui beaucoup de vertus plutôt que d'être embrigadé dans je ne sais quelle organisation avec une animation, des gens qui vous invitent à rire à des blagues, des choses très très douloureuses. C'est presque aussi grave que les cantines. Les cantines, c'est pas seulement qu'on y mangeait abominablement, ce qui doit continuer, c'est pas que tout était laid, ce qui doit continuer certainement, il y a aussi une chose qui est atroce, c'est le son, le son de la cantine. C'est-à-dire que généralement les locaux ne sont absolument pas traités, il y a des bruits de couverts, des bruits de plateaux, c'est un cauchemar. Les gens font la queue...

Eva Bester : Les cantines sont hostiles envers l'humanité.

Jérôme Deschamps : Oui, je pense, oui vraiment. En tout cas ceux qui s'en occupent devraient faire attention à ce que ce soit un peu plus humain je pense et je suis révolté contre les pique-niques. D'abord il y a des objets qui sont très très laids, j'en veux particulièrement à la glacière bleue, ou elle peut être orange aussi.

Eva Bester : Si elle nous entend, nous la maudissons !

Jérôme Deschamps : Oui, nous la maudissons, nous la détestons. Et puis il y a l'idée de « c'est tellement sympa de manger dehors qu'on va sortir toute cette armada de couverts en plastique dont vous parliez, des serviettes en papier, des assiettes en carton, du jetable. Pour moi, j'avais proposé de faire un pique-nique il y a quelques années je crois et j'avais embarqué, un peu

comme Buster Keaton : la nappe blanche, l'argenterie, les vrais verres, les vraies assiettes...

Eva Bester : Oui, très simple ! Une calèche...

Pertinent témoignage de l'auteur : J'aime bien la cantine parce qu'il y a des choses que je n'achète jamais et c'est assez excitant : yaourts, soupes, sauces folles, brocolis, frites... À chaque composition de plateau différente correspond la possibilité d'une autre vie.

LES CAMEMBERTS AVEC DU BLANC À L'INTÉRIEUR

Choisis par :
Frédéric Beigbeder

Eva Bester : Les choses à éviter à tout prix, à moins de se noyer délibérément dans la tristesse, pour vous ce sont : « Les camemberts avec du blanc à l'intérieur, une macédoine de légumes, les petits pois et carottes dans la crème froide, les gens qui déjeunent sur des parkings au milieu des voitures, les espaces de pique-nique sur les aires d'autoroute. »

Là, on parle de choses tragiques, de celles qui font pleurer alors qu'on a enquillé plusieurs deuils dans la journée sans sourciller. C'est la laideur qui vous déprime, en fin de compte...

Frédéric Beigbeder : Oui, et puis le mauvais goût. Il y a beaucoup de malheurs déjà dans la vie, alors n'en rajoutons pas avec une manière de vivre stupide, inconfortable.

Eva Bester : Mais alors comment faites-vous ? Sur l'autoroute, quand vous faites de longs trajets en voiture, vous faites « Le déjeuner sur l'herbe » ?

Frédéric Beigbeder : Il faut sortir de l'autoroute et tout de suite on voit de beaux paysages, on est dans la France, la belle France, les prairies. Faut pas accepter d'aller là où on vous a fléché, ordonné. Et puis je pense aussi, c'est une exigence de chaque instant de refuser la laideur. C'est la définition de l'esthétique, du dandysme, en fait.

Ça ne coûte pas plus cher d'aller un peu plus loin et d'être un peu fier et un peu digne et de dire : « Non, moi je ne veux pas, je refuse de porter des chaussettes blanches par principe. »

Les camemberts avec du blanc à l'intérieur et les macédoines de légumes sont en effet révoltants.

FEUILLETER LES ALBUMS PHOTO

Choisi par :

Éric Fottorino : « On retombe sur des disparus, des souvenirs douloureux, sa jeunesse et celle de ses enfants... »

Thomas Schlessler : « Penser à mes grands-parents. »

Éric Fottorino : C'est très curieux, parce que d'abord j'ai plein d'albums de photos...

Eva Bester : Composés par vous ?

Éric Fottorino : Oui, ou par une de mes filles qui s'appelle Elsa, elle m'a offert ça pour mes cinquante ans. Alors au départ, c'est comme une pâtisserie : vous vous jetez là-dessus, et puis à un moment donné vous avez la nausée. Au début c'est vachement bien, vous retrouvez, et puis après : « Ah oui, mais lui il est mort, elle, elle n'est plus là, elle, je ne la vois plus », et tout d'un coup ces enfants qui étaient petits, vous aviez l'impression que vous alliez tout leur donner et maintenant ils ont trente ans et vous dites : « Mais qu'est-ce que je leur ai donné ? » Enfin bref, j'arrête là parce que autrement... Mais c'est vrai que je suis toujours saisi quand j'ouvre un album de photos par une douce mélancolie qui devient de moins en moins douce.

Eva Bester : Donc, vous essayez d'éviter de le faire quand même ?

Éric Fottorino : L'autre jour, on m'a demandé une photo, donc je suis entré dans un album et quand on entre, après on ne sait jamais quand on en sort, mais surtout on ne sait jamais dans quel état on en sort. Donc, c'est vrai, quand je retombe sur une photo de mon père qui est mort il y a quelques années, qui s'est donné la mort, c'est vrai que c'est toujours une épreuve. Je sais que j'ai des amis qui ont filmé mon mariage et je ne regarde plus jamais ce film parce que je sais qu'il est dedans et je n'ai pas envie de le voir comme ça, c'est trop dur. Donc, les albums de photos, c'est bien, on croit qu'on se fait du bien en les faisant et je me rends compte que ça me fait un peu de mal.

Je ne possède qu'un seul album de photos. Dedans, des êtres plutôt jeunes, mis en scène dans des postures aimantes, souriantes et des bébés ravis ; une fiction. Je ne l'ouvre que très rarement.

Thomas Schlessner : C'est plutôt la mélancolie que le désespoir. Toute la génération de mes grands-parents – je pense aussi à mon grand-oncle, à ma grand-tante – a aujourd'hui, malheureusement, disparu. Aussi ai-je juste envie de dire ceci aux auditeurs : si vous n'avez pas encore eu l'occasion de dire à vos grands-parents que vous les aimez, et que vous le pensez, alors faites-le. Car vient un moment où malheureusement il est trop tard. On se dit : « J'aimerais tellement qu'ils sachent à quel point ils sont aimés. » Voilà... Bien qu'ils soient très associés à l'enfance, ils demeurent incroyablement présents dans l'âge adulte, dans la maturité. Et il n'y a pas une seule journée où je ne pense pas à eux, et où je n'ai pas envie de leur dire que je les aime. Donc, dites-leur que vous les aimez.

Eva Bester : C'est vrai. Et vous savez, il y a un exercice auquel je me livre parfois : j'imagine que tous les gens que j'aime vont mourir bientôt et ce que j'aimerais leur dire avant qu'ils meurent. Ça a l'air terrible comme ça, mais en fait ça me permet de leur dire des choses que peut-être j'aurais attendu trop longtemps pour leur dire.

Thomas Schlessner : Non mais vous avez raison ! Dites-le ! Dites-le, avec des fleurs peut-être.

Je vous aime !

ET AUSSI

- *L'Incompris*, de Luigi Comencini (Karol Beffa)
 - « Jouer au badminton sous Lexomil » (Jul)
 - « Dîner avec des gens qu'on n'aime pas ! » (Richard Peduzzi)
 - Barbara (la plus récurrente dans cette catégorie, bien que Geneviève Brisac et Wendy Delorme l'aient choisie comme « remède »)
 - « Le fait d'éviter la mélancolie, justement » (Charles Berberian)
 - La chanson *Avec le temps* de Léo Ferré (Vincent Macaigne)
 - « Penser que nous sommes seuls dans l'univers et le fruit du hasard » (Jan Kounen)
-



TROISIÈME PARTIE

Annexes

Remèdes bonus

Arts visuels

Mes remèdes

Bibliographie

Remerciements



REMÈDES BONUS

LES TEE-SHIRTS À L'EFFIGIE DE PERSONNES AIMÉES (FABRICATION MAISON)

Choisis par :

Tonino Benacquista

Eva Bester : Vous avez une habitude aux enterrements, vous portez un tee-shirt spécial.

Tonino Benacquista : C'est un petit plaisir, même dans les moments tragiques, je me fais imprimer un t-shirt. Si je perds un ami, par exemple, je fais imprimer un t-shirt à son effigie, et je le garde deux, trois jours.

Eva Bester : Vous portez le deuil avec l'effigie de votre ami ?

Tonino Benacquista : Ce qui est amusant, c'est les gens qui voient ce visage sur votre t-shirt vous demandent : « Mais c'est qui ? ». Alors, ça vous donne l'occasion d'évoquer le disparu. Mais je le fais aussi pour des occasions plus joyeuses !

Eva Bester : À des dîners. La tête de la maîtresse de la maison...

Tonino Benacquista : Il m'est arrivé de me faire imprimer un tee-shirt avec la photo du couple chez qui je vais dîner... Mais je peux aussi me balader avec un t-shirt à l'effigie de Paul Léautaud, et vous ne trouverez jamais un t-shirt de Paul Léautaud dans le commerce...

SE RÊVER EN LUIS MARIANO

Choisi par :
Michel Albertini

Michel Albertini : C'est mon rêve. J'ai raté ma vie.

Eva Bester : Vous auriez dû être Luis Mariano !

Michel Albertini : Oui, j'aurais aimé être Luis Mariano et chanter avec des habits de lumière tous les soirs au Châtelet. Ah, je souffre, vous allez accentuer ma mélancolie !

Eva Bester : Mais non, racontez-nous ! Imaginez que vous êtes Luis Mariano, là tout de suite, racontez-nous quelque chose vécu par Michel Albertini, et ensuite, transformation, vécu par Luis Mariano !

Michel Albertini : Non mais est-ce que vous vous rendez compte que ce garçon entrait tous les soirs sur scène, commençait à chanter, les femmes s'évanouissaient. Quel organe ! Quel organe ! Un rêve d'homme.

Eva Bester : J'étais amoureuse de lui quand j'étais petite et j'étais très triste quand j'ai appris que ce n'était pas réciproque.

Michel Albertini : Oui, ça vous savez, on n'était pas là pour contrôler ce qu'il faisait.

Eva Bester : Oh si, il y en avait certains qui étaient là.

Michel Albertini : Oui bon, ça ne nous regarde pas, c'est comme ça, c'est sa vie privée. Vous voulez que je vous parle de la mienne ?

Eva Bester : Moi, je voudrais que vous me parliez de la vôtre et que vous soyez un peu quand même Luis Mariano pendant quelques secondes.

Michel Albertini : Mais comment voulez-vous que je fasse alors que c'est le rêve de ma vie d'être Luis Mariano ! Je ne peux pas à la radio, si au moins il y avait quelque caméra, je pourrais essayer d'imiter, mais là...

Eva Bester : Les acteurs...

Michel Albertini : Bah oui, il nous faut un texte. Amenez- moi un orchestre, tiens !

Eva Bester : Bah tout de suite ! Tout de suite un orchestre !

LES GUILIS

Choisis par :

Antonin Peretjatko

Eva Bester : Vous vous adonnez souvent à ce hobby ?

Antonin Peretjatko : Raisonnablement.

Eva Bester : C'est-à-dire ? On veut des informations, on veut savoir avec qui, où, comment, dans quelle position, en diagonale, dessus, dessous ?

Antonin Peretjatko : De toute façon, je suis d'une humeur toujours un peu chatouilleuse et à chatouiller un peu les gens.

Eva Bester : N'importe qui ? Vous êtes un chatouilleur facile ?

Antonin Peretjatko : Ouais.

Eva Bester : Ah, vous vous adonnez comme ça, à toutes les chatouilles.

Antonin Peretjatko : Ah je ne sais pas, mais, effectivement, peut-être que le monde manque de chatouilles aujourd'hui.

Eva Bester : Je pense.

Antonin Peretjatko : C'est possible.

Eva Bester : Alors comment chatouille-t-on bien ? Comment chatouiller ?

Antonin Peretjatko : Comment chatouiller, je ne sais pas, peut-être qu'il faut gratter un peu aussi. Chatouilles ou gratouilles, je ne sais pas.

HOMER SIMPSON LISANT UNE BOÎTE DE CÉRÉALES POUR S'ENDORMIR

Choisi par :
Christophe Bourseiller

Christophe Bourseiller : Il y a un épisode des Simpson où Homer Simpson est dans son lit avec Marge et, avant de s'endormir, moi je prends un livre, vous êtes d'accord, et lui prend une boîte de céréales ! C'est vrai que je ris encore quand j'y pense, parce qu'il y a beaucoup à lire sur une boîte de céréales, c'est vrai qu'on n'y pense jamais, mais il y a énormément : d'abord la liste des ingrédients qui est très longue, et puis comment les faire, des idées de recettes.

Eva Bester : Il y a les jeux.

Christophe Bourseiller : Il y a parfois des jeux, il y a les adresses pour les consommateurs...

Eva Bester : ...mécontents.

Christophe Bourseiller : Et il y a souvent de très nombreuses adresses en fonction des régions, donc il y a beaucoup à lire. Il est dans son lit et il lit le paquet, mais vraiment avec beaucoup de passion, et j'ai trouvé ça extraordinaire. Je n'arrive pas à oublier, vous voyez, je ris en en parlant.

Eva Bester : Vous savez que la maison d'édition britannique Puffin Books va publier de la littérature sur les boîtes de céréales ?

Christophe Bourseiller : C'est très bien vu ! Il faut qu'ils m'envoient leurs boîtes, parce que... Ha ha ha ha !

Eva Bester : On pourra lire du Roald Dahl sur les céréales.

Christophe Bourseiller : Écoutez, j'ai acheté des pommes de terre sautées tout à l'heure, mais y avait rien à lire dessus.

L'ESPACE

Choisi par :

Christophe Rossignon

Eva Bester : Vous avez toujours rêvé d'être astronaute.

Christophe Rossignon : Oui.

Eva Bester : Ou spationaute, si on le dit en français. La chose qui vous grise, c'est l'espace.

Christophe Rossignon : Ou cosmonaute, si vous le dites en russe.

Eva Bester : Ou taïkonaute, si je le dis en chinois.

Christophe Rossignon : Oui, c'est vrai, maintenant les Chinois vont dans l'espace, c'est vrai.

Eva Bester : Vous êtes déçu ? Vous leur avez dit « Non, pas vous ! » ?

Christophe Rossignon : Non, mais ils peuvent y aller, y a aucune raison.

Eva Bester : C'est généreux, merci !

Christophe Rossignon : Non, mais je ne sais pas, ça a commencé avec les Américains et les Russes, donc c'est eux qui ont tout fait. Leurs programmes au début étaient des programmes incroyables.

Eva Bester : Pourquoi n'êtes-vous pas spationaute ?

Christophe Rossignon : Ah, mais parce que c'est exceptionnel ! J'ai un de mes bons amis qui s'appelle Jean- François Clervoy, et qui est astronaute, il est allé trois fois dans l'espace : une fois dans la station Mir, une fois dans la station ISS (International Space Station) et une fois avec la navette pour réparer Hubble (le télescope spatial). Il a donc volé avec les Russes, avec les Américains et, comme beaucoup d'astronautes, Jean- François est un poète quand il me parle – quand il nous parle – de la Terre, de ce qu'il a vu de là-haut. D'un côté, vous avez la Terre, magnifique, qui ne fait qu'un, il n'y a plus de frontières, il n'y a plus d'ethnies, il n'y a plus de langues, il n'y a plus rien de tout ça, il y a l'humanité ; et de l'autre côté, quand vous tournez la tête, il y a l'infini du cosmos, vous n'êtes rien, nous ne sommes rien dans l'infinité du cosmos. C'est sublime. Et j'aurais aimé pouvoir vivre ça. D'ailleurs, Jean-François dit : « Il serait de bon ton... – mais c'est évidemment impossible vu ce que ça coûte – que chaque humain... –

comme quand on faisait les trois jours avant l'armée, et qu'on aurait pu d'ailleurs faire faire aux filles aussi, qui était une petite formation comme ça, civique et autre – aille une journée, un après-midi dans l'espace, tous. » Il y aurait l'avant et l'après, on reviendrait tous humains. Peut-être que là, on parviendrait à la paix, à cet objectif que visiblement l'humanité ne pourra jamais atteindre. Allons dans l'espace, tous ! Voyons la Terre de loin !

Eva Bester : En tout cas, on pourra aller sur Mars en 2025, il y a une expédition prévue, notez-le dans vos agendas. C'est un aller simple : le but est de coloniser Mars.

Christophe Rossignon : Vous y croyez à ça ?

Eva Bester : Bah, il y a vingt-quatre colons qui ont été sélectionnés.

Christophe Rossignon : Ça ne se fera pas.

Eva Bester : Vous pensez ?

Christophe Rossignon : Mais non, parce que les assureurs, tout ça, les procès vont avoir lieu.

Eva Bester : On était romantiques et là vous dites « assureur », ça ne va pas !

Christophe Rossignon : Je vous remets les pieds sur terre !

Eva Bester : Mais on ne veut pas !

Christophe Rossignon : Non mais Mars, ce qui est intéressant, c'est de faire l'aller-retour.

Eva Bester : Là, ça serait juste l'aller.

Christophe Rossignon : Mais non, l'aller-retour pour que, quand ils reviennent, ils en parlent, ils racontent ce qu'ils ont vécu. Il faut échanger, partager.

Eva Bester : Vous savez qu'en trente ans l'Agence spatiale européenne a recruté vingt-trois candidats ?

Christophe Rossignon : Mais je sais.

Eva Bester : C'est rien du tout !

Christophe Rossignon : C'est rien du tout.

Eva Bester : C'est impossible d'être recruté.

Christophe Rossignon : Le dernier recruté, c'est un béni des dieux ! C'est énorme d'être recruté par l'Esa ou par la Nasa même !

Eva Bester : Vous avez essayé ?

Christophe Rossignon : Non, c'est inaccessible.

Eva Bester : Mais pour les femmes, c'est encore plus compliqué. La Chine avait exigé une femme qui ait « bonne haleine », alors je ne peux pas vous

citer les sources, je vous le dis juste.

Christophe Rossignon : Mais c'est pas vrai, c'est une ânerie ce truc !

LES JEUX VIDÉO

Choisis par :

Aurélien Bellanger, Mohamed Mazouz

Eva Bester : Aurélien Bellanger, pendant que je vous parle, vous êtes en train d'effectuer une mission en avion dans le jeu vidéo GTA V, c'est la musique qu'on entend, *The Score*, *North Yankton Memories*, et précisons quand même au passage que vous êtes le premier invité que je reçois qui déteste la musique, n'en écoute pas, sauf en voiture quand vous êtes prisonnier du conducteur, ou en traversant de votre canapé la ville fictive de Los Santos dans GTA V. Quelles sont vos émotions, vos sentiments, là ?

Aurélien Bellanger : C'est une mission... Déjà le jeu est génial et, à côté de la réalité scripte, c'était l'autre raison quand même d'acheter une télé. J'avais joué au précédent GTA, donc c'est dans des villes imaginaires, des paysages immenses ouverts, des mondes ouverts. C'est sublime, c'est un paysage méditerranéo-californien qui est absolument parfait, on peut aller partout, on peut faire de la moto dans les montagnes, etc. Il y a un vieux dossier entre Trevor, un type un peu psychopathe qui passe son temps à tuer des gens à mains nues, et Michael, un truand un petit peu embourgeoisé. Et c'est le moment où Trevor va régler les vieux comptes du passé et quitte Los Santos dans son petit avion à hélices pour aller déterrer leur complice, qui aurait été trahi par Michael. Donc c'est un moment de forte tension. En fait, GTA, tout le monde dit que c'est le meilleur jeu, etc., c'est génial, c'est très très drôle, c'est très violent, j'y joue beaucoup avec ma fille, donc je lui épargne beaucoup de missions.

Eva Bester : Votre fille qui a cinq ans ?

Aurélien Bellanger : Oui, qui a cinq ans...

Eva Bester : Oui, d'accord...

Aurélien Bellanger : Y a beaucoup de missions où on peut tuer des gens, y a des missions avec de la prostitution, des boîtes de strip-tease, beaucoup de choses que je ne peux pas lui montrer, par contre des fois je lui donne la manette quand mon personnage est dans la mer et nage vers le soleil couchant. Finalement, c'est comme la ville, il y a des choses que je lui lais-

serais faire dans la vraie ville et des choses que je ne lui laisserais pas faire, et ce qui est amusant, c'est que c'est un jeu où on peut écraser les gens tout le temps et on peut les tuer.

Eva Bester : Ça, ça fait du bien quand même.

Aurélien Bellanger : Et en fait non, au bout d'un moment, quand on devient un peu expert...

Eva Bester : On se lasse ?

Aurélien Bellanger : On se lasse de tuer des gens et on se rend compte que l'instinct moral bêta de tuer des gens, on ne l'a pas, et c'est un jeu qui rend finalement, contrairement à ce qu'on pense, assez moral.

Eva Bester : On entend un jeu vidéo qui vous enchante, vous reconnaissez ?

Mohamed Mazouz : Oui ! C'est Street Fighter, je ne sais pas quel numéro... Là c'est le 4 ! C'est Street Fighter 4 et c'était la furie de Ken qu'on entendait.

Eva Bester : C'était bien ça, la furie de Ken.

Mohamed Mazouz : En fait, il y a des super-pouvoirs, des choses qu'on appelle « ultra » dans Street, et là c'était l'ultra de Ken.

Eva Bester : Vous choisissez Ken ou Ryu quand vous jouez ?

Mohamed Mazouz : J'ai joué pendant plus de dix ans avec Ken et en fait maintenant je joue avec une petite ninja qui s'appelle Ibuki.

Eva Bester : C'est de la violence par procuration ?

Mohamed Mazouz : Non ! En fait, la plupart des gens ne savent pas ce que c'est, Street Fighter, en réalité c'est une sorte de jeu d'échecs basé sur le réflexe.

Eva Bester : C'est-à-dire ? C'est quand même un jeu de combat...

Mohamed Mazouz : Oui, c'est un jeu de combat, mais les échecs c'est un jeu de combat aussi.

Eva Bester : Oui, c'est vrai, mais avec moins de coups de pied.

Mohamed Mazouz : Oui, moins de coups de pied. C'est vrai que les échecs, ce n'est pas physique, c'est de la stratégie, et Street Fighter, c'est de la tactique en fait, ça demande d'avoir une tactique sur le long et de réagir avec des réflexes au moment opportun, ce qui n'est pas aisé. La plupart des gens imaginent qu'il suffit juste de tambouriner sur les boutons, mais il y a des championnats mondiaux de Street Fighter, tous les ans il y a des matchs mémorables, des gens qui font des choses qui sont limite hors du concret, hors du réel pour moi.

Eva Bester : Vous aimez bien être hors du réel ?

Mohamed Mazouz : Oui oui, ça me plaît, j'aime bien être dans ma tête.

Eva Bester : Les salles d'arcade sont des lieux où vous vous sentez bien.

Mohamed Mazouz : Oui, malheureusement il n'en existe plus beaucoup, il y en a une ou deux sur Paris, et c'était surtout quand j'avais dix-sept ans, je me sentais bien dans ces lieux-là. J'arrivais, on jouait à Street Fighter.

Eva Bester : Vous n'y jouez plus ?

Mohamed Mazouz : Si si, j'y joue toujours, j'y joue toujours avec des amis, en fait je n'y joue qu'avec des amis généralement, là j'ai perdu...

Eva Bester : Je n'ai plus d'amis.

Mohamed Mazouz : Non, j'ai perdu, on va dire, l'habitude d'y jouer seul. Je pourrais y jouer sur Internet, mais je préfère y jouer face à quelqu'un, c'est plus marrant.

Eva Bester : Et vous dites que le jeu vidéo, pour vous, c'est de l'art. Vous pensez à Street Fighter ou plutôt à d'autres jeux vidéo ?

Mohamed Mazouz : Non, pas forcément Street Fighter, mais en fait il y a des jeux vidéo, par exemple comme Journey sur PS3, où il n'y a pas vraiment de but à part évoluer, en fait faire un voyage, on va dire. Faire un voyage à travers le désert, à travers certains décors, et on est juste porté par la grâce. C'est un peu inexplicable comme concept, il faut le pratiquer pour le comprendre et quand je dis que c'est de l'art, c'est qu'il y a des personnes qui définissent une direction artistique dans un jeu vidéo, et il y a surtout un élément nouveau qui n'existait pas avant, au-delà de la narration intrinsèque liée à certains jeux vidéo, c'est le concept d'interactivité, en gros pouvoir concevoir une interactivité qui puisse donner du plaisir à la personne qui pratique le jeu. Je trouve ça intéressant, et c'est une question que peu de gens se posent réellement. La plupart le voient comme un défouloir, mais ils ne se rendent pas compte qu'ils éprouvent du plaisir parce que ça a été conçu pour, d'une certaine manière.

NE PAS PENSER À SOI

Choisi par :

Henriette Walter

Eva Bester : Henriette Walter, vous avez une panacée, un remède souverain, c'est de ne pas penser à soi. C'est quand même la tendance la moins naturelle de l'homme. Est-ce qu'on peut se forcer à s'extraire de soi ?

Henriette Walter : Eh bien, parce que justement, si on se dit : « Non non, moi je ne m'intéresse pas moi-même », à quoi ça sert de ressasser des vilaines choses que j'ai en moi ? Autant essayer de voir autour de moi s'il n'y a pas ce fameux nuage qui a une doublure d'argent.

Eva Bester : C'est vrai qu'il y a certaines souffrances qui s'épanouissent dans l'égoïsme, finalement.

Henriette Walter : Voilà, c'est ça. Et moi j'aime pas, enfin attendez, je suis sans doute égoïste comme tout le monde !

Eva Bester : J'espère.

Henriette Walter : Bien sûr ! Je suis mon centre, si j'ose dire, simplement peut-être que, si je suis souvent gaie, c'est parce que justement je ne pense pas trop à moi. J'essaie.

DÉCOUVRIR UNE CHANSON QUI APPARTIENT À QUELQU'UN D'AUTRE

Choisi par :

Céline Sciamma

Céline Sciamma nous avait écrit : « *Une requête un peu spéciale, mais un de mes grands remèdes à la mélancolie, c'est de découvrir une chanson qui appartient à quelqu'un d'autre, je voudrais qu'Eva Bester choisisse une chanson qu'elle aime.* »

Eva Bester : Alors j'ai hésité entre un mambo polonais ou une chanson terrible de Jodie Foster, mais comme je vous veux du bien, j'ai choisi un morceau de 1966, *Bad Breath*, du Portoricain Bobby Valentin. L'histoire est très métaphysique : c'est un homme qui veut dire à sa petite amie qu'elle a une haleine problématique et qui ne se fait pas comprendre. Je trouve ça très entraînant et ça me met en joie, je vous propose qu'on l'écoute.

Céline Sciamma : Avec joie.

Après l'écoute :

Eva Bester : Vous m'invitez à votre boom ou ma carrière folle de DJ s'arrête aujourd'hui ?

Céline Sciamma : Ah non non, elle débute !

Eva Bester : Je suis très contente.

Céline Sciamma : BB, Baby BB, c'est incroyable, ce truc !

PENSER AUX ÉTOILES

Choisi par :

Roger-Pol Droit

Eva Bester : Les étoiles vibrent et produisent des ondes acoustiques si basses que l'oreille humaine ne peut les entendre, sauf si on les transpose quelques octaves plus haut. Pour entendre le soleil, il faut transposer ses infrasons dix-huit octaves plus haut ; on sait aussi qu'il résonne en sol dièse. Voilà, vous savez tout !

Roger-Pol Droit : Je ne suis pas venu pour rien !

Eva Bester : Ah ben non. Penser aux étoiles, c'est consolatoire pour vous ?

Roger-Pol Droit : Oui, ça nous fait sortir de notre univers clos, de nos soucis. Je crois que penser aux étoiles, pour moi, c'est l'occasion de se replonger dans le cosmos, dans l'univers : dès qu'on songe à son immensité, même s'il n'est pas infini, dès qu'on songe à cet espace absolument sans commune mesure avec notre corps et nos habitudes terrestres, on ne peut plus se contenter de macérer dans sa seule petite tristesse, ni dans son seul horizon, même s'il est joyeux.

« J'AIME L'IDÉE DU RENDEZ-VOUS.
LE RENDEZ-VOUS AVEC UN OBJET, UN ÊTRE,
UNE SAISON, UN GESTE, UN REGARD, UN SON.
CE SONT LES RENDEZ- VOUS QUI ÉVITENT LA
MÉLANCOLIE »

Choisi par :
Alain Passard

Alain Passard : Si vous voulez, un rendez-vous, c'est quelque chose que l'on peut attendre, on parle d'un endroit, ça peut être un espace où on a envie d'aller, où justement on peut retrouver un certain confort. Je trouve que, par rapport à la mélancolie, c'est quelque chose qui est important parce qu'on parlait tout à l'heure de rendez-vous avec les saisons, avec les légumes, j'ai vraiment le sentiment que ce sont des choses qui disparaissent, et pouvoir aller justement dans ces espaces comme ça où il y a une certaine lumière, ça fait toujours énormément de bien, moi je suis, on pourrait dire, culinairement truffé de rendez-vous. J'adore ces espaces où, oui, un objet, une saison, où il y a effectivement un endroit, un être. Oui, c'est important et ça me revigore, j'aime, ça me nourrit, c'est quelque chose de très salivant.

Eva Bester : Est-ce qu'il vous arrive, Alain Passard, d'avoir des rendez-vous avec vous-même ? Parce qu'on passe son temps à se fuir, à se faire taire, à s'anesthésier aujourd'hui.

Alain Passard : Oui, très très souvent, parce que j'aime justement ces moments où on est seul, où on est obligé de se regarder dans la glace et de se demander un peu parfois ce qu'on a fait dans la vie. On n'est pas toujours satisfait de ce qu'on a pu faire, et ça permet aussi de se corriger, et justement, quand on regarde l'autre, on n'a pas envie de lui faire de mal.

Eva Bester : Ça dépend de qui est l'autre.

Alain Passard : Oui, ça dépend de qui est l'autre, mais en général, quelqu'un qu'on aime, on a plutôt envie d'être généreux et de lui apporter énormément de douceur.

Eva Bester : Et avec soi, c'est beaucoup plus difficile.

Alain Passard : C'est plus difficile, mais il y a une façon de prendre sur soi, je crois que ce qui est important, c'est d'avoir un bon moral, un bon mental, le fait d'avoir vécu certaines choses peut également énormément, je dirais, nourrir ce que l'on peut faire pour l'autre et pour soi.

LE SOUFFLE

Choisi par :
Robin Renucci

[Robin Renucci fait des exercices de souffle chaque matin.]

Robin Renucci : Tous les jours, c'est essentiel pour moi – et ce n'est pas n'importe quel souffle, c'est l'expiration diaphragmatique, l'expiration la plus profonde possible. Nous avons un diaphragme, c'est le muscle le plus grand de tout le corps, le plus large, il est immense par rapport aux autres muscles. Les fessiers sont assez grands, mais, au final, le diaphragme est plus grand et on ne le connaît pas – alors que nous sommes souvent dans des rétentions respiratoires. Il y a des gens qui sont tout le temps en respiration très haute, il y en a même certains qui parlent sur l'inspiration, alors que le diaphragme est le moteur de la voix, le moteur de l'action, et le souffle, c'est le début de l'acte... Commencer par le souffle me semble essentiel. Tous les jours je souffle, et c'est ce que j'ai fait au début de l'émission, d'ailleurs. Un souffle puissant, tenu, profond, ancré dans le sol.

Eva Bester : Auriez-vous un petit exercice assez simple qu'on pourrait faire maintenant avec les auditeurs ?

Robin Renucci : Oui, ça va être un peu casse-oreilles, mais je dis à ceux qui nous écoutent d'expirer simplement – pas seulement sur un soupir, pas seulement « eeee » –, mais tenter de faire un peu comme une Cocotte-Minute, c'est-à-dire de faire « tssss », vous voyez, avec un petit sifflement. Et quand on pousse ce souffle au bout, on arrive à l'état dans lequel nous étions quand nous étions bébés, c'est-à-dire pas d'air en soi, et l'entrée de l'air qui vient tout en bas des côtes, là, de chaque côté des reins, c'est la bonne inspiration. Donc, en fait, pour bien inspirer, il faut bien expirer en amont, et c'est très apaisant, ça donne beaucoup de joie parce qu'on est très vivant au moment où on le fait.



ARTS VISUELS

« Freud parle de l'art comme d'une narcose légère, regarder un tableau c'est comme prendre une petite dose de cocaïne. »

Jean Clair

dans la série d'émissions « À voix nue » sur France Culture, septembre 2012

Comme ce livre n'est pas en couleur, nous avons fait le choix de ne pas développer le chapitre sur les tableaux, photos et artistes visuels que nous avons évoqués dans l'émission. Je ne veux en revanche pas vous priver d'aller voir les merveilles suivantes en pigments ou sur Internet :

- L'œuvre du photographe et réalisateur américain David LaChapelle (Chloé Delaume)
- Le peintre Clovis Trouille (Christophe, Elina Löwensohn, Jean-Claude Carrière) (Aussi l'un de mes peintres affectionnés.)
- Les dessins de Quentin Blake (Joann Sfar)
- Les naturess mortes (Atiq Rahimi, Henriette Walter)
- Les couleurs de Nicolas de Staël (Éric Fottorino)
- Les dessins de Saul Steinberg (Charles Berberian, Jean-Michel Ribes, Jean-Claude Carrière)
- *Vincent Gonzague, prince de Mantoue* de Rubens (Thomas Lévy-Lasne)
- Les aventures de Tintin d'Hergé (Céline Sciamma, la planche sur laquelle Tintin crie « Tchang » dans *Tintin au Tibet*)
- Le panneau central du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch (Catherine Clément)
- Les dessins d'Edward Gorey (Frédéric Martin, Joann Sfar) (J'en suis également fanatique, je vous recommande *Total Zoo* et *La Harpe hagarde*.)
- Les tableaux de Giorgio De Chirico (Éric Naulleau)
- *Les Chasseurs dans la neige* de Bruegel l'Ancien (Bertrand Belin)
- Les photos de Mario Giacomelli (Julien Baer)

- *Le Mariage de la Vierge* de Raphaël (Danièle Cohn)
- *Le Chien* de Goya (Daniel Pennac)
- *La Chauve-souris* de Germaine Richier (Alain Passard)
- *Neige de nuit à Kambara* d'Hiroshige (Chantal Thomas)
- *A Sudden Gust of Wind* de Jeff Wall (Mathilde Monnier)
- L'artiste autrichien Erwin Wurm (Nicolas Bouchaud).



LITTÉRATURE

• Les absurdes slaves

L'œuvre de Daniil Harms (1905-1942)

Découvert grâce au sensible Thomas Beau, réalisateur à France Culture (où j'officialiais il y a quelques années), qui pensait que je m'en étais inspirée dans des microfictions, le loufoque et désespéré Daniil Harms, dont je n'avais jamais entendu parler, me galvanisa dès la première lecture.

En 1927, il fonde avec quelques amis poètes le mouvement littéraire Oberiou – dont l'acronyme en russe signifie « association pour un art réel » – qui multiplie les soirées et happenings tapageurs avec lâchers de souris et autres réjouissances. Le Parti, qui veut standardiser l'art et ne supporte pas les opposants aux écrivains prolétariens certifiés conformes à l'État, interdit le mouvement en 1932 et ajoute Harms – qui ne l'a jamais critiqué – à la liste de ses « ennemis ». L'écrivain, qui ne publiera de son vivant que deux poèmes et quelques livres pour enfants, mourra en détention à trente-six ans. Tout le reste de son œuvre, essentiellement constituée de poésie et diffusée clandestinement, ne sera publiée officiellement en Russie qu'en 1988.

Les poèmes de Harms étant difficilement traduisibles, on trouve heureusement en français le reste de ses écrits, (théâtre, nouvelles et correspondance), qui puisent tous leurs fondations dans l'absurde et le non-sens.

Harms écrit des textes sans chute ou dans lesquels le procédé d'écriture s'autodétruit. Un narrateur peut décider de sortir de son texte, des chiens volent sans faire partie de l'intrigue, des personnages meurent sans raison,

se transforment en triangles, se font briser la mâchoire par ennui ou sortent des marteaux de leur bouche.

La promiscuité des familles dans le même appartement, les dénonciations, l'omniprésence de la milice, les arrestations arbitraires, l'agressivité du « troupeau d'humains » ; c'est tout ce quotidien gris des années 1930 que l'écrivain dépeint dans un éclat de rire délectable et désespéré, poussant le grotesque jusqu'au fantastique.

Début d'une histoire

« Un jour, Antonina Alekseievna frappa son mari à l'aide d'un sceau de service et lui barbouilla le front d'encre. » (La suite n'a évidemment rien à voir avec le début.)

Description d'une scène amoureuse

« Nous étions étendus sur le lit. Elle était à côté du mur, surélevée, et moi, j'étais du côté de la table. À mon sujet, on ne peut dire que deux mots : oreilles décollées. Elle savait tout. »

À LIRE OU À RELIRE

Daniil Harms, *Écrits*, Christian Bourgois, 1993.

• Les nouvelles de Sławomir Mrożek (1930-2013)

Un jour, tandis que je humais quelques pages d'encre aguicheuses dans une librairie bordelaise, je suis entrée en contact, et ce malgré toutes mes précautions, avec un membre de mon prochain : un certain David Vincent, libraire et éditeur aussi prolifique qu'érudit, qui me propose son aide. Je lui décris ce que j'affectionne et, en véritable sommelier du verbe, il m'emmène vers un ouvrage qui, je ne le sais pas encore, va me procurer une telle griserie que mes hôtes à Bordeaux ne me verront plus du week-end : *Le Mrożek de poche*, de Sławomir Mrożek¹. Considéré comme l'un des plus grands écrivains contemporains en Pologne, Mrożek s'est illustré dans des dessins satiriques et des pièces de théâtre. Mais il est surtout l'auteur de réjouissantes nouvelles loufoques dans lesquelles vous croiserez un coursier unijambiste, un commandant en chef qui, pour pallier le manque de soldats, décide de mobiliser les morts, un sosie de dictateur sans histoires qui doit mourir en même temps que le dictateur, un coq qui feint d'être un lion pour devenir artiste, un homme trop poli pour signifier au crocodile qui lui

dévore la jambe que ça ne se fait pas, un détraqué qui menace les gens pour leur donner de l'argent, un cygne alcoolique et une arcebut trop timide pour tirer du premier coup.

Début de la nouvelle « B. Emissaire » :

« J'ai trouvé une annonce dans le journal : "J'assume la responsabilité de tout. Prix modérés. 6, rue des Tarifs réduits, deuxième cage d'escalier dans la cour, 4^e étage gauche." Justement, je m'étais coupé en me rasant et je cherchais qui en était la cause. »

À LIRE OU À RELIRE

Sławomir Mrożek, *Le Mrożek de poche*, un abécédaire inutile illustré par Chaval, Éditions Noir sur Blanc, 2009.

- **Les désespérés** qui ont transmué leur spleen en chefs- d'œuvre : Cioran, Huysmans (*À rebours*), Baudelaire, Flaubert, Dostoïevski, Dickens, Jean-Pierre Martinet (*Jérôme, La Grande Vie*), John Fante (*La Route de Los Angeles, Demande à la poussière*), Steve Tesich (*Karoo*), Knut Hamsun (*La Faim*), Michel Houellebecq (*H. P. Lovecraft, Rester vivant – sorte de Lettres à un jeune poète contemporain –, La Poursuite du bonheur*, ses deux premiers romans, et *La Possibilité d'une île*).
- **Les fantaisistes** : Alphonse Allais, Pierre Henri Cami, Alexandre Vialatte, Pierre Desproges, Roland Dubillard, Woody Allen.
- **Les sales gosses** inégaux avec des éclairs de génie : Charles Bukowski, Chuck Palahniuk et Bret Easton Ellis.
- L'inclassable et magistral roman *L'Homme-dé*, de Luke Rhinehard.
- **Rilke sur la solitude dans *Lettres à un jeune poète*** : (Les dix lettres que Rilke écrivit entre 1903 et 1908 à Franz Kappus, un étudiant qui lui demandait son avis sur le choix qu'il devait embrasser entre une carrière de poète ou une carrière militaire.)
« *Personne ne peut vous apporter conseil ou aide, personne. Il n'est qu'un seul chemin. Entrez en vous-même.* »
« *Tout ce qui ne sera qu'un jour lointain possible au nombre, l'homme de solitude peut dès maintenant en jeter la base, le bâtir de ses mains qui se trompent moins. Aussi, cher monsieur, aimez votre solitude, supportez-en la peine : et que la plainte qui vous en vient soit belle. Vous dites que vos*

proches vous sont lointains ; c'est qu'il se fait un espace autour de vous. Si tout ce qui est proche vous semble loin, c'est que cet espace touche les étoiles, qu'il est déjà très étendu. Réjouissez-vous de votre marche en avant ; personne ne peut vous y suivre. Soyez bon envers ceux qui restent en arrière, sûr de vous et tranquille en face d'eux. Ne les tourmentez pas avec vos doutes. Ne les effrayez pas par votre foi, par votre enthousiasme : ils ne pourraient comprendre. Ayez de l'indulgence pour ceux à qui l'âge fait redouter cette solitude à laquelle vous vous abandonnez. Ne leur demandez pas conseil. Renoncez à être compris d'eux. Votre solitude vous sera soutien et foyer ; c'est d'elle que vous tiendrez tous vos chemins. »

Autres ouvrages

• Les guides de voyage

J'aime lire les guides de pays où je n'irai peut-être jamais ; j'en possède une quantité grotesque.

Les quelques mots du lexique, la liste des artistes illustres, les us et coutumes permettent de s'imaginer en autochtone. J'entoure au crayon les endroits recommandés les plus séduisants : musées, restaurants, jardins, boîtes de nuit (je déteste les boîtes de nuit dans le réel), lieux catalogués « insolites » par la rédaction et qui ne le sont pas vraiment.

Je passe ensuite la nuit là-bas : par exemple en Géorgie, sous les traits d'un *katsouri katsi*, un chef de clan courageux qui dédaigne l'argent et affectionne le vin, la viande et l'ail. Malgré une haleine contestable, j'incarne une virilité intègre et respectable.

Je me plonge dans des bains thermaux de sulfure et dévore des *khatchapouris*, des pains au fromage fondant, lors d'une soupra, le festin géorgien où je reçois mes amis. On boit du vin dans un *kantsi*, une corne qui passe de main en main, et en bon maître de cérémonie, *tamada*, j'orchestre les toasts et les conversations. Personne ne me montre qu'il est saoul, car c'est très mal vu dans mon pays. On chante des chansons polyphoniques en sautant vers les cieux et l'on finit la nuit en parlant de littérature du XII^e siècle (l'épopée *Le Chevalier à la peau de panthère* de Chota Roustaveli) et en énonçant des proverbes métaphysiques en kartuli, tels que « *Ar chamo bevri, tore gasuqdebi* » : « Ne mange pas trop si tu ne veux pas devenir gros. »

Je nourris également une passion pour les **méthodes de langues**, dont je fais toujours au moins les huit premières leçons ; je peux donc vous dire

que je vous aime en swahili, que vos yeux sont sucrés comme des gâteaux en arabe ou que vous êtes un petit croissant en hongrois.

Dans la même mouvance, je passe des heures à regarder des **livres scolaires** d'études que je n'ai pas faites. J'ai récemment découvert le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, qui permet de faire ses humanités sans sortir de chez soi et offre un savoir précieux pour s'encanailler davantage avec le monde des idées.

Je me souviens d'avoir eu si peur de manquer de vocabulaire avant mon premier « Remède à la mélancolie » en direct que j'avais constitué de longues listes de synonymes concernant tout ce qui se rapportait aux humeurs et aux émotions. Le secourable *Dictionnaire des synonymes et analogies* des éditions Larousse peut m'absorber pendant des heures ; les sonorités de certains mots euphorisent – eucalyptus, par exemple – et la sensualité des adjectifs se savoure infiniment.

Pour les couleurs : bigarré, chiné, jaspé, tiqueté, diapré, moiré, versicolore...

Pour désigner un homme : le bougre, le gaillard, l'énergumène, le quidam, le type, le gus...

De plus, les différents niveaux de langage permettent au lecteur d'entendre dans la même entrée la voix de Jean Gabin et celle de Chateaubriand.

- **Les catalogues d'exposition**
- **Les atlas**

CINÉMA

(impossible d'être exhaustive dans cette catégorie)

- ***Qui êtes-vous Polly Maggoo ?*** du photographe américain William Klein (1966), avec Jean Rochefort sans moustache, Philippe Noiret, Dorothy McGowan, Alice Sapritch, Delphine Seyrig, Sami Frey (et même Topor dans un tout petit rôle). Autant pour la fantaisie et la mélancolie douce que pour la beauté des images de Klein.
- ***Les aventures du Baron de Münchhausen*** de Terry Gilliam (1989).
- ***Boulevard du crépuscule*** de Billy Wilder (1951).
- ***Huit et demi*** (1963) et ***Le Casanova*** de Fellini (1976), qui rendent le spleen baroque et flamboyant.
- **Les comédies américaines potaches :**

— *Walk Hard* de Jake Kasdan (2007, avec John C. Reilly, parodie du biopic *Walk the Line* consacré à Johnny Cash).

— *Anchor man* d'Adam McKay (2004, avec Will Ferrell)

— *Hot Tub Time Machine* de Steve Pink (2010, navet très rigolo avec John Cusack).

PETIT ÉCRAN

- La série **Louie** de Louis CK (qui donne aussi parfois le bourdon) et ses spectacles de stand-up.
- Les trois premières saisons de la drôlatique série **Arrested Development** de Mitchell Hurwitz.
- Le sketch de **Ricky Gervais** sur l'arche de Noé dans lequel il imite la voix de tous les animaux avec un timbre aigu insupportable.
- Les sketches des **Monty Python**
- Les jeux du **professeur Choron** dans l'émission de télé « Les raisins verts » de Jean-Christophe Averty.

- **Les dessins animés :**

Les dessins animés, par les couleurs, les formes, les histoires et les voix improbables qu'ils mettent en scène, me réjouissent et m'apaisent. J'ai longtemps été coupable d'une passion dévorante pour le *Comte Mordicus*, un canard vampire végétarien entouré de son domestique Igor et de sa nounou Nounou, qui se retrouve aussi bien poursuivi par le professeur Von Gaga-d'oie et son terrible accent autrichien que par un chou de Bruxelles zombie. J'ai évidemment le DVD de toutes les saisons.

Les *Supers Nanas* ou *Le Laboratoire de Dexter* qui passaient un temps sur Cartoon Network m'anesthésiaient totalement, *South Park*, *Les Simpson* et *Family Guy* (saisons 3 et 4) m'ont remonté le moral pendant de nombreux repas, et *Bob l'Éponge* est un cachet de Prozac.

CHANSONS

- *Bad Breath* (1966), *Use It Before You Lose It* (1967) et *Keep the Faith* (1969), du musicien et chanteur de salsa portoricain **Bobby Valentin**.

- *Quelle histoire* (1970) de **Jeanne Moreau**, pour l'air et les paroles, délicieuses de légèreté :

« Cet homme est là à mon réveil dehors il fait déjà soleil
nous reprenons notre entretien ce n'est pas un théoricien
quel est son nom je n'en sais rien mais je crois qu'il est brésilien oh ! oh !
oh ! quelle histoire
il va croire que je le veux oh ! oh ! oh !
oh ! comment faire m'en défaire
si je peux »

- *Rondeau du Brésilien* de **Dario Moreno** (tiré de l'opéra-bouffe *La Vie parisienne* d'Offenbach)
- Si je ne devais plus écouter qu'une seule voix pour le restant de mes jours, ce serait celle de la chanteuse de jazz américaine **Julie London** (1926-2000). Comme elle n'est pas vraiment un remède à la mélancolie, je suis reconnaissante de ne pas avoir été confrontée à cette situation.

ET AUSSI

- **Le stoïcisme** : accepter ce qui ne dépend pas de nous et influencer sur ce qui en dépend est sans doute l'une des choses les plus sages et difficiles qui soient. Des antidotes au désespoir existent bel et bien ; elles demandent simplement un labeur faramineux.

Bien avant Nietzsche, on trouve déjà dans le stoïcisme l'idée d'adhérence au réel et d'*Amor fati*.

Les Alcooliques Anonymes utilisent dans leurs réunions une prière qui fût parfois attribuée à Marc-Aurèle ; elle s'avère un réel soutien dans les moments où tout semble nous échapper : “Mon dieu², donne-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer, le courage de changer les choses que je peux et la sagesse d'en connaître la différence”. Accepter les choses que l'on ne peut changer n'est pas synonyme de résignation ou de passivité. Notre champ d'action est limité mais il existe bel et bien.

— *Pensées pour moi-même* de Marc-Aurèle.

— Le *Manuel* d'Epictète (ancien esclave qui réfléchit sérieusement à «comment trouver l'apaisement dans un monde hostile ».)

— *Lettres à Lucilius* et *De la brièveté de la vie* de Sénèque, (même s'il charrie un peu dans le dernier). C'est dans *Lettres à Lucilius* qu'il écrit : « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles. »

- **Le Gin Rami**, jeu de cartes pratiqué de longues heures avec mon père, que j'ai appris à tous mes proches dans l'intention purement égoïste de ne jamais cesser de jouer.

Outre le hasard, la stratégie et la mémoire (il faut faire attention aux cartes que l'adversaire prend et jette), les parties de Gin Rami font intervenir le répertoire de toutes les chansons les plus énervantes que vous avez dans la tête et que vous partagerez avec empressement avec l'autre joueur (qui fera de même).

- **Apprendre** (n'importe quoi).

Aux Éditions D'ores et déjà est paru le joli *Journal de ce que j'apprends chaque jour* de Victor Hugo. Entre divers bavardages de l'époque, on lit par exemple :

— « Saint Jean-Baptiste mangeait des sauterelles. »

— « La suie est le meilleur engrais pour les œillets. »

— « Rembrandt n'aimait pas qu'on regardât sa peinture de trop près. Il repoussait les gens du coude et disait : un tableau n'est pas fait pour être flairé. »

— « La tortue mâle exprime son amour en heurtant son écaille en cadence contre l'écaille de sa femelle. »

- **La miniature persane.** Le bruit et la vision des pinceaux sur le papier, la préparation des couleurs, l'odeur des gouaches immergent dans une délicieuse indolence.

- **Les langues étrangères, la calligraphie, les arts martiaux, les danses du monde.**

- **N'importe quoi avec des couleurs.** (Récemment dans le métro, la R ATP a collé des rectangles colorés sur les murs maculés d'urine et autres souvenirs festifs : l'alacrité était à son comble.)

- Les titres de certains morceaux d'**Erik Satie** : *Allons-y, chochette, Danses de travers, Trois morceaux en forme de poire, Airs à faire fuir...*

- « **La vie est trop courte pour être petite** », citation attribuée à Benjamin Disraeli.

- « **Que vous pensiez qu'une chose soit possible ou impossible, vous avez raison dans les deux cas.** » Les auto-prophéties fonctionnent souvent ; autant se prévoir une issue réjouissante.
- **Le beau.**
- **Les articles de papeterie.**
- La poésie du **vocabulaire mathématique** et les **calculs de probabilité** (simples).
- Les peintres **italiens Bronzino, Parmigianino, Masolino et Fra Angelico.**
- Le peintre français **Clovis Trouille** (1889-1975).
- Les dessins de **Sempé, d'Edward Gorey, d'Alfred Kubin et de Saul Steinberg.**
- Les **bibliothèques municipales** où le temps est toujours exquis et qui permettent de découvrir des pépites insoupçonnées. L'idée que n'importe qui, gratuitement, ait accès à toute la culture possible.
- **Manger.**
- **Se cacher sous les tables** dont les nappes vont jusqu'au sol (s'il est recouvert de moquette).
- **Les aliments « famille d'adoption »** : raclette, chou- croute, couscous, gaufres, crêpes, tarama, cornichons polonais, steak au poivre avec des frites bien dorées...

LES CHOSES À ÉVITER

- **La solitude et l'oisiveté**

La fréquentation de son prochain est autant un remède qu'un poison. Si elle empêche parfois de se laisser submerger par l'affliction, il arrive — quand le mouvement extérieur du monde est en trop grand décalage avec celui de sa vie intérieure — que l'on se sente incroyablement seul dans une foule. Il est alors judicieux de se dégager de son fragile masque de convivialité et de s'isoler pour lire ou sangloter.

L'évidence ne peut cependant être niée : l'oisiveté est propice à la mélancolie. Se tenir occupé, se fixer des buts précis, se forcer à être dans l'action sont des mouvements salutaires pour les tempéraments spleenétiques. Vous avez néanmoins parfaitement le droit de ne le faire qu'après avoir pris le temps de pleurer le monde entier en position de fœtus

sur un carrelage glacial en pensant que personne ne vous aime et que vous allez mourir.

Il serait même assez décevant que vous ne le fassiez pas.

• ***O solitude*, d'Henri Purcell (1659 – 1695) chanté par Alfred Deller (1912-1979)**

Le texte chanté par le contreténor est l'adaptation par la poétesse anglaise Katherine Philips (1631-1664) du poème de Saint-Amant (1594 -1661) intitulé « La solitude », qui, contrairement à la chanson, fait montre de quelque allégresse.

Voici la première strophe :

“O que j'ayme la solitude ! Que ces lieux sacrez à la nuit, Esloignez du monde et du bruit, Plaisent à mon inquietude !

Mon Dieu ! que mes yeux sont contens

De voir ces bois, qui se trouverent

A la nativité du temps,

Et que tous les siècles reverent, Estre encore aussi beaux et vers, Qu'aux premiers jours de l'univers !”

O solitude est la chanson à écouter pour accompagner comme il se doit un lourd et noble désespoir. On aura évidemment pris soin de s'éclairer à la bougie et de se mettre face à un miroir pour contempler les ravages du temps et du manque d'amour.

ET AUSSI

Les hôpitaux, les heures de pointe, les salsifis, le pathos, les concours de malheur, les coussins en crochet orange et vert, la jalousie, les frigos vides, Émile Zola.

HOMMAGE À CABU

Pour l'émission du 11 janvier 2015, je devais recevoir le dessinateur Cabu. Ses remèdes se trouvaient sur mon bureau quand il y a eu les attentats. J'étais, comme un grand nombre de Français, dans un état de sidération qui empêchait véritablement de se réjouir de quoi que ce soit. Alain Passard, qui devait être le prochain invité, accepta gentiment de venir plus tôt, et son enthousiasme, son appétit, sa pulsion de vie, furent bien secourables pour que l'émission remplisse à nouveau sa mission.

N'étant pas à l'aise avec la pratique journalistique consistant à ressortir fébrilement les archives, entre- tiens ou articles consacrés aux récents disparus, je n'ai jamais eu l'occasion de partager les remèdes de Cabu avec les auditeurs.

Les voici :

- *Les pensées* de Pierre Dac.
- *Les Vacances de monsieur Hulot* de Jacques Tati (le haut-parleur de la gare au début du film).
- Trois chansons de Charles Trenet : *France Dimanche*, *La vie qui va*, *Grand Maman c'est New York*.
- L'athéisme.
- Écouter du jazz : Cab Calloway, *Mama I Wanna Make rhythm* (1937), Woody Herman, *Cohn's Alley*.
- Le sketch de Coluche « La procession ».
- « On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui », Pierre Desproges.
- Une tarte à la rhubarbe, c'est toujours bon.
- Le tableau *Le Verrou* de Jean-Honoré Fragonard au Louvre.
- Saint-Germain-des-Prés, cœur du monde.
- Une promenade dans ma 5 CV Citroën dite Trèfle (modèle de 1923).

BIBLIOGRAPHIE

Pour approfondir le sujet

Aristote, *L'Homme de génie et la mélancolie*, traduit du grec par Jackie Pigeaud, « Rivages Poche/Petite Bibliothèque », Payot & Rivages, 1991.

Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, José Corti, 2000.

Jean Clair et Robert Kopp (dir.), *De la mélancolie*, les entretiens de la Fondation des Treilles, « Les Cahiers de la NRF », Gallimard, 2007.

Jean Clair (dir.), *Mélancolie : génie et folie en Occident*, Réunion des musées nationaux/Gallimard, 2005. Catalogue de l'exposition présentée au Grand Palais, à Paris, du 13 octobre 2005 au 16 janvier 2006.

Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie*, « Petite bibliothèque Payot », Payot & Rivages, 2011.

Yves Hersant (dir.), *Mélancolies. De l'Antiquité au xx^e siècle*, « Bouquins », Robert Laffont, 2005.

Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, Gallimard, 1989.

Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Gallimard, 1987.

Jean Starobinski :

— *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*, Bâle, J. R. Geigy, 1960.

— *L'Encre de la mélancolie*, Seuil, 2012.

Maxime Préaud, *Mélancolies*, Éditions Herscher, 1982. Hélène Prigent, *Mélancolie. Les métamorphoses de la dépression*, Réunion des musées/Gallimard, 2005.

REMERCIEMENTS

Les auditeurs pour leur écoute, leur fidélité, leur curiosité et leurs messages.
Tous les invités venus partager leurs antidotes.

Philippe Val et Laurence Bloch pour avoir mis cette émission à l'antenne.

Emmanuel Perreau pour l'horaire fabuleux du dimanche matin.

Mes éditrices : Aux éditions Autrement, Emmanuelle Vial et Joanne Mirailles. Aux éditions Radio France, Anne-Julie Bémont.

Lou Barranquero pour l'aide précieuse à la retranscription. Raphaëlle Faguer pour la couverture.

Irène Gallois pour sa sollicitude.

Les attachés de production des différentes saisons : Leïla Couroussé-Licois, Joanna Rosario, Antoine Héraly et l'épatante Laure Grandbesançon, qui réalise les plus perspicaces, indispensables et folles documentations.

Les réalisateurs successifs : Caroline Le Bossé, Thomas Jost, Lilian Alleaume et Éliane Girard (que je remercie aussi pour ses conseils lors de la balbutiante ébauche du premier chapitre).

Les programmeurs musicaux : Djubaka, Murielle Perez, Thierry Dupin et Alexis Goyer.

Benjamin Olivennes pour son prompt éclairage baroque. Chaby Langlois pour sa belle âme.

Thomas Joan François Julien Laure

Les livres, les films, les tableaux, les morts, les vivants qui ont mis leurs pensées en forme et qui sont autant de consolations.

Notes

1. Les sentiments d'amour et d'amitié ont la première place sur le podium anti-spleenétique, mais je ne les inclus pas car ils sont aussi la plus grande source de malheur possible.

[▲ Retour au texte](#)

1. *La Mélancolie* de Léo Ferré est la première chanson que l'on entend dans le générique de l'émission.

[▲ Retour au texte](#)

1. Si la lecture est indubitablement bienfaisante, il paraît surprenant que Montesquieu n'ait jamais eu aucun chagrin qui ne puisse être dissipé par une heure de lecture. Trois hypothèses : 1) Ses chagrins étaient superficiels. 2) Il n'avait pas de vie intérieure. 3) Il fait le malin.

[▲ Retour au texte](#)

2. Première société de vente par correspondance française créée en 1887. D'abord spécialisée dans les articles de chasse et les bicyclettes, son catalogue proposa ensuite des articles loufoques tels que la cuillère à jus automatique ou le chalet pour fouines.

[▲ Retour au texte](#)

3. Art qui consiste à donner une impression de facilité, de nonchalance et à dissimuler les efforts et le labeur qu'une œuvre a exigés ; défini par Baldassare Castiglione dans *Il Libro del Cortegiano* (*Le Livre du courtisan*), 1528.

[▲ Retour au texte](#)

1. Accessoirement, la voix de Saturnin le canard et de tous les personnages de Barbapapa.

[▲ Retour au texte](#)

2. Casey est une rappeuse avec laquelle il a joué dans *Timon d'Athènes, Shakespeare and slam*. D'après *Timon d'Athènes* de William Shakespeare ; mise en scène de Razerka Ben Sadia-Lavant.

[▲ Retour au texte](#)

3. Procédé appliqué au système de numérotation hexadécimale, breveté en 1968.

[▲ Retour au texte](#)

1. Le film se passe dans le Hollywood des années 1920, mais les comédies musicales sont apparues dans les années 1930.

[▲ Retour au texte](#)

1. Site : <https://fr.coursera.org> Tous les cours sont gratuits et passionnants !

[▲ Retour au texte](#)

1. Je vous recommande à ce propos le merveilleux texte que lui a consacré Zweig dans *Le Combat avec le démon, Kleist, Hölderlin, Nietzsche*.

[▲ Retour au texte](#)

2. En était-il lui-même capable ?

[▲ Retour au texte](#)

3. Pierre Henri Cami (1884-1958). Je me souviens, dans l'une de ses pièces, d'un homme dont le travail était de planter des clous de girofle dans une choucroute et qui officiait avec un marteau en mousse pour ne pas déranger ses voisins. Je crois que Cami n'est plus édité, si jamais un éditeur lit cette note...

[▲ Retour au texte](#)

4. De zoroastrisme, religion monothéiste qu'on trouve en Inde et en Iran.

[▲ Retour au texte](#)

5. L'ordre Mevlevi, à Konya, en Turquie.

[▲ Retour au texte](#)

6. On ne vous y autorisera de toute façon pas.

[▲ Retour au texte](#)

1. Emission enregistrée en janvier.

[▲ Retour au texte](#)

2. Si un jour vous me croisez dans la rue, je serai ravie de vous la chanter.

[▲ Retour au texte](#)

1. Carmen Miranda (1909-1955), chanteuse et actrice portugaise qui fit carrière à Hollywood.

[▲ Retour au texte](#)

2. Le facteur Joseph Ferdinand Cheval passa trente-trois ans à construire la maison de ses rêves, le Palais idéal, et huit à façonner son tombeau : « le tombeau du Silence et du Repos sans fin » ; tous deux classés monuments historiques. On peut les voir à Hauterives, dans la Drôme.

[▲ Retour au texte](#)

1. Je n'en ai jamais fait ; j'ai écrit ça pour la ramener et pour que vous me fassiez signe si vous connaissez des chiens et des trampolines qui valent le coup.

[▲ Retour au texte](#)

1. Qui se prononce en français Souavomir Mrojek, comme vous le savez puisque vous êtes bilingue français-polonais.

[▲ Retour au texte](#)

2. Peu importe bien entendu que vous soyez croyants, agnostiques, athées, ou que vous vous adressiez au divin, au cosmos, à votre inconscient ou à votre raison.

[▲ Retour au texte](#)